

Chloé  
Dupont

# PARDON



Alter Real  
— Emission —

- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)

- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)
- [Chapitre 41](#)
- [Chapitre 42](#)
- [Chapitre 43](#)
- [Chapitre 44](#)
- [Chapitre 45](#)
- [Chapitre 46](#)
- [Chapitre 47](#)
- [Chapitre 48](#)
- [Chapitre 49](#)

- [Chapitre 50](#)
- [Épilogue](#)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Chloé  
Dupont

# PARDON



Alter Real  
Emission

*Pardon*

Chloé Dupont

# *Pardon*

Chloé Dupont

Tous droits réservés. Cet ouvrage ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright France © Éditions Alter Real 2023  
www.editions-alter-real.com  
Illustration : EDANTES

ISBN numérique : 978-2-37812-733-6  
ISBN papier : 9-782-37812-734-3  
ISSN : 2646-6899  
Dépôt : février 2023

*« Le pardon est une option du cœur qui va contre l'instinct spontané de  
rendre le mal pour le mal. »*

*Jean-Paul II*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 1

## Camille

**M**e laissant tomber sur mon lit, j'appuie sur le bouton pour démarrer l'appel en visioconférence avec Samuel. Le visage de mon frère apparaît en gros plan sur l'écran avant qu'il n'éloigne le téléphone.

— Alors, sœurette, quoi de neuf ?

— Rien de spécial, et toi ? Il me semblait que tu avais un shooting important, le week-end dernier ?

Je l'écoute avec attention, alors qu'il me raconte les détails du mariage auquel il a dû participer pour photographier tous les invités. Des gens importants, de ceux qui paient très bien. Un an qu'il a emménagé aux *States* avec Léna et il commence déjà à se faire un petit nom là-bas. Je suis si heureuse qu'il ait pris la décision de la suivre. J'ai bien cru qu'il allait lui permettre de s'échapper, cet idiot.

— Mais, assez parlé de moi, enchaîne-t-il. Et toi le travail, ça va ?

— Un boulot dans un entrepôt, quoi... Fallait pas s'attendre à ce que ce soit l'éclate.

— Tu t'es renseignée pour des formations ?

— Ouais, j’ai envoyé des CV et des lettres de motivation, on verra bien.

Il acquiesce, songeur. J’ai bien conscience que mes amis et ma famille sont inquiets pour moi, mais il n’y a pas de raison de l’être. Je suis une grande fille, je peux très bien me débrouiller seule. Je n’ai besoin de personne pour avancer, certainement pas d’un homme.

Léna apparaît soudain à l’écran en embrassant Samuel d’un baiser chaste. Samuel lui pointe mon image sur son portable et elle me salue d’un geste de la main :

— Coucou, comment tu vas ?

Je discute quelques minutes avec eux de la pluie et du beau temps avant qu’elle annonce avoir, bientôt, un cours à donner. C’est sur cela que prend fin notre appel bihebdomadaire. J’ai de la chance qu’ils s’arrangent pour me téléphoner si souvent malgré leurs vies bien remplies. Je jette un œil à l’heure et, voyant que j’ai presque une heure devant moi, lance l’appli de rencontre que j’ai installée quelques semaines plus tôt. Un message de mon fameux *Gentle-man* m’attend. Je m’empresse de l’ouvrir et pouffe de rire.

*[Prendre du temps à peaufiner ses candidatures pour un taf, sans penser que ta petite sœur pouvait passer par là...]*

Mon Dieu, le pauvre... La photo en pièce jointe montre des documents officiels, recouverts d’une empreinte de main en chocolat. J’ignore si je pourrais rire à sa place. Je réponds :

*[Aïe... Vengeance ?]*

*[Étourderie, plutôt. Elle n’est pas méchante, elle n’aurait pas fait exprès.]*

*[C’est déjà ça ! Courage pour recommencer !]*

[Il m'en faudra ! Sinon, ta journée ?]

Si on m'avait dit quelques mois plus tôt que je rencontrerais un gars adorable sur une appli, je lui aurais ri au nez. J'ai toujours pensé que ce genre de sites étaient faits pour les personnes souhaitant des histoires sans prise de tête, sans lendemain. Et j'ai bien failli rester sur mes positions ! Mon fameux *Gentle-man* est apparu juste à temps pour m'empêcher de supprimer mon compte. Les mecs qui envoient des clichés de leurs engins après à peine trois messages échangés, non merci ! Le seul truc que j'ai à lui reprocher, c'est sa photo de profil. Qui n'est pas lui. Il me l'a très bien dit dès le début qu'il ne souhaitait pas montrer son vrai visage avant de voir comment ça *matche* entre nous. Je pense que c'est mauvais signe côté physique. Quelqu'un de beau à regarder ne se cacherait pas, si ? Lucie est persuadée qu'il veut juste vérifier qu'on ne le charme pas uniquement pour son faciès. Théorie intéressante.

— Merde, Lucie !

J'avais oublié qu'on devait sortir aujourd'hui. Je coupe court à ma conversation avec *Gentle-man*, à mon grand regret, pour me préparer. Profitant de mon jour de repos, j'ai proposé à ma meilleure amie de la rejoindre au *Starbucks* habituel. Maintenant que j'ai quitté Reims pour revenir m'installer près de chez elle, je me sens mieux. Vivre dans une ville qu'on ne connaît pas, sans aucune attache, c'est difficile. Je n'ai pas supporté. Une chose est certaine, je ne regrette pas d'avoir arrêté la psycho. Mon stage m'a fait ouvrir les yeux sur beaucoup de détails que je n'imaginai pas et je ne me crois pas capable d'exercer ce métier, encore moins toute une vie. J'étais trop frustrée de ne pas pouvoir aider tout le monde, de devoir attendre que les personnes soient prêtes.

— Bouge-toi les fesses, Camille ! Tu vas encore être en retard.

J'attrape mon sac à la volée et rejoins en vitesse l'arrêt de bus le plus proche. Quelques minutes suffisent pour que je me retrouve devant le café. Bien sûr, Lucie est déjà là. Toujours à l'heure, comme d'habitude. *On ne change pas une équipe qui gagne !*

— *Let's go ?* demandé-je.

Elle confirme et nous nous faufile dans la queue pour commander. Je l'interroge :

— Alors, les cours ?

— Un peu chargés, mais ça va. J'espère juste réussir à récolter assez de données pour rédiger mon mémoire.

— Ça avance ?

— Pas autant que je le voudrais... J'ai beau lancer des appels sur les réseaux, on dirait que personne n'est intéressé pour répondre au questionnaire.

Je suis bien contente de ne plus avoir à m'arracher les cheveux pour cette misère. C'est bien sympa de nous demander de faire de la recherche, si personne n'y participe, on ne peut pas sucer les résultats de notre pouce.

— Et toi, le taf ?

OK, ils se sont passé le mot, aujourd'hui. Je ne saurais dire si Samuel et Lucie se sont concertés, pour m'en parler à quelques heures d'intervalle, ou si c'est une pure coïncidence. Lucie sera-t-elle plus insistante que mon frère ?

— Je gère, t'en fais pas.

— Justement, je m'inquiète. On ne va pas dire que c'est le meilleur boulot qui existe.

— Ce serait mentir, confirmé-je avec ironie.

Elle lève les yeux au ciel. Je tente de la détendre comme je peux sur le sujet. Certes, porter des colis pour faire des palettes n'est pas de tout repos, mais je n'ai pas à me plaindre non plus. J'ai la chance d'avoir un travail, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Elle continue :

— Tu rentres courbaturée tous les soirs, avec le nez qui coule parce que tu es au rayon frais... Et niveau respect, c'est pas ça. On te demande ton numéro d'identification. Camille, ton numéro ! On dirait un matricule de prison.

— Je sais, Lu'.

Nous sommes coupées par la serveuse qui prend nos commandes. Comme à son habitude, Lucie opte pour un chocolat viennois et un muffin au caramel. Quant à moi, je me laisse tenter par un americano avec un cheesecake à la framboise. Le meilleur choix de tous les temps. Je tuerais pour avoir ma dose de ces cochonneries. Alors que nous nous installons à une table, Lucie ne lâche pas le morceau.

— Tu sais. Pourtant, tu restes là-bas.

Je grogne en engloutissant une bouchée de mon dessert. Un pur délice. Je cherche mes mots tout en mâchant consciencieusement. Comment lui faire comprendre sans être trop brusque ?

— Bah, faudrait déjà que je trouve autre chose avant de partir. Après tout, les factures ne se paieront pas toutes seules. En plus, un tas de personnes subissent ça, sans rien dire, pourquoi pas moi ?

— Ce n'est pas un concours de fierté, Camille... Il s'agit de ta santé. Tout le monde s'inquiète pour toi... Tu es sûre de ne pas regretter d'avoir lâché tes études ?

— Certaine. Surtout que c'est la filière que j'ai abandonnée, pas les cours en général. Je suis encore en recherche de formations.

Elle porte sa cuillère à ses lèvres pour récupérer un peu de chantilly.

— Toujours aucune réponse de ce côté ?

— Nope, mais je ne perds pas espoir. Je deviendrai aide-soignante, tu verras.

— Ton stage n'aura pas servi à rien, en tout cas. Peut-être que ça t'a dégoûté de la psycho, néanmoins, ça a fait naître une vocation en toi.

Elle a raison. En travaillant dans cet hôpital, je me suis rendu compte que je voulais être au plus près des patients. Les aider dans leur quotidien, leur redonner le sourire avec mes blagues, les soigner. Je pensais pouvoir me satisfaire en étudiant l'esprit humain. J'avais tout faux.

— Quoi qu'il en soit, abrège-t-elle, tu me promets de faire attention à toi, et que, si ça devient trop difficile, tu démissionnes ?

— Juré, craché ! Faut pas t'inquiéter, je gère !

*Mais pour combien de temps ?*

# Chapitre 2

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

*J*e lève les bras en l'air en poussant un cri, en même temps que les autres fêtards. Cette soirée est géante et je suis bien contente d'avoir pu me libérer de mes révisions pour y passer. La musique est sympa, les gens sont là pour s'amuser. Et surtout, l'alcool coule à flots ! Que demander de plus ? Je remue en rythme avec le morceau qui s'élève des grandes enceintes louées pour l'occasion, chantant à tue-tête :

— Ma best life ! Best life !

*Les cheveux détachés, je les laisse se balancer de droite à gauche. J'ai chaud, ma nuque est humide, mais je m'en fiche. Je m'éclate trop ! Plusieurs chansons passent et ma soif monte crescendo. Je décide de prendre une pause pour aller me trouver quelque chose à boire. Les bras toujours au-dessus de ma tête, je me fraie un chemin entre les corps. À quelques petits mètres de la cuisine, je bouscule quelqu'un et manque de m'écraser au sol. Une main me rattrape par le biceps alors que je m'excuse vivement :*

— Désolée, j'avais pas vu que t'étais là.

Je lève les yeux vers Aymeric, qui me fixe, un sourire amusé plaqué sur ses lèvres. Je ne m'attendais pas à le trouver ici. Faut te rappeler qu'il sort plus que toi ? Pas faux... c'est difficile pourtant !

— T'inquiète, répond-il en me lâchant. Je sais bien que je suis maigrichon, mais je ne suis pas en sucre non plus. Par contre, j'ai besoin d'une nouvelle bière.

Mon regard accroche son verre vide dans sa main ainsi que la grosse tâche qui orne désormais son T-shirt.

— Oh, merde, désolée ! Je vais t'aider à nettoyer.

— Ce n'est pas nécessaire, je vais m'en occuper.

— Tututututu ! J'ai dit que j'allais t'aider.

Je ne lui donne pas le temps de protester, posant ma paume sur sa bouche pour le faire taire. Il lève les yeux au ciel et acquiesce sans un mot. Je hoche la tête, satisfaite qu'il se laisse faire. Girl power ! J'agrippe ses doigts pour l'entraîner jusqu'à la salle de bain. Pourquoi est-elle à l'étage au fait ? C'est chiant, les escaliers ! Surtout en talons. Surtout, vu ton état d'alcoolémie. Moui, ça doit jouer.

— Je vais finir par te porter de peur que tu tombes.

— Je ne suis pas une demoiselle en détresse et tu n'es pas un chevalier, Aymeric. Je gère !

— Si tu le dis !

Je pousse la porte et lui ordonne de s'asseoir sur le rebord de la baignoire. Il s'exécute. J'aime quand on m'écoute. T'es un tyran. Et j'assume pleinement. J'attrape le bas de son T-shirt pour le lui enlever. Il m'en empêche en posant sa main sur la mienne. Un courant électrique me fait lâcher. Ses sourcils se froncent un instant avant qu'il ne secoue la tête.

— T'es éméchée, toi, non ?

— Si peu !

*Je montre un petit interstice entre mes deux doigts avant de faire un pas en arrière, pour reprendre contenance. Nous nous regardons quelques secondes dans le blanc des yeux, chose qui me trouble de manière étrange. Moi ? Déconcertée par Aymeric ? Pourquoi ? Je soupire et lance pour casser le silence :*

— Bon, tu te dépêches de l'enlever ?

*Il finit par s'exécuter et je suis sur le cul de voir des abdos très fins se dessiner. Eh, beh ! Qui aurait cru qu'il y aurait des muscles sur ce corps maigrichon ? Pas moi, en tout cas. C'est trop bizarre. Avec un jean pour simple vêtement, il est... Sexy. Jamais je n'aurais imaginé pouvoir le trouver sexy et, pourtant, les picotements dans ma culotte me confirment que c'est bien le cas. Je dois vraiment en tenir une bonne, faut que je stoppe l'alcool, et vite.*

— Camille ?

*Il passe ses doigts devant mon visage pour attirer mon attention. Merde, depuis combien de temps je le mate comme ça ? Quelle gourde ! Je lui arrache son T-shirt des mains. Nouvelle décharge à son toucher. Putain, qu'est-ce qui m'arrive ce soir ? Je fais volte-face pour lui tourner le dos et ouvre le robinet. Je tente de me concentrer sur ma tâche, nettoyant son vêtement avec bien plus de minutie qu'il n'en faut. Mes yeux dérivent sur le miroir dans lequel je croise son regard. Il m'adresse un sourire que je ne parviens pas à analyser. Amusé ? Surpris ? Flatté ? Rah ! Pourquoi ai-je autant bu ? Il m'envoie un clin d'œil qui me fait virer écarlate. Moi qui ne rougis jamais ! Il t'a lancé un sort ou quoi ? Il faut croire ! Je détourne mon attention de lui. J'essore enfin son T-shirt avant de le lui tendre.*

— Il est humide du coup, mais ça va vite sécher, vu la chaleur en bas.

— Merci, t'étais pas obligée.

Il récupère son dû. Nos mains se frôlent, encore. Sortez-moi de cet univers parallèle ! Ses iris se plongent dans les miens et je suis absorbée par la profondeur de ceux-ci. Plus les secondes s'égrènent, plus la tension dans mon bas-ventre se fait insoutenable. Sans savoir ce qu'il m'arrive, je me jette sur ses lèvres. Je balance mes bras autour de son cou. Il lâche un gémissement en m'agrippant les hanches avec fermeté. Sa peau est rugueuse contre la mienne, je m'étonne d'aimer ça. J'enfonce ma langue dans sa bouche alors qu'il me ramène plus à lui. Nous sommes à deux doigts de fusionner tant nous sommes collés l'un à l'autre.

— Putain, Camille...

Mon prénom, susurré entre ses dents, est un appel à la luxure. Je geins contre lui, prête à lui déchirer son pantalon pour qu'il me prenne, là, tout de suite. Mes doigts descendent vers sa braguette lorsque des coups cognent contre le battant. Je m'apprête à crier à celui ou celle qui nous importune de foutre le camp, quand Aymeric me lâche. Je lui jette un œil interrogateur tandis qu'il instaure de la distance entre nous. Qu'est-ce qu'il...

— Je... désolé, faut que j'y aille.

Sans demander son reste, il déverrouille la porte et s'enfuit comme un voleur, me laissant les bras ballants. La meuf qui avait toqué me lance un regard navré avant de faire demi-tour. On m'explique ce qu'il vient juste de se passer ?

# Chapitre 3

## Aymeric

**J**e souffle en poussant la porte de chez moi. Encore un employeur qui refuse de me mettre à l'essai. Avoir fait un séjour en cabane n'aide pas à trouver un boulot, on ne va pas se mentir. Les rumeurs vont vite dans les petits villages comme celui-ci. Dès lors que quelqu'un a appris pour mon emprisonnement, il n'a fallu qu'une journée pour que ça fasse le tour. Ce qui n'arrange pas mes affaires, loin de là.

Je jette un coup d'œil à l'horloge, dans la cuisine. Il me reste une heure avant d'aller récupérer Sophie. Pile le temps pour me laver et faire un brin de ménage. Je rejoins la salle de bain tout en me déshabillant. Quand Sophie n'est pas ici, je suis seul. L'avantage est que je peux me balader à poil si je veux, il n'y aura personne pour me dire quoi que ce soit. J'allume l'eau de la douche avant de terminer de me désaper. Je passe ma main sous le jet et la retire en vitesse.

— Trop chaud !

Je règle la température avant de pénétrer dans la cabine. Un soupir d'aise m'échappe alors que je frotte ma paume sur mon crâne. J'ai fini par opter pour la coupe militaire. Plus pratique, plus économique. Une noisette de

shampooing et ni vu ni connu. Mon portable vibre sur le lavabo. Je me dépêche de me laver, impatient de pouvoir répondre à ma belle. *Tu ne sais même pas si c'est elle.* Ça ne peut être qu'elle. Je sors, m'essuie les mains avant de récupérer l'appareil.

— Bingo !

Je souris. J'ai cette fille dans la peau, c'est indéniable. J'organise mon emploi du temps en fonction du sien, pour être certain d'être disponible pour lui parler. *Canard.* Ferme-la. J'ouvre le message qu'elle m'a envoyé :

*[Tu es chaud pour aller bosser à ma place, demain ?]*

*[Quelque chose me dit que tu as passé une mauvaise journée, je me trompe ?]*

*[Nan, aujourd'hui, c'était cool, j'ai vu ma meilleure amie. C'est demain qui m'inquiète.]*

Je lui répète, à nouveau, de démissionner, chose qu'elle ne fera pas. Nous avons eu cette discussion des dizaines de fois, pour toujours aboutir au même stade. Sa fierté mal placée. Elle est encore plus bornée que moi, c'est dire à quel point elle est une tête de mule ! Néanmoins, je l'adore. J'ai peur de ce qu'il adviendra de notre relation lorsqu'elle apprendra toute la vérité sur moi. Au fond de moi, j'ai l'espoir qu'elle ne s'enfuie pas, pourtant, je sais très bien ce qu'il se passera et j'en suis désolé d'avance.

*[Il faut que j'aille récupérer ma sœur, on se parle plus tard. Bisous, ma belle.]*

*[À toute beau gosse !]*

Je réponds à son emoji cœur par un autre, avant de ranger mon téléphone. Si je ne coupe pas court, maintenant, je vais discuter pendant des heures. Si

je peux me le permettre quand Sophie est dans sa famille d'accueil, cela devient inadmissible lorsque je m'occupe d'elle pour quelques jours. Je profite à fond de ces moments, espérant que, bientôt, le juge m'accordera sa garde exclusive. Lorsque grand-mère est décédée, papi n'a plus eu la force ni le courage de s'occuper de la petite fille. Je ne l'en blâme pas. Il se fait vieux et, si même, les autorités ont estimé qu'il n'était plus en mesure de l'élever... Il coule désormais la fin de ses jours dans une maison de retraite que je paie une petite fortune grâce à l'héritage de sa femme.

Je jette un nouveau coup d'œil à l'heure. Trente minutes. Je passe l'aspirateur en quatrième vitesse, range la vaisselle propre dans les placards. Alors que je récupère mes clefs dans la console de l'entrée, je me rends compte que je suis toujours torse nu.

— Quel con !

Je m'empresse de monter dans ma chambre pour saisir un T-shirt que j'enfile. Mes épaules peinent à rentrer dans le morceau de tissu. Je tire dessus pour essayer de le détendre, en vain.

— Sérieux, encore ?

C'est déjà la deuxième fois en deux mois que je dois racheter des fringues. Depuis mon séjour en prison, je me suis habitué à faire du sport. Mon corps n'est plus maigrichon comme autrefois et, malgré mes tentatives pour freiner ma prise de masse, je continue à accumuler du muscle. Résultat, je dois régulièrement faire du shopping pour avoir des vêtements à ma taille. Certes, il y a un sacré avantage à ce changement de physique. Celui de voir se retourner les filles sur mon passage. Cependant, il n'y en a qu'une à mes yeux, donc il ne me reste que les inconvénients. Tant pis, j'irai faire les courses la semaine prochaine...

\*\*\*

— Aymeric !

Je souris à Sophie, qui court pour me sauter dans les bras.

— Coucou, ma princesse !

Je la rattrape et l'enlace, heureux de pouvoir l'emmener à la maison, aujourd'hui. Ce n'est que pour une nuit, mais je prends chaque instant que je peux avec elle. Mon petit rayon de soleil. Sophie encore contre moi, je m'approche de la mère de la famille d'accueil, Karen, que je salue d'une poignée de main. Elle m'envoie un sourire avant de lâcher :

— Vous vous souvenez qu'elle doit être rentrée pour quatorze heures, demain ? Elle a rendez-vous chez le dentiste.

— Je n'ai pas oublié, elle sera à l'heure, la rassuré-je.

Je me retiens de lui dire que, sa maison, c'est chez moi. Techniquement parlant, c'est faux, étant donné qu'elle passe plus de temps chez eux. *Je* suis son frère et je compte bien la récupérer au plus vite. J'ai fait des conneries pourtant, j'ai fait mon maximum pour que cela l'impacte le moins possible. Nous saluons Karen avant de rejoindre la voiture. Sophie s'assied sur son réhausseur. Du haut de ses sept ans, elle calcule le nombre de jours qu'il lui faut pour pouvoir l'enlever comme une grande. Je n'ai pas hâte qu'elle grandisse. J'aimerais qu'elle reste cette petite fille adorable toute sa vie, qu'elle ne connaisse pas les malheurs d'adulte.

— Aymeric ? On pourra manger de la glace, ce soir, en dessert ?

— Tu as été sage ?

— Bah, oui ! Je suis toujours sage !

Je fais mine de réfléchir, alors que je ne peux rien refuser à sa bouille trop mignonne.

— Va pour la glace !

— Chouette !

Je ris et prends place à l'avant. Une dizaine de minutes de voiture sépare les deux domiciles. J'ai choisi la maison la plus près possible compte tenu de mes moyens. Il me fallait deux chambres séparées avec un jardin et assez d'espace pour qu'elle puisse jouer, si je voulais l'avoir, de temps en temps, chez moi. On m'ordonnerait de m'inscrire dans un cirque pour devenir clown et l'amuser, que je le ferais. Je suis prêt à tout pour elle.

À peine arrivée, Sophie descend de voiture et se précipite vers Henri. Ce dernier se baisse comme il peut pour la réceptionner. Il lui demande :

— Comment va ma voisine préférée ?

— Très bien ! Ce soir, Aymeric a dit qu'on mangerait de la glace !

— Tu en as de la chance, dis donc !

— Tu peux venir avec nous !

Elle se tourne vers moi pour chercher mon approbation et je hoche la tête, même si je sais qu'il refusera.

— Ce n'est pas très bon pour ma ligne, jeune fille, mais régale-toi pour moi !

Elle acquiesce avant d'entrer chez Henri pour récupérer l'un des jouets qu'il lui a offerts. Je le rejoins alors qu'il la regarde s'éloigner, les yeux pétillants. Je pose une main sous son coude pour l'aider à se relever et il râle.

— T'en fais pas pour moi, fiston. Je suis solide !

— Je n'ai jamais dit le contraire.

Je vais dans son sens. Rien ne sert de contredire mon vieux voisin, il aura le dernier mot. Je peux attester qu'il vaut mieux ne pas ouvrir le débat avec lui. Il me fait signe d'avancer pour rejoindre Sophie et demande :

— Alors, des nouvelles du tribunal ?

— Toujours rien, pour l’instant. Mais, je ne me fais pas d’illusion. Tant que je n’aurais pas de CDI, ils ne me laisseront jamais sa garde. En attendant, c’est déjà bien qu’ils aient accepté que je l’aie quelques jours par mois.

— Foutaise, c’est injuste !

— Après ce qu’il s’est passé, Henri, c’est...

Il me coupe d’un geste de la main.

— Tu l’as fait pour ta petite sœur, pour la protéger. Et ça, tu as pu le leur prouver, un million de fois. L’idée que tu sois prêt à tout pour elle devrait être suffisante pour montrer que tu es ce qu’il y a de mieux pour elle.

Je hausse les épaules. Si la vie était aussi simple, cela se saurait. Elle a beau se composer d’une multitude de nuances de gris, les gens continuent à la voir comme si tout n’était que noir ou blanc. Je comprends leur démarche, même si ça m’éloigne de Sophie. Jamais je ne pourrais me pardonner de ce que j’ai fait endurer à Lucie et Camille. Cet enfoiré de Gabriel ne m’a pas laissé le choix, j’ai accompli ces atrocités pour protéger ma sœur, mais, malgré cela, je suis incapable de me regarder dans le miroir. La souffrance de Lucie et le visage anéanti de Camille continuent de tourner en boucle dans mon esprit. J’ai trahi la confiance de mon amie et de la femme que j’aimais. *Que tu aimais ?*

— Quoi qu’il en soit, conclut Henri, interrompant ainsi mes pensées, je suis persuadé d’une chose.

— Laquelle ?

— Tu obtiendras justice. Malgré ton passé et ce que tu as été obligé de faire à ces deux demoiselles, tu es un gars bien. Le karma te reviendra et tu récupéreras Sophie.

Il ne reste plus qu'à espérer qu'il dise vrai.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 4

## Camille

**J**e lâche un gémissement en asseyant mes fesses sur le siège de ma voiture. Quel taf de merde, sérieux ! Je ne sais pas ce que je cherche à prouver en continuant de bosser pour ces enfoirés qui n'en ont rien à foutre de leurs employés. Mon dos en compote me remercierait si je démissionnais une bonne fois pour toutes. Je grimace en tendant le bras pour tourner la clef dans le Neiman.

— Fierté à la con !

Si le boulot se contentait d'être éreintant physiquement, ça passerait. Pourtant il y a bien plus. Être traitée comme un chien en me faisant appeler par mon numéro. *Voyons, Camille ! C'est bien plus simple de s'enregistrer avec un nombre plutôt qu'avec son nom.* Je suis salée, ce soir, et je sens que ma propension à l'ironie va aller bon train. J'active le Bluetooth de mon téléphone que je connecte aux enceintes avant de démarrer la voiture. Mon assistant vocal enclenché, je lui demande d'appeler le resto chinois, au bout de ma rue, pour commander. Je m'arrêterai récupérer mes précieux en passant.

— À moi les nems !

Presque trois quarts d'heure plus tard, je pousse – ou plutôt enfonce – enfin la porte de chez moi. Je balance mon sac à main à l'aveugle qui s'accroche comme par magie au porte-manteau avant d'entamer une danse de la victoire... qui se termine aussi vite qu'elle a commencé.

— Foutues courbatures !

Je jette un coup d'œil à ma fenêtre pour vérifier que mes rideaux sont fermés, ce qui est le cas, avant de me déshabiller. Je resterai en sous-vêtements le temps de manger, je n'ai pas encore trouvé la force de me traîner jusqu'à la salle de bain pour prendre une douche. La boîte en plastique ouverte, j'attaque mon festin tout en allumant la télé. Les chaînes se font zapper une par une sans remords. Pourquoi s'obstinent-ils à nous mettre des films déjà visionnés un million de fois ? *Va au ciné, si t'es pas contente. Avec quelle thune ? J'oubliais...*

— Eh oui, cas désespéré, bonjour ! Tu te parles toute seule, Camille, ça devient grave.

J'engloutis mon repas en un temps record tout en matant cette émission de mode que je regardais avec Lucie. Ou plutôt, qu'elle s'imposait pour me faire plaisir. Cette vieille routine me manque. Je donnerais cher pour retrouver ma vie d'avant. Un coup d'œil à mon appartement finit de me plonger dans cette humeur morose. Pour quiconque de normal, mon chez-moi serait bien rangé. Néanmoins, je suis tout sauf saine d'esprit et le moindre objet qui traîne me fait vriller. Je me sais incapable d'aller me coucher avec ce bordel. Un lourd soupir m'échappe.

— Quand faut y aller...

Je me lève avec difficulté et débarrasse les restes de ce dîner improvisé. Je nettoie la cuisine, passe un coup d'aspirateur et de serpillière avant d'être enfin satisfaite. C'est potable. *Maniaque !* Au possible ! Maintenant que le

ménage m'a permis de me donner un brin d'énergie, il est l'heure que j'aille prendre une douche bien méritée.

Je me dirige vers la petite pièce exiguë et ouvre le robinet, histoire de chauffer un peu l'eau. Mon téléphone choisit ce moment pour vibrer. Je jette un œil à la notification avant de l'attraper, jugeant que ce message, de mon mystérieux *Gentle-man*, vaut quelques minutes de mon temps.

*[Pas trop dur le travail ?]*

*[Je suis éreintée.]*

*J'envoie dans la foulée :*

*[Et toi, ta journée ?]*

Je n'ai pas le temps de me glisser sous la douche qu'il répond déjà par deux messages :

*[Change de taf.]*

*[Rien de spécial, l'ennui le plus mortel.]*

Je lui réponds d'un smiley qui lève les yeux au ciel suivi d'un bras qui montre ses muscles. J'ignore comment nous arrivons à nous comprendre par émoticône, mais le fait est que la communication passe plutôt bien ainsi. La buée envahit déjà ma minuscule salle de bain quand il me répond avec le dessin d'un homme qui se frappe le front puis d'un visage endormi. Je décide d'attendre d'être enfin propre avant de continuer cette conversation si élevée intellectuellement.

— Mon Dieu, ce que c'est bon !

Je m'extasie sous l'eau chaude, tout en me prélassant. Le meilleur moment de la journée ! L'odeur fruitée de mon gel douche emplit

l'atmosphère et, soudain, je me sens plus apaisée. *Rien à voir avec ton échange de textos ?* On va dire que ça aide. Ces derniers temps, mon inconnu est le seul capable de me détendre. Il suffit d'un message pour me redonner le sourire. Il doit être magicien. Je finis de me laver, bien trop longtemps après mon entrée dans la cabine pour ne pas faire souffrir l'environnement. Je suis une piètre écolo. Le miroir essuyé de toute trace de condensation, je m'applique mon soin sur le visage avant de reprendre mes bavardages avec mon *Gentle-man*.

*[Rien de mieux que de l'eau brûlante sur sa peau pour délier ses muscles !]*

*[Tu m'étonnes ! T'as transformé ton appart' en sauna ?]*

*[Presque. Si t'es sage, je t'inviterai peut-être à le tester.]*

*[Je suis toujours sage.]*

Je ricane en découvrant le petit ange qui ponctue sa phrase. Quelque chose me dit qu'il peut se montrer diabolique et c'est tant mieux. Vu le feeling entre nous, j'espère bien passer, sous peu, à la vitesse supérieure avec lui. Il embraye :

*[Plus sérieusement, démissionne. Tu vas regretter de gâcher ton temps avec ce boulot que tu détestes.]*

*[T'as l'air de t'y connaître en regrets.]*

*[J'en ai des tas, mais je compte bien réparer mes erreurs.]*

*[Courageux.]*

*[Nécessaire, si je veux pouvoir me regarder dans une glace.]*

J'ignore ce qu'il a bien pu faire et cette soudaine révélation me provoque des sueurs froides. Je prie de toutes mes forces pour ne pas être tombée sur un nouveau psychopathe en herbe. Un seul m'a amplement suffi. Calmée par ces pensées intrusives qui refont irruption, je coupe court à la conversation en lui souhaitant bonne nuit. Il est temps pour moi d'aller me coucher. Comme tous les soirs, depuis cette fameuse journée, le sommeil tarde à pointer le bout de son nez et, lorsqu'il se décide enfin, il n'est pas de tout repos.

\*\*\*

*Je me tortille dans tous les sens, tentant en vain de desserrer la corde qui me maintient assise sur cette putain de chaise. Quand ce salopard de Gabriel a sonné à la porte, je n'ai pas eu le temps de réagir. Un coup sur la tête et j'étais partie au pays des rêves. J'ignore encore comment il a réussi à me transporter sans être vu par quiconque. Je tente de hurler malgré le scotch sur ma bouche. Mes pieds martèlent le sol de cette cave sordide dans laquelle il me retient prisonnière. Il faudrait être con pour ne pas comprendre qu'il essaye d'atteindre ma meilleure amie à travers moi. Il faut vite que je trouve un moyen de m'en sortir. Plus le temps passe, plus j'étouffe ici. La porte s'ouvre, laissant entrer un rai de lumière qui m'aveugle une seconde. La silhouette de ce connard se dessine dans le halo avant qu'il ne s'approche d'un pas. Son visage m'apparaît avec plus de netteté et je hais ce sourire suffisant qu'il arbore. Je lui lance un regard noir qui ne l'effraie pas le moins du monde.*

*— Tu te débats encore ? se moque-t-il. Tu es plus coriace que je ne le pensais.*

*J'aimerais l'insulter de tous les noms et le mordre jusqu'à ce qu'il se résolve à me libérer, mais il en a décidé autrement. Il n'est pas stupide, il sait qu'il risque gros en me laissant une chance de me faire entendre.*

*— Tu vois, il y a un énorme souci avec les personnes comme toi.*

*Il récupère une chaise sur laquelle il s'assied à califourchon. Ses bras se posent sur le dossier alors qu'il m'examine comme s'il attendait que je lui réponde. Il continue :*

*— Vous entrez dans une colère telle, qu'elle transcende la peur pour vous éviter de rester paralysée. Le problème, c'est que vous ne vous rendez compte, que bien trop tard, du danger. Tu es persuadée que tes amis vont te retrouver. Avec leur pote geek, tu crois qu'ils vont vite nous localiser.*

*J'érupte des insultes. Déjà qu'il me gonfle ce psychopathe de fils à papa de mes deux avec ses grands airs et maintenant, il arrive à comprendre ce à quoi je pense. Je le hais.*

*— Ce que tu ne sais pas, ma chère Camille, c'est que je vais souvent te déplacer. Ce ne serait pas drôle, sinon. Et à chaque fois, tu seras droguée par cette petite seringue.*

*Il fouille dans sa sacoche pour en sortir ledit objet. Je tressaille à sa vue. Ce mec est taré. Je prends enfin conscience de l'ampleur de la situation. J'ai été kidnappée par un malade. Ce n'est pas un film, c'est la vraie vie. Comme il l'a dit, j'étais tellement concentrée sur ma colère, que je ne m'en suis pas rendu compte. Putain, mais dans quelle merde je suis ?*

*La peur doit se lire dans mon regard parce qu'il s'exclame d'un air joyeux :*

*— Enfin, la réaction que j'attendais. Ça y est, t'as pigé ? Bien ! Alors, je vais te laisser faire un gros dodo. J'ai hâte de voir la terreur envahir de nouveau ton joli minois quand tu te réveilleras dans un lieu différent.*

*Il approche la main de mon cou alors que je me débats, comme si ça allait changer quoi que ce soit. La brûlure de la piquêre me foudroie sur place et, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que je vais mourir.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 5

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*C*ela fait déjà un quart d'heure que je suis sous l'eau froide pour tenter de me rafraîchir les idées. La nuit n'a pas réussi à me calmer, bien au contraire. L'image de Camille dans cette salle de bain, si proche, tourne en boucle. Je me revois l'attraper par les hanches, et... Je lâche un râle puissant et frappe sur la paroi de la douche. Pourquoi je pense à cela sérieux ? C'est la petite sœur de mon meilleur pote et, accessoirement, la meilleure amie de la fille que je dois trahir. Quelle merde... Je ne comprends toujours pas pourquoi elle m'a embrassé. Elle devait être trop bourrée. Et moi qui ne l'ai même pas repoussée. Tu en mourrais d'envie depuis trop longtemps.

*— Ce n'est pas une raison suffisante !*

*Je sors de la douche avant de continuer ce dialogue avec moi-même. Je m'habille et rejoins Samuel au salon, espérant que ce dernier ne m'a pas entendu parler tout seul. Il poserait trop de questions. Mon ami est sur son ordinateur et me salue lorsque je pénètre dans la pièce.*

— Alors, ta soirée s'est bien passée ?

— Pas trop mal.

*Je ne précise pas plus que cela. Il y a déjà trop d'images de mon dérapage qui me viennent à l'esprit. Je prends place à ses côtés au moment où il termine d'envoyer un mail. Il pose son appareil sur la table avant de se saisir des manettes. Il m'en tend une et lance la console.*

— J'ai vu des photos sur les réseaux. T'as croisé ma sœur ?

*Je tente de prendre mon air le plus nonchalant possible pour éviter qu'il ne se doute de quoi que ce soit :*

— Ouais, je l'ai gardée à l'œil pour vérifier que tout se passe bien. Camille a souvent la main un peu lourde sur l'alcool.

*Ce n'est pas cool de ma part de parler d'elle ainsi, mais, à cet instant, rien d'autre ne me vient à l'esprit. C'est soit cela, soit je lui balance que j'ai choppé sa frangine dans la salle de bain des organisateurs. Et puis, c'est à moitié exact, je l'ai bel et bien surveillée.*

— Merci, mec, t'es un vrai pote. Comme tu dis, elle enchaîne les descentes comme si elle était capable de tenir plus de deux verres sans être bourrée. Aucun lourdingue ne l'a emmerdée ?

*On toque à la porte, m'évitant de répondre à cette question piège. Sans le savoir, Samuel a fini par me mettre au pied du mur. Je suis un mauvais menteur et j'ignore encore comment j'ai fait pour ne pas dévoiler les plans de Gabriel. Mon coloc va ouvrir. Je prie pour que ce ne soit pas elle. Sa tête blonde fait irruption dans la pièce. Foutu karma ! Elle s'exclame :*

— J'ai un mal de crâne, atroce ! Dis-moi qu'il te reste de l'aspirine !

— Tu ne devrais pas boire autant, ça t'apprendra, la réprimande son frère avec un air faussement sévère.

*Même s'il s'inquiète pour elle, il sait qu'il y a toujours quelqu'un pour la protéger. S'il apprenait comment tu la « protèges ». Madame maturité lui tire la langue comme une gamine et rétorque :*

*— Je n'avais pas bu tant que ça ! J'ai juste mal dormi.*

*— Tu confirmes ?*

*Samuel se tourne vers moi et j'aimerais disparaître à cet instant. Camille lance un regard noir avant de s'affaler dans le canapé. Je lève les mains en l'air comme pour me défendre.*

*— Je ne rentre pas dans vos débats, moi !*

*— Vaut mieux pour toi !*

*Je fais fi de la menace à peine dissimulée. Alors que je pense que Samuel va me rejoindre pour reprendre notre partie, il récupère ses affaires.*

*— Ce n'est pas le tout, mais j'ai du travail qui m'attend. Ne vous entretenez pas !*

*Sur ces paroles qui semblent prophétiques, il quitte l'appartement. Un énorme silence s'abat sur nous, plus pesant que n'importe quel poids imaginable. Je doute qu'elle ait envie de parler de la veille. Ou peut-être que si ? Merde, je n'en sais rien, en vrai. Je m'apprête à me jeter à l'eau quand Camille se lève. Je la contemple s'éloigner vers la salle de bain et en revenir avec une boîte de médicaments. Sans un regard pour moi, elle rejoint la porte d'entrée, prête à quitter les lieux. Je suis déçu. Pourtant, c'était bien la raison de sa visite. Je ne devrais pas le prendre personnellement. Quoique... Je me redresse d'un bond pour la stopper avant qu'elle ne parte.*

*— Écoute, pour hier, commencé-je avec prudence.*

*— Tu veux dire le moment où tu m'as embrassée puis tu t'es barré comme un voleur ?*

*Sa remarque me pique. Elle ne fait qu'exposer la vérité, cependant, j'ai besoin de me justifier donc, comme un con, j'objecte :*

*— Alors, déjà, c'est toi qui m'as embrassé et...*

*— J'étais un peu pompette !*

*— Justement ! Je ne suis pas du genre à abuser des filles alcoolisées ! Je savais que tu regretterais une fois sobre. J'ai préféré t'épargner ça.*

*J'avais conscience que l'alcool avait aidé, j'en étais certain. Elle m'en donne la confirmation et je ne peux m'empêcher d'être blessé. Sans la boisson, elle ne m'aurait jamais approché. Ça fait mal... En même temps, une fille comme Camille ne pourrait pas s'intéresser à un gars comme moi. Nous sommes trop opposés. Elle, la belle et magnifique femme forte et sûre d'elle. Avec moi, le maigrichon de service qui ne sait que jouer au clown ? Un traître, qui plus est. Non, impossible.*

*Ne souhaitant pas continuer cette discussion qui s'annonce trop éprouvante pour mon ego, je fais un pas en arrière. Je fais volte-face pour lui tourner le dos et lance pour la rassurer :*

*— T'inquiète pas, ça restera entre nous, personne ne l'apprendra. Ton honneur est sauf.*

*Je ne lui laisse pas le temps de répondre et me dirige vers ma chambre pour récupérer ma sacoche. Une minute plus tard, elle est déjà partie lorsque je regagne de nouveau l'entrée. Le cœur lourd, je claque la porte derrière moi pour rejoindre cet enfoiré de Gabriel qui m'attend dans sa planque.*

# Chapitre 6

## Aymeric

**J**e souffle et m'éponge le front avec le dos de la main. Il fait bien trop chaud, aujourd'hui, pour pratiquer une quelconque activité en extérieur, néanmoins, j'ai promis à Henri que je l'assisterais et je n'ai qu'une seule parole. *Tout du moins, c'est le cas, désormais.* En attendant de trouver du travail, mon voisin m'a proposé un échange de bons procédés : il me rémunère un peu pour que je l'aide à entretenir son jardin. Le pauvre commence à se faire vieux et il devient difficile pour lui de se baisser ou de faire des efforts physiques. Pour être tout à fait honnête, je suis trop cher payé pour ce que je fais. Henri ne devrait pas être si généreux, mais, étant donné que cet argent me sert à m'occuper de Sophie lorsqu'elle est à la maison, je ne fais pas la fine bouche. Henri est comme un père pour moi.

— Tout va bien, mon garçon ?

Je lui jette un coup d'œil et confirme d'un mouvement de menton. Le vieillard est agenouillé dans la terre de son petit potager, affairé à semer des graines de je ne sais quelle fleur. Je n'ai jamais eu la main verte, en atteste les quelques plantes quasi mortes qui ornent mon chez-moi. Un jour, peut-être, que sa passion me sera communiquée.

— Pense à bien t'hydrater, surtout.

— Ce n'est pas moi qui suis censé vous surveiller pour cela ?

— Je suis vieux, mais pas sénile. Je sais m'occuper de moi-même.

Son ton bourru me fait sourire. Je m'avance jusqu'à la terrasse récupérer la bouteille d'eau qu'il m'a gentiment préparée avant mon arrivée. La moitié de son contenu absorbé d'une traite, je décide de retirer mon T-shirt pour m'essuyer avec. J'habite à côté, j'aurais vite fait de me doucher et me changer. Je reprends mon boulot, m'armant de courage pour terminer de retourner la terre. Henri compte faire une deuxième parcelle de plantation qui lui servira à l'été prochain. Il ne me reste plus grand-chose à faire et, ensuite, je pourrais tondre la pelouse. Son jardin sera ainsi nickel pour quelques jours.

— Allez, mon garçon, m'anime-t-il. Tu auras de la citronnade juste après.

J'en salive d'avance. Henri est un papi gâteau dans toute sa splendeur. À défaut de grands-parents et de parents attentifs et présents, Sophie peut compter sur lui dans n'importe quelle situation. Je suis fier de pouvoir le considérer comme notre famille et me réjouis d'avoir emménagé ici.

Une heure plus tard, j'ai enfin achevé de retourner la terre. Je me laisse tomber sur la chaise voisine avec un soupir de contentement. Je ne dis jamais non à un effort physique cependant, je ne suis pas mécontent de pouvoir me poser. Il ne me reste plus qu'à tondre. Je souffle un coup, vide le fond de ma bouteille d'eau et me redresse d'un bond, prêt à en découdre. Alors que je m'empare de l'engin, un grognement me fait tourner la tête. Je m'avance vers Henri, inquiet.

— Tout va bien ?

— Ne te fais pas de souci pour moi. C'est juste la chaleur.

— Vous êtes sûr ? Je peux appeler les pompiers et...

— Certainement pas, refuse-t-il tout rond. Je vais me reposer et tu vas faire de même.

Il fait mine de se relever ainsi, je l'aide en posant mes mains sous ses coudes. Il ronchonne pour la forme, se laissant de tout même faire. Une fois sur ses jambes, il me fait signe de le suivre et nous rentrons dans son logis. Je m'installe à la table de salle à manger, comme à mon habitude, alors qu'il récupère le pichet magique. Il nous verse, à chacun, un grand verre de citronnade que je me force à savourer avec lenteur. Henri rit et je lui jette un regard interrogateur.

— Tu ressembles beaucoup à ta petite sœur lorsque tu fais cela.

Je manque de rougir, pas à l'aise à l'idée d'être comparé à un enfant de moins de dix ans. À un gosse tout court, peu importe l'âge. Je n'en ai pas la carrure ni le mental. Enfin, je ne pense pas.

Alors que je m'apprête à rétorquer, mon téléphone sonne. Je l'extrais de ma poche pour vérifier la provenance de l'appel. Un numéro de portable que je ne connais pas. Dans le doute, je réponds.

— Allô ?

— Monsieur Fostier ? Carole Bourbier à l'appareil. Je suis la gérante du restaurant près de la mairie.

À cette annonce, je me redresse, droit comme un piquet. C'est l'un des endroits où j'ai postulé pour obtenir un boulot. Henri me lance un regard rempli d'espoir en remarquant mon air sérieux. Je lui tends mes deux doigts croisés et réponds :

— Bonjour, madame Bourbier. Que puis-je pour vous ?

— Je vous appelle pour vous déclarer que, si vous êtes toujours intéressé, nous avons décidé de vous attribuer le poste en tant que serveur dans notre établissement.

— Bien sûr que c'est le cas. Je vous remercie pour cette chance, que vous me donniez.

Je peine à contenir mon excitation. Devant moi, Henri entame une danse de la joie tandis que des larmes se forment dans mes yeux. Un an que je galère à trouver un taf qui veuille bien de moi. Plus de trois cent soixante-cinq jours à recevoir refus sur refus et la consécration est enfin là. Ma future patronne enchaîne :

— Nous allons vous mettre deux semaines à l'essai et, si nous sommes satisfaits de votre travail, nous signerons un CDI si cela vous convient.

— C'est parfait, encore un grand merci !

Nous échangeons quelques banalités avant de raccrocher. À peine l'appel terminé que j'exulte. Je prends Henri dans mes bras, fou de joie d'avoir enfin une opportunité qui s'ouvre à moi. Je laisse échapper une simple larme qui dévale sur ma joue. Tout n'est pas gagné, mais ma vie commence à se remettre sur des rails.

— Alors, c'est quoi, le *deal* ? demande mon voisin en reculant d'un pas.

— Mise à l'épreuve, puis CDI direct, si je conviens.

— Toutes mes félicitations, mon garçon ! Je savais que la roue finirait par tourner.

Le Graal ! Ne pas passer par de nombreux contrats à durée déterminée ne fait qu'accentuer mon euphorie. Trouver un travail était essentiel pour pouvoir récupérer la garde de Sophie. Sans cela, j'étais bloqué. Déjà qu'avoir fait de la prison ne joue pas en ma faveur, mais si en plus, je ne suis pas capable de subvenir à ses besoins... Maintenant que cette épine-là m'est enlevée du pied, la procédure devrait avancer bien plus vite. *Ne foire pas tout, Aymeric !*

— Je vais profiter de ce regain d'énergie pour tondre la pelouse.

— Tu finiras demain, contre-t-il d'un geste de la main. Tu devrais sortir fêter cela.

— Je vous ai promis de...

— Et moi, je te dis que ça attendra. De toute manière, je dois appeler ma petite-fille. Je n'ai pas eu de nouvelles depuis un moment.

Je laisse tomber. Après tout, s'il préfère que je repasse, je ne vais pas m'en plaindre. Je jette mon T-shirt sale sur mon épaule et acquiesce.

— Je vais vous laisser tranquille, alors. Bonne soirée.

— Toi, aussi. Oh, et j'ai hâte qu'elle vienne me rendre visite. Je compte bien te la présenter !

Je hausse les yeux au ciel, sans rien dire. Cela fait des mois qu'Henri veut me caser avec sa petite-fille que je n'ai jamais vue de ma vie et dont je ne sais presque rien. Le bonhomme cherche à instaurer un mystère autour de cette femme pour, ainsi, me vendre du rêve. Il croit dur comme fer qu'elle pourra me faire oublier Camille. Pourtant, je suis persuadé que ça n'arrivera pas. Jamais, je n'ai aimé si fort et, malgré toute la souffrance que je lui ai infligée, je suis prêt à tout pour me faire pardonner. Si seulement, j'avais le courage de lui parler en face. *Faudrait déjà qu'elle accepte.* Et ce n'est pas chose aisée. Je ramènerai toute ma vie, s'il le faut, pour la reconquérir.

Je quitte Henri d'un dernier geste de la main et déserte son domicile. Il me tarde de prendre une douche. J'envoie un message à la famille d'accueil de Sophie pour demander une sortie exceptionnelle, ce soir. Avec cette magnifique nouvelle qui vient de tomber, j'adorerais l'emmener à la foire pour lui faire plaisir. Ce serait un avant-goût de notre future nouvelle vie ensemble.

# Chapitre 7

## Camille

**J**'ouvre la porte d'entrée sur Lucie, qui me claque une bise sur la joue avant de pénétrer dans mon appartement. Elle dépose sa veste sur le porte-manteau. Elle hume l'air, puis se tourne vers moi en demandant :

— Tu nous prépares quoi de bon ?

— C'est l'odeur de mon repas de ce midi. Je t'attendais pour qu'on se décide.

— Tu commandes encore ? me réprimande Lucie.

Je m'assieds dans mon canapé tout en la regardant du coin de l'œil. Ma meilleure amie a fait un saut pour que l'on passe une soirée ensemble et, si je ne crache jamais sur une telle occasion, j'en viens presque à le regretter. Cette traîtresse a l'habitude de me taquiner sur ma propension à acheter de la nourriture déjà préparée. Aujourd'hui ne fait pas exception. Je n'aime pas cuisiner, chacun son truc. En plus, ça me permet de faire d'autres choses. Le temps, que je ne passe pas aux fourneaux, est investi autrement.

— Tu n'as toujours pas de nouvelles pour tes formations ?

— J'ai pas regardé mon téléphone de la journée. J'en ai marre d'ouvrir ma boîte mail toutes les demi-heures pour vérifier.

Lucie lève les yeux au ciel et me pique son portable pour vérifier à ma place. Je ne cherche même pas à protester, je suis trop fatigué pour ça. Je n'interviens donc pas, persuadée qu'il n'y aura rien. Pour être honnête, l'espoir m'a quitté, depuis un moment déjà. À mon avis, je suis vouée à des petits boulots sous-payés... Lucie, qui n'a pas abandonné, parcourt du regard l'écran avec une moue. Et voilà, qu'est-ce que je disais ?

— Laisse-moi deviner ! J'ai été refusée, encore ?

Lucie tourne le *smartphone* vers moi. Je lis en diagonale le mail, convaincue qu'il ne me reste plus qu'à boire pour oublier. Les mots « plaisir », « admise » et « félicitations » me sautent aux yeux. Oh, putain, je suis prise en formation d'aide-soignante. J'y crois pas, je suis enfin acceptée quelque part ! J'arrache l'appareil de ses mains pour prendre connaissance de toutes les modalités.

— Il me semble que c'est près de chez ton grand-père, non ?

— Juste à côté de chez lui !

Je suis folle de joie. Moi qui voulais absolument pouvoir m'occuper de lui, alors qu'il se fait vieux. *Tu vois, l'éternelle pessimiste ?* Je n'aurais pas pu rêver mieux.

— Tu vois, embraye-t-elle, j'avais senti qu'il y aurait quelque chose à fêter ce soir parce que j'ai rapporté ça !

Elle plonge la main dans son gros sac et en extrait une bouteille de champagne. Cette fille a un sixième sens hors du commun. Elle me ferait presque flipper, cette sorcière. Je décide de l'embêter :

— Et tu aurais fait comment si ça avait été un échec cuisant ?

— J’aurais expliqué la même chose sauf qu’au lieu de festoyer, nous aurions noyé notre chagrin dans l’alcool.

Elle m’adresse un clin d’œil, mutine. Je retire ce que j’ai dit, c’est juste une belle arnaqueuse en fait. J’ignore comment elle s’y prend pour tromper son monde ainsi, mais elle est très forte.

— Bon, alors ? Je te sers ?

Pour toute réponse, je me lève pour récupérer les coupes dans l’armoire. Nous trinquons et descendons la première d’une traite. Il faut que la seconde se vide moins vite ou nous ne serons bientôt plus capables d’autre chose que de comater sur le canapé. Ce serait dommage de ne pas profiter de cette si belle soirée en perspective.

Lucie annonce :

— Pour fêter ça, je t’emmène au resto. Il paraît que ce nouveau bar sert des tapas à se frapper les fesses par terre. Tu l’as bien mérité.

— Ce n’est pas la peine...

— Mais si, j’insiste !

— Lucie !

— Camille, répond-elle sur le même ton.

Je lève les yeux au ciel. C’est fou, ce qu’elle est chiante, quand elle réagit comme ça. Une vraie gamine. *Vous n’êtes pas meilleures amies pour rien !* La vérité est que je suis gênée qu’elle m’invite. Je sais qu’elle ne roule pas sur l’or et, à ma place, elle aurait également protesté. Je vois bien que ça lui fait plaisir de me faire plaisir pourtant, je n’ai pas besoin de cela. Elle termine en lançant :

— C’est non négociable.

Pour ne pas être la seule à profiter de son idée, je propose :

— Tu n’as qu’à inviter Cameron. Ce sera plus sympa.

— Sûre ? C'était censé être un moment entre filles.

— Certaine !

Elle acquiesce et se lève pour l'appeler. Ça m'embête un peu de tenir la chandelle, néanmoins, je sais que ça lui plaît de partager ce moment avec lui. Et puis, ce n'est pas comme s'ils nous crachaient leur amour à la figure. Ils restent plutôt discrets en public.

Pour coller à l'occasion, je décide de troquer mon vieux jogging enfilé pour traîner à l'appart' pour une jolie robe noire près du corps. Je relève mes cheveux en une queue haute qui dévoile ma nuque. Un rouge carmin sur les lèvres et une touche de mascara et me voilà prête. Il y a tout de même quelque chose à fêter.

Je me regarde en vitesse dans le miroir lorsque je passe près de celui-ci. Ce que j'y vois me satisfait plus ou moins. Depuis Aymeric, j'ai plus que besoin de confirmer que je peux plaire et faire tourner la tête. Cet homme m'a détruite et a emporté avec lui toute ma confiance en moi.

— T'es prête ?

Je soupire, puis rejoins Lucie, qui m'attend devant la porte d'entrée. Nous partons bras dessus, bras dessous en direction d'un bar branché de la ville.

— Cam vient de terminer le boulot. Il passe chez nous, se doucher, avant de débarquer. Il nous a conseillé d'y aller directement et de commencer les hostilités avec des mojitos.

C'est un homme plein de sagesse. Il a toujours de bonnes idées ! Il travaille maintenant dans un garage, réparant de vieilles caisses pour les rénover en entier. Ce n'est pas le métier le plus propre de la terre, pourtant ça semble lui plaire. Tant mieux pour lui s'il a trouvé sa voix. La vie continue son cours pour tout le monde et je suis si heureuse de pouvoir

écrire une nouvelle page à mon tour. Peut-être pourrais-je en tourner d'autres bientôt, même si celles auxquelles je pense sont encore trop douloureuses. Ces deux enfoirés ont laissé des marques indélébiles dans mon esprit et ce n'est pas de sitôt que j'accorderai de nouveau ma confiance à un homme. Un coup d'un soir, ça passe. Le reste, ça dégage. Si j'ai appris une chose avec Aymeric, c'est que le prince charmant n'existe pas et qu'il y a bien plus de salauds sur terre que de mecs corrects. Ou bien, c'est mon karma qui pue. *Les deux ?* Certainement.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 8

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

— Non, mais quel enfoiré, sérieux !

*Je peste, les bras resserrés autour de mon corps. Je savais bien qu'en débarquant chez Samuel, il y avait de grandes chances que je tombe sur Aymeric, bien que j'aurais préféré que ce ne soit pas le cas. L'espoir qu'il dorme encore, à mon arrivée, s'est évaporé bien vite. OK, je me suis un peu emportée pourtant, ça ne méritait pas qu'il me dézingue comme il l'a fait.*

— Pour qui il se prend ? « Ton honneur est sauf », singé-je. Bouffon !

*D'un côté, je suis bien contente d'avoir feint la meuf totalement bourrée. D'abord, parce que ça me permet d'avoir une excuse pour mon dérapage et j'ai pu avoir la confirmation qu'il n'est pas le type de mecs qui profitent d'une soirée alcoolisée pour abuser de la fille. De l'autre côté, je n'avais pas besoin de cette conversation. Je suis déjà assez gênée de ressentir de l'attirance pour lui alors que, de base, ce n'est pas mon genre. Sans compter qu'il est le meilleur pote de mon frère. Son air déçu et blasé me revient à l'esprit, me pinçant le cœur par la même occasion.*

— Pourquoi je me sens coupable pour cet abruti ? Camille, tu dérailles !

Il s'attendait à quoi ? Que je lui fasse une déclaration ? Que je me précipite dans ses bras style film à l'eau de rose ? Il peut rêver, ce n'est pas du tout mon genre !

Je pousse un grand coup dans la porte de notre immeuble et m'immobilise à la vue d'un gars à moitié allongé dans l'escalier. Il fait quoi, lui ? Il n'a pourtant pas l'air d'un de ces clochards qui se font virer par les flics. Je m'approche de lui pour mieux le voir. Me tournant le dos, je ne peux rien tirer de lui en l'observant. Je l'écarte du pied pour le réveiller. Il grogne et s'agite. Il se décale et je peux enfin apercevoir son visage. Putain, il est canon ! Merde, il est amoché. J'ignore laquelle des deux pensées prime sur l'autre. Je devrais l'emmener dans l'appart' pour soigner ses plaies.

— Eh, t'as pas l'air au top, lancé-je.

— Qu'est-ce que ça peut te fo...

Il ne finit pas sa phrase. Ses yeux se posent sur moi et il me détaille de la tête aux pieds. Je doute d'être à son goût, il ne laisse transparaître que de la surprise. Je baisse le regard sur mes propres vêtements. On dirait que rien ne cloche.

— Un problème ?

— Nan, rien.

Bizarre, le type. J'hésite à le faire monter maintenant. Il ne semble pas dangereux néanmoins, c'est pourtant ce genre de mecs qui s'avère être les pires psychopathes. Je me dandine d'un pied à l'autre, incapable de décider de la marche à suivre. Au bout de plusieurs minutes de silence gênant, il finit par se lever. Sans un mot, il s'avance vers la sortie de l'immeuble et, sans comprendre pourquoi, je le rattrape.

— Faut que tu te soignes.

— J'ai connu pire.

— Sois pas con, j'ai tout ce qu'il faut dans mon appart'.

Il se mord la lèvre, en proie à la réflexion. C'est bon, je ne lui ai pas non plus donné un dilemme. Ce mec se prend-il toujours pour une diva ? Je hais les gens comme lui. Perdant patience, je hausse les épaules et lui tourne le dos pour regagner les escaliers. Tant pis pour lui.

— Attends ! Je vais venir, c'est d'accord.

Je ralentis le pas pour lui laisser le temps de me rejoindre, même si, vu son immense taille, j'aurais pu courir sans jamais arriver à le distancer. Il me précède jusqu'à notre entrée que je déverrouille, un poil appréhensive tout de même. Si Lucie n'était pas là, je n'aurais pas proposé. À deux, c'est plus rassurant. Si, en prime, je peux me le faire avant de partir en cours, je ne dirais pas non. Ce n'est pas du tout pour t'enlever Aymeric de la tête. Pas du tout !

— Installe-toi sur le canapé. Tu veux boire quelque chose ?

— Ça ira. Merci, ajoute-t-il après une seconde.

Au moins, la politesse ne l'a pas entièrement déserté. Je l'observe s'asseoir, les coudes posés sur les genoux. Il n'a pas l'air à son aise. En même temps, il n'est pas chez lui.

— Alors, beau gosse, il t'est arrivé quoi, pour que tu sois ainsi amoché ?

— J'ai joué au superhéros. Je te le déconseille, c'est la merde.

Je laisse échapper un petit rire. Il est drôle, un point pour lui. J'ouvre le tiroir de la console de l'entrée. La trousse de secours n'est plus là. Pour être honnête, je n'ai pas envie de le lâcher des yeux. Déjà, pour vérifier qu'il ne vole rien, et parce qu'il n'est pas désagréable à regarder. Je décide d'appeler Lucie à la rescousse.

— Lu', bouge ton cul et ramène-moi la trousse de secours.

Le gars fronce les sourcils. Je lui fais signe de ne pas chercher à comprendre. Du bruit résonne depuis la chambre de ma meilleure amie pourtant, elle ne sort pas. Cinq minutes plus tard, je soupire. Je rejoins son antre, agacée qu'elle m'ignore. J'ouvre la porte pour la trouver debout devant son armoire.

— Je ne te remercie pas pour ton aide. Magne-toi si tu veux du café.

Pourquoi elle réagit ainsi ? Peut-être parce que tu l'agresses dès le matin. Je ne l'ai pas... Si. D'accord, j'ai abusé. Aymeric me retourne la tête. Je récupère le nécessaire de soin dans la salle de bain et rejoins le salon. Je m'arrête net en voyant le regard que se lancent ma meilleure amie et l'inconnu. Tous deux sont pris d'une tension à la fois angoissée et sexuelle. OK, Lucie connaît ce mec. Et il y a un truc indéniable entre eux. La fameuse connaissance dont elle me parlait ? Ce n'est pas impossible. Je dépose la trousse sur la table du salon.

— Je te sers du café, déclaré-je.

Je rejoins la cuisine et lance la machine. Rien de tel que l'or noir de Lucie pour me faire pardonner ma mauvaise humeur matinale. Il me semble nécessaire que ces deux-là discutent. Je tends l'oreille pour capter leur discussion, bien trop curieuse d'en savoir davantage sur leur relation.

— Tu devrais aller à l'hôpital, voir si t'as besoin de points de suture, lui dit-elle.

Seul le silence lui répond. Il ne semble pas plus loquace avec elle qu'avec moi. De plus en plus étrange. Tandis que le café coule, le bruit de la cafetière couvre leur conversation, me frustrant. Mes yeux se posent sur la boîte bleue qui trône sur l'étagère près de l'entrée. Soudain, une

*illumination me vient. La photo que Lucie a souhaité garder. Putain, c'est son ex ! Oh merde, qu'est-ce qu'il fout là, celui-là ?*

*La machine s'arrête, me permettant d'entendre le mec lui répondre :*

*— Alors, c'est tout ? Tu vas juste m'ignorer comme si je n'existais pas ? Dis-moi la vérité : ai-je vraiment compté un jour ?*

*OK, code rouge ! Il faut que j'aille la sortir de cette situation qui risque de la faire vriller une bonne fois pour toutes. Je récupère la tasse fumante et débarque dans le salon comme si je n'avais pas conscience de ce qui se joue dans l'appart.*

*— Café !*

*Lucie saute sur l'occasion et m'arrache presque la tasse des mains pour la descendre cul sec. Elle est folle ! Elle va se cramer la langue sur ce coup-ci. Y a pas à dire, il a une sacrée influence sur elle ce type. Comme pour se justifier, ma meilleure amie s'exclame :*

*— Je vais être en retard en cours. Je te laisse gérer.*

*Et sans autre forme de procès, elle claque la porte derrière elle. Son ex se pince le nez, frustré. J'imagine qu'il est temps pour moi de le cuisiner. Bon, à nous deux, le beau gosse, on va voir ce que tu as dans le ventre.*

# Chapitre 9

## Aymeric

**J**e zieute l'horloge du salon, pour la millième fois cette dernière heure. Le temps s'écoule avec une lenteur qui m'horripile au plus haut point. Ce soir, je fais mon premier service d'essai dans le restaurant, qui m'a octroyé une chance et je ne peux pas tout faire foirer. À défaut d'être parfait, il faut que je reste irréprochable de toute faute inexcusable. L'avenir de ma petite sœur est en jeu et je ne pourrais plus jamais me regarder dans un miroir si je laissais passer cette chance. *Ce n'est pas déjà le cas ?*

Je m'extrais du canapé pour rejoindre la cuisine et me servir un grand verre d'eau. Mes allers-retours sont incessants depuis ce matin. Le compteur de pas installé sur mon téléphone doit tourner à plein régime. Ma boisson versée, j'atteins le jardin par la baie vitrée. Mon regard est attiré par Henri, qui tente, tant bien que mal, de démarrer sa tondeuse.

— Oh, merde !

Il lève les yeux à mon exclamation et hausse un sourcil dans ma direction. Je secoue la tête, navré, et m'excuse :

— Avec la perspective de travail, j’avais oublié qu’il fallait que je finisse le boulot. Ne bougez pas, j’arrive.

Sans lui laisser le temps de protester, je refais le chemin inverse pour me précipiter chez lui. Nous nous rejoignons dans la salle à manger. Il me fait signe de ralentir de ses deux paumes tournées vers le sol. D’un air malicieux, il s’exclame :

— Il n’y a pas le feu, mon garçon. Surtout que tu n’étais pas obligé de revenir vu ce qui t’attend ce soir.

— Je ne trahis jamais une promesse, de un. Et de deux, ça m’occupera jusqu’à ce qu’il soit l’heure de partir. Je tourne comme un lion en cage depuis des plombes.

Je sors et récupère l’engin que je démarre du premier coup avant de commencer mon labeur. La parcelle n’est pas bien grande, j’aurai fini en moins de temps, qu’il n’en faut, pour le dire. Henri s’approche de moi, mais est coupé dans son élan par son téléphone qui sonne. Loin du grand-père paumé en informatique, ce dernier est toujours à la page et attrape son *smartphone* flambant neuf. Il est presque plus doué que moi avec ces trucs.

— Allô, ma chérie ?

Je souris. Sa petite-fille. Ça me fait plaisir de voir que sa famille reste très présente pour lui. Henri est un homme avec le cœur sur la main et j’aurais été très embêté qu’il se retrouve abandonné par les siens. Lorsque j’ai emménagé dans ce quartier après ma libération, il m’a tout de suite pris sous son aile. Ça a débuté par ses visites de routine lors desquelles il m’apportait des repas cuisinés. Il avait beau me raconter qu’il ne savait pas doser les ingrédients, je reste persuadé qu’il le faisait exprès pour me permettre d’y goûter. Puis, quand Sophie a pu venir dormir à la maison, il a commencé à troquer les plats pour des gâteaux et des sucreries. Elle a été

pourrie gâtée et ça n'a pas été pour me déplaire. Elle le mérite au vu du carnage qu'est notre famille.

— Je t'aime, ma grande. À très vite.

Tandis que je termine de tondre la pelouse, Henri resurgit du salon, un énorme sourire plaqué sur le visage. Il sautille presque jusqu'à moi alors qu'il s'exclame :

— Je viens d'avoir une somptueuse nouvelle.

— Je vous écoute.

Il prend un air presque conspirateur et lance :

— Ma petite-fille est un génie, une pure merveille ! Elle a enfin été acceptée dans une formation et il se trouve que l'école est située à un minuscule quart d'heure de la maison. Ce qui veut dire qu'elle va vivre ici, au moins pour cette année. Mais si elle obtient un emploi dans le coin...

— Elle pourrait prolonger son séjour, achevé-je à sa place.

Il acquiesce, les yeux brillants d'excitation. Je le félicite pour cette nouvelle, même si c'est plutôt elle que je devrais congratuler. J'éteins l'engin et le range dans le petit cabanon prévu à cet effet, alors qu'Henri continue de me vanter les mérites de sa petite-fille.

— Camille est une battante, jamais elle n'a lâché malgré les refus qu'elle s'est pris. C'est de famille de poursuivre le combat jusqu'à la fin.

Je tique. Deux ans que j'esquive à tout prix ce prénom qui sonne si douloureusement à mes oreilles. L'entendre me fait l'effet d'un uppercut en plein estomac. Bon sang, ça fait un mal de chien quand le passé nous rattrape ainsi.

— Tout va bien, mon grand ?

Je me contente d'acquiescer, ne souhaitant pas m'étaler sur le sujet. Même si Henri connaît mon histoire, je ne lui ai jamais révélé les noms de

ceux qui ont été jadis mes amis. J'ignore pourquoi, peut-être par peur qu'il ne fouine et finisse par les trouver pour de vrai. Dans un sens, cela me permettait aussi de rendre les choses moins réelles. Comme si je racontais la vie de quelqu'un d'autre, et non la mienne.

— En tout cas, il va falloir que tu passes bientôt chez le coiffeur-barbier. Je me suis promis de te présenter à ma petite-fille et je suis persuadé que tu tomberas sous son charme en un claquement de doigts, donc tiens-toi prêt.

— Je le serai, Henri... Je le serai...

L'alarme de mon téléphone retentit, signe qu'il est temps pour moi de plier bagage pour me rendre au restaurant. Je suis content qu'il ne fasse pas chaud aujourd'hui. Je n'ai pas transpiré, ainsi, je n'ai pas besoin de me changer. Mon voisin pose ses mains sur mes épaules.

— Tu vas y arriver, mon garçon. Respire, crois en toi et le tour est joué.

— Merci, Henri.

Je lui souris et il me laisse partir en me faisant signe. Je repasse en coup de vent chez moi pour récupérer les clefs de voiture et pénétre dans cette dernière. Le trajet jusqu'à mon futur travail – je l'espère tout du moins – semble ne durer que quelques secondes. Très vite, me voilà stationné sur le parking avec une demi-heure d'avance. Au moins, je prouve ainsi ma ponctualité. Mes yeux se posent sur le miroir du pare-soleil et je m'octroie deux petites claques sur les joues pour me donner un coup de fouet.

— Allez, Aymeric, tu peux le faire.

Je souffle et ouvre la porte, fébrile. J'avance d'un pas raide jusqu'au *diner*, la boule au ventre. Une clochette sonne à mon entrée. Vu l'heure, il n'y a pas foule. Seuls quelques clients finissant leur goûter tardif tournent leurs regards vers moi. La gérante passe derrière le comptoir et me fait signe d'approcher. Je m'exécute.

— Tu peux aller en cuisine. Steeve va te donner un uniforme ainsi que le nécessaire pour travailler. Tu seras assisté par Sandie, qui t'expliquera comment bien prendre les commandes et te repérer dans les lieux. Des questions ?

— Aucune.

Elle m'adresse un sourire chaleureux avant de m'envoyer un clin d'œil. Taquine, elle me lance :

— Ne sois pas si nerveux, ça va bien se passer.

Je hoche la tête, tentant de me convaincre autant qu'elle. Elle me pointe la pièce derrière son dos du pouce et je comprends le message. C'est à moi de jouer, maintenant.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 10

## Camille

**L**e grand jour est arrivé, celui de ma nouvelle vie. Ma rentrée scolaire se déroule dans cinq petits jours et, bien que j'aurais pu débarquer chez grand-père que la veille, il m'est indispensable de m'octroyer un peu de temps pour prendre mes marques. Déménager et débiter une formation dans la foulée, très peu pour moi. Comme j'emménage dans une maison d'ores et déjà habitée, la plupart de mes meubles ont été mis en vente, me permettant de voyager plus léger. Je laisse le soin à ma meilleure amie de gérer ce que j'abandonne derrière moi. C'est bien plus simple ainsi, et cela m'enlève une épine du pied : pas besoin d'allers-retours incessants.

— Camille, tu es prête ? m'interpelle Lucie depuis le seuil de la porte.

— J'arrive tout de suite.

— On t'attend en bas.

Je jette un dernier coup d'œil à ma chambre et regagne chaque pièce une par une pour vérifier que je n'ai rien oublié de primordial. Lorsque je suis certaine d'être parée à partir, je verrouille l'appartement pour la dernière fois. Les escaliers sont avalés en un temps record, témoins de mon

enthousiasme de franchir ce nouveau cap. Tels les merveilleux amis qu'ils sont, Lucie, Cameron et Bastien ont réussi à se libérer de leurs obligations en posant un jour de vacances pour m'aider à transporter mes affaires et m'installer. Ils me sourient à mon arrivée et Cameron demande :

— *Let's go ?*

— C'est parti !

Comme convenu, je monte dans la camionnette louée pour l'occasion avec Bastien alors que les tourtereaux nous suivront en voiture. Ainsi, le véhicule pourra être restitué à leur retour sans encombre. Nous avons pensé à tout ! Je boucle ma ceinture avant de faire signe à mon ancien immeuble comme une gamine. À moi, la nouvelle vie !

\*\*\*

La route a défilé à une vitesse folle. J'ai à peine eu le temps de dire « ouf » que nous voilà déjà entrés dans le quartier. La maison de mon grand-père se profile devant nous, la plus jolie du pâté à mon humble avis. *Très impartial*. Tout à fait !

Bastien se gare et s'extrait de l'habitacle avec un soupir de soulagement. Le pauvre, la route n'a pas été de tout repos. Les gens se sont donné rendez-vous au même endroit, si l'on en croit les bouchons monstrueux que nous avons subis. Et, connaissant ma légendaire conduite, j'ai préféré ne pas prendre le risque de diriger plus gros que mon pot de yaourt. La caution de la voiture de location m'aurait fait pleurer. RIP, petite crotte de caisse qui se faufilait partout. Reste plus qu'à lui trouver une remplaçante.

— C'est trop joli, ici, s'extasie Lucie.

Cameron passe un bras autour de ses épaules tout en acquiesçant. Je sens que ces deux-là se projettent déjà dans une vie de famille, de celles qui

vivent dans ces modestes maisons toutes mignonnes. C'est tout le bonheur que je leur souhaite.

— Ma chérie !

Je fais volte-face au son de la voix de mon grand-père. Émue aux larmes de le retrouver après tout ce temps, je me jette contre lui pour l'enlacer. Sa main tremblante se pose contre l'arrière de ma tête alors qu'il me serre. Comme ça fait du bien.

— Tu m'as tant manqué. J'espère que vous avez fait bon voyage !

J'acquiesce en guise d'assentiment, puis essuie mes larmes en vitesse. Cet homme m'a pratiquement élevée et m'a toujours considérée comme sa propre fille, bien que je sois une génération plus jeune encore.

— Alors, présente-moi tes amis.

Je m'exécute de bonne grâce, heureuse de pouvoir fusionner ces deux familles au moins pour un court moment.

— Voici Lucie, ma meilleure amie.

— La fameuse, sourit-il.

— Cameron, son mari et Bastien, le frère de celui-ci.

— Je suis ravi de faire votre connaissance à tous.

Il prend le temps de serrer chacun d'entre eux dans ses bras. À mon grand soulagement, Lucie ne tique pas et se laisse faire de bon cœur. Cette nana est une perle, c'est indéniable. Je n'avais aucun doute sur le fait que papi les accueille avec affection, mais il dépasse mes attentes. Je l'aime tellement. Il tape dans ses mains et clame d'une voix puissante :

— Je vous propose qu'on commence le travail maintenant pour éviter les fortes chaleurs. Je prépare du thé et du café et j'arrive tout de suite vous aider.

Comme un seul homme, nous nous dirigeons vers la camionnette pour attaquer son vidage alors qu'il s'éloigne en direction de la maison. Les garçons attaquent par les meubles les plus volumineux pour finir par ce qu'il y a de plus simple. Lucie et moi restons sur le côté avec l'interdiction de porter des choses trop lourdes. Je lève les yeux au ciel. Ces hommes et leur fierté de mâle. Mon grand-père nous rejoint, quelques minutes plus tard, pour se lancer à l'assaut des morceaux de mon lit. Je l'en empêche d'un geste de la main.

— Hors de question, je m'en occupe !

— Je ne suis pas handicapé, Camille.

— Peu importe. Si j'ai su le démonter et le placer dans le salon toute seule, comme une grande, alors, je peux le refaire.

Il ronchonne dans sa barbe, tentant d'intercepter la grosse caisse en bois que se trimballe Cameron. Il secoue la tête en direction du vieillard.

— J'ai trop peur que votre petite-fille me tue si je vous laisse vous fatiguer de trop.

Bougon, papi finit par rendre son tablier, patientant pour récupérer les colis les plus légers. J'adresse un remerciement silencieux à Cameron, qui me répond par un clin d'œil. Lucie dépose un baiser sur sa joue au passage avant qu'il ne pénètre dans la maison. Quant à moi, je soulève la tête du lit pour l'emmener à mon tour à l'intérieur. L'odeur d'épices me frappe de plein fouet, me ramenant ainsi plusieurs années en arrière, lorsque je n'étais encore qu'une gamine. Bien que mamie soit décédée, depuis assez longtemps pour que le parfum de ses gâteaux n'embaume plus les pièces, ce dernier n'est pas parti. Plusieurs bougies me signalent que c'est par choix, et non parce que l'arôme a imprégné les murs et les tissus.

— J'ai fait des roulés à la cannelle, m'indique papi.

Ah, je comprends mieux la force de la fragrance. Je lui adresse mon plus beau sourire avant de gravir les marches menant à l'étage avec peine. Bien sûr, je me suis vantée d'avoir assez de muscles pour m'occuper de cette partie du travail. J'avais omis le fait qu'il est plus difficile de monter des escaliers avec du poids que de juste faire quelques mètres de ligne droite.

Je grogne et pousse la porte de mon ancienne chambre que je réquisitionne de nouveau. Tout en déposant mon fardeau, je souffle. Note à moi-même : traîner un peu plus pour laisser les mecs finir le sale boulot. Grand-père a pris le temps de repeindre les murs en blanc, masquant ainsi le rose fuchsia que j'avais choisi lors de ma préadolescence. Mes yeux l'en remercient. Quelle idée ! Cameron s'exclame soudain :

— Attention, chaud devant !

— Putain, ce que c'est lourd ! T'es sûre que tu l'as vidée, ton armoire ?  
me questionne Bastien.

Je lâche un ricanement. Oui, j'ai bien rempli mes cartons pour laisser mes meubles nus. Seulement, je suis une fan inconditionnelle du bois et on ne peut pas dire que c'est le matériau le plus léger du monde. Et manque de bol pour eux, elle passait dans la camionnette sans qu'on ait à la démonter. De qualité plutôt bas de gamme, je ne pense pas qu'elle aurait résisté de toute manière et je n'ai pas les moyens de m'en racheter une.

— Désolée, j'ai des goûts de luxe, me dédouané-je.

— Ouais, bah, bouge tes fesses pour venir nous aider.

Je tire la langue à Bastien qui me répond de la même manière. Nous nous chamaillons tout en rejoignant la camionnette. Il y a encore beaucoup de boulot qui nous attend.

# Chapitre 11

## Camille

**A**près une matinée très productive, nous nous installons tous à table autour d'un bon repas. Mon grand-père, surnommé le roi du barbecue dans notre famille, dépose un plat de viande en tout genre sur lequel les mecs se jettent, affamés. Lucie et moi levons les yeux au ciel avec un sourire amusé. On a l'habitude de nos hommes de Cro-Magnon après tout. Bastien mord à pleine dent dans une brochette de volaille avant de s'exclamer :

— C'est délicieux, monsieur !

— Je te remercie, mon garçon. Cela doit être sincère si on en croit...

Nous dévisageons Bastien, avant d'exploser de rire. Il nous fixe, incrédule. Son frère vient à sa rescousse en lui pointant le coin de sa bouche, couverte de sauce. Il récupère une serviette pour s'essuyer et hausse les épaules.

— Je ne vois pas ce qui vous fait marrer.

Le repas commence ainsi dans la bonne humeur, chacun balançant les dernières nouvelles. Cameron et Lucie partagent leurs souvenirs de leur lune de miel, Bastien fait le pitre, papi donne des conseils sur la cuisson de

la viande. Quant à moi, je reste assez discrète en observant ce petit monde. Samuel et Léna sont absents. J'ai un pincement au cœur lorsque je pense à la distance qui nous sépare. Mon frangin me manque. Malgré nos éternelles disputes, nous avons toujours été collés l'un à l'autre.

— En tout cas, ma chérie, commence mon grand-père en me coupant dans mes réflexions mélancoliques. Tu vas revoir pas mal de tes amis du lycée ici, la plupart n'ont jamais quitté la ville. Donc tu ne seras jamais seule.

Je souris. C'est plutôt cocasse, de s'imaginer que mon papi s'inquiète pour ma vie sociale, alors que je n'y avais pas pensé moi-même. Il faut dire que, depuis ce qu'il s'est passé, je n'ai plus la tête à sortir. Mon traumatisme n'équivaut peut-être pas celui de Lucie, mais je comprends désormais ce qu'elle a traversé. J'ai changé et j'ai conscience que, jamais, je ne redeviendrai la même. Il enchaîne :

— De plus, je compte bien te présenter mon voisin. Tu sais ? Le jeune homme qui m'aide pour mon jardin.

— Tu m'en as parlé, oui.

— J'ai hâte ! Je n'ai pas arrêté de chanter tes louanges. Aymeric est un garçon très gentil et tu verras, il est également très beau, si je puis me permettre.

Alors que mon grand-père rigole à sa dernière phrase, je reste, un instant, statufiée. Bon sang... Pourquoi a-t-il fallu que ce voisin ait le même prénom que *lui* ? Impossible, maintenant, que je sois amicale et ouverte dès le premier jour. Il part avec un gros désavantage, ce mec, s'il veut me draguer. Lucie pose sa main sur la mienne avec un regard inquiet et je hoche la tête pour la rassurer. Après tout, ce n'est qu'un prénom. Ce n'est pas comme s'*il* était mon voisin.

— Il rentre tard, le soir, désormais. Il a trouvé un travail dans un restaurant de la ville. Tu devrais y aller, c'est très bon.

J'acquiesce aux paroles de mon grand-père sans l'écouter plus que cela. Il continue de déblatérer sur les adresses à visiter dans le coin. Après tout, ce n'est pas comme si je n'avais pas vécu la majeure partie de ma vie, ici. Mon téléphone vibre dans ma poche et je le ressors discrètement. Un sourire barre mon visage au message de mon *Gentle-man*.

*[Allez, je vais faire le premier pas. Ça te dirait qu'on discute pour de vrai ? Genre, en face à face ?]*

Taquine, je tape :

*[Je ne sais pas trop. Je gagne quoi en échange ?]*

*[Le plaisir de ma compagnie ?]*

*[Mais encore ?]*

*[L'assouvissement de ta curiosité me concernant ?]*

*[Pas mal comme argument.]*

*[C'est un oui ?]*

*[Tu m'emmènerais où ?]*

Je relève la tête pour tenter de reprendre le fil de la conversation, mais Bastien et grand-père se sont lancés dans un débat sur le dernier téléphone dernier cri. Je ne saurais jamais suivre une telle discussion, trop nulle en informatique.

*[Je vais faire honneur à mon pseudo et me déplacer jusqu'à toi. Donne-moi une ville proche d'où tu es.]*

*[Pourquoi pas celle dans laquelle je suis actuellement ?]*

*[Tu n'as pas peur que je te traque si j'apprends ton adresse ?]*

*[Touché.]*

*[Coulé.]*

Je ris et réfléchis un instant à la grande ville la plus proche. Si je donne une bourgade, ça risque d'être facile à trouver. J'envoie mon message alors que mon grand-père m'interpelle :

— Peut-on savoir ce qui te rend si joyeuse, ma chérie ?

— Juste un ami avec qui je discute.

Lucie me lance un regard curieux. Malicieuse, elle demande :

— Et, on le connaît cet « ami » ?

— Alors, ça m'étonnerait beaucoup.

Je lui montre mon téléphone. Son sourire s'éteint un poil, alors qu'elle affiche une expression me sommant de faire attention à moi. Je la rassure en lui pointant les derniers messages et elle semble se détendre.

Les garçons observent notre échange sans comprendre, puis papi annonce l'heure du dessert pour conclure cette pause bien méritée. Nous avons encore pas mal de boulot si je veux être installée correctement. Avant de reprendre, je zieute mon portable.

*[J'ai remarqué un grand parc national pas loin. Ça te dit quelque chose ?]*

*[Oui, je vois. C'est magnifique.]*

*[Demain, 17 h ?]*

*[OK, à demain ?]*

*[J'ai hâte.]*

Moi aussi, il ne sait pas à quel point. Le premier homme à réussir à détourner mon attention d'Aymeric. Ça ne peut que bien se passer.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 12

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*J*e soupire au nom de Gabriel qui s'affiche sur mon écran. S'il prend la peine de m'appeler, c'est qu'il se passe quelque chose de très important. J'appuie sur la touche décrocher de mon téléphone.

— Allô ?

— Ça va être à toi de jouer. Cet enfoiré de Cameron est sorti de leur immeuble et a rejoint direct le commico<sup>1</sup>. Je ne pense pas qu'elle lui ait dit quoi que ce soit, ça doit être parce que t'as volé sa caisse. En tout cas, il l'a retrouvée, maintenant, c'est à nous de les bousiller tous les deux. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Sans plus de cérémonie, il raccroche. C'est maintenant que les emmerdes débutent pour de vrai. C'était bien beau de devoir me rapprocher de tout le monde pour en apprendre plus sur eux. Faire en sorte de détruire deux vies est une autre chose. Pourquoi a-t-il fallu que je m'embarque là-dedans ? Si je n'avais jamais commencé à consommer cette drogue de merde, on n'en

*serait pas là. Putain, quelle chienne de vie. J'enrage sur ma propre bêtise. Quel con j'ai été...*

*Je prends la direction de notre appartement. J'ignore ce que Gabriel va me demander de faire dans les prochains jours. Hormis les espionner, je n'en sais pas plus pour le moment. Je passe devant le commissariat et c'est à cet instant que Cameron en surgit, passablement énervé. Moi qui voulais me garder de le croiser maintenant pour retarder l'inévitable. Karma pourri.*

*— Cameron ? l'interpelé-je.*

*Il pose son regard sur moi et ses yeux s'écarquillent lorsqu'il me reconnaît. Je feins la surprise de le trouver ici. Je m'approche de lui et m'exclame avec un sourire :*

*— Mais, ouais, c'est bien toi ! Qu'est-ce que tu fais là, vieux ?*

*Il termine la distance qui nous sépare pour m'offrir une accolade. Je joue le jeu malgré mon envie de vomir. Il est sincèrement heureux de revoir un ami de longue date et je m'apprête à détruire sa vie et celle de la femme qu'il aime. Je me dégoûte. Pour cacher mon malaise, j'enchaîne :*

*— Ça fait bien deux ans qu'on ne s'était pas croisés !*

*— Si ce n'est plus ! C'était quand tu venais voir ta copine de l'époque, nan ?*

*Je grimace à cette évocation. Pas la fille la plus futée avec laquelle je suis sortie. Aucune conversation et en plus pour un pot de colle, c'en était un. Après, j'affirme ça avec du recul. Je n'étais pas du tout d'accord lorsque mes amis me le rabâchaient. Comme quoi, l'expression, qui dit que l'amour rend aveugle, n'est pas si fausse. Nous discutons quelques minutes sur mon installation, ici, sans que je ne lui fasse part des véritables raisons.*

*Je décide de tâter le terrain pour voir ce qu'il sait sur la situation de Lucie et ce qu'il est prêt à dévoiler. Je demande donc d'un ton innocent :*

*— Mais toi, qu'est-ce que tu fous là ?*

*— Longue histoire. Pour faire simple, il s'est passé un truc, y a quelque temps et je viens chercher des réponses.*

*— T'as un endroit où dormir ?*

*— Je pensais prendre un hôtel pas trop loin, mais je voulais passer au commissariat avant. On m'a volé ma caisse, à peine arrivé ici.*

*— Ah merde, pas de pot ! Je peux peut-être te donner un coup de main sur un point, par contre. Je vis avec un autre gars et on a une chambre de libre dans notre appart. Si t'as besoin, tu restes le temps de te retourner.*

*— Sérieux ? Ça m'aiderait bien ! T'es sûr que ça ne dérangera pas ton coloc ?*

*— T'inquiète, il est méga cool.*

*Gabriel sera ravi de savoir que j'ai trouvé la parade pour garder Cameron à l'œil. Je deviens bon dans ces combines et ça m'embête au plus haut point. Je l'invite à me suivre tout en continuant de poser des questions. Tout ce que j'apprends, c'est qu'il recherche une amie qui a disparu de la circulation sans rien dire et qu'il veut savoir pourquoi. Bien, Lucie n'a donc rien laissé fuiter lors de leur entrevue. Si ça pouvait rester ainsi...*

*Je tique lorsqu'il m'annonce qu'il a demandé de l'aide à Bastien. Bon sang, son frère est un crack en informatique, il risque bien de nous faire la misère. Pourvu qu'ils ne découvrent jamais mon implication. Tu pourrais être honnête aussi et leur expliquer. C'est trop dangereux. Si Gabriel l'apprend... Je n'ose même pas imaginer ce qu'il ferait à Sophie. Hors de question. Pour l'instant, elle est en sécurité chez papi et mamie, c'est tout*

ce qui compte. Nous arrivons devant notre immeuble. Je donne un coup d'épaule dans la porte d'entrée.

— Elle bloque un peu et le digicode est en panne, l'éclairé-je.

Il se contente d'acquiescer et nous montons dans l'appart. Je l'invite à s'installer pour faire comme chez lui. Je ramène deux bières depuis la cuisine et nous discutons de tout et de rien comme les deux potes que nous sommes. Tout du moins, ce qu'il pense que nous sommes. Le bruit de la serrure nous interrompt. La voix de Camille s'élève avec celle de Samuel et je comprends que je suis dans la merde. Déjà parce qu'elle a rencontré Cameron et également parce que nous sommes en froid tous les deux. Je répète : karma pourri.

Cameron se tend près de moi quand Camille apparaît. OK, il a donc rencontré son côté bulldozer. Cette dernière s'arrête net lorsqu'elle le voit et Samuel la questionne, inquiet :

— Camille ?

— C'est le mec dont je t'ai parlé, la « connaissance » de Lucie.

Si la situation n'était pas si critique, j'aurais ri à sa réaction. Le pauvre, lui, qui a un coup de cœur sur Lucie... Les deux garçons se jaugent d'un regard alors que Samuel se présente :

— Cameron, donc. Je suis Samuel, le frère de Camille et ami de Lucie. Et tu es chez moi.

— Et pas le bienvenu, surenchérit ma beauté blonde. En tout cas, pas tant qu'on ne saura pas ce que tu fais ici.

Vous pouvez toujours courir...

— Écoutez, tout ce que je veux, c'est l'aider, même si vous ne vous en rendez pas compte. J'en ai rien à battre de votre avis ou d'avoir votre

approbation. Vous faites pas de bile, je me barre. Aymeric, on se capte plus tard.

Il se taille ainsi sans plus de cérémonie. Merde, faut qu'il revienne. S'il n'emménage pas dans l'appart, je ne pourrais pas le surveiller.

— Tu le connais ? m'attaque Camille.

Je pourrais très bien dire que c'est une simple fréquentation. Après tout, ils lâcheraient l'affaire et le garderaient éloigné de Lucie. Néanmoins, les chances pour que cela convainque Gabriel d'abandonner et de laisser Lucie et Cameron tranquilles sont nulles. Maintenant que les deux sont réunis et qu'il a retrouvé Lucie, il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura assouvi sa vengeance débile. Autant jouer franc-jeu, pour une fois que je peux dire la vérité.

— Ouais, c'est un vieux pote du lycée. On s'est perdus de vue et je viens de le croiser. C'est un bon gars, je comprends pas ce que vous lui reprochez.

Samuel se précipite derrière Cameron pour le rattraper, cherchant à coup sûr des réponses alors que Camille reste plantée devant moi. Je me lève pour rejoindre ma chambre, mais elle me retient. Son contact m'électrise et j'ai toutes les peines du monde à garder un visage impassible. Elle demande :

— Tu es sûr qu'il n'est pas un danger pour elle ?

— Certain.

Si elle savait qu'au contraire, il est le seul à pouvoir la sauver des griffes de Gabriel... Elle me relâche et je me précipite dans ma piaule avant de lui sauter au cou pour l'embrasser. Je suis censé être une taupe, être le moins en danger et je me retrouve être le dindon de la farce. À bien y réfléchir, je suis celui qui a le plus à perdre.

[1](#) Argot signifiant commissariat.

[\*OceanofPDF.com\*](#)

# Chapitre 13

## Camille

**I** l faut que je sois parfaite pour ce rendez-vous. Mon *Gentle-man* me plaît énormément et je veux être à la hauteur de ses espérances. Je prie qu'il le soit aussi. Je n'oublie pas que je n'ai toujours pas vu une seule photo de lui, ce qui reste assez louche. Pourvu qu'il ne soit pas un détraqué...

Je m'asperge de parfum, tout en faisant attention à ne pas sentir à dix kilomètres à la ronde. S'il ne peut même pas m'approcher à cause de l'odeur... J'enfile ma robe légère, verte à petites fleurs. Cette dernière marque ma taille fine toute en laissant mes hanches voluptueuses libres. Ma tenue fétiche ! Mes compensées ouvertes aux pieds, je rejoins le miroir pour m'admirer. Je suis plutôt satisfaite du résultat. Pour la première fois, depuis des mois, je me trouve jolie. Cet homme arrivera-t-il à balayer le souvenir d'Aymeric de mon esprit ?

— Allez, maquillage !

Vu la chaleur extérieure, je préfère miser soft pour éviter qu'il ne coule. Le look panda, non merci. Je me contente ainsi d'un gloss rosé repulpant – je hais mes petites lèvres – du plus bel effet. Un coup de mascara et je suis

fin prête. Je suis dans la meilleure version de moi-même, sans faux-semblant. Hors de question de me déguiser pour plaire à quiconque. Je suis comme je suis. À prendre ou à laisser.

Je descends les escaliers pour récupérer mon sac à main dans le salon. Mon grand-père m'observe de haut en bas avec un grand sourire. Je tourne sur moi-même alors qu'il siffle d'admiration.

— Tu es parfaite, ma chérie. Ce jeune homme a beaucoup de chance, crois-moi !

— Merci, papi. J'y vais, bisous.

Je lui dépose un baiser sur la joue avant de filer jusqu'à sa voiture, qu'il me prête volontiers. Ses mots étaient le coup de pouce nécessaire pour me booster. Je vais n'en faire qu'une bouchée de ce gentleman. Je quitte la maison. Un regard chez le voisin me confirme qu'une nouvelle fois, il n'est pas présent. Si grand-père tient tant que cela à me présenter, il faudrait peut-être qu'il soit chez lui, à l'occasion. Peut-être qu'il le fait exprès. Si papi est aussi insistant avec lui qu'avec moi, le pauvre a dû prendre peur. *Possible... Il ne sait pas ce qu'il perd !* Bref, peu importe. Je hausse les épaules avant de rentrer dans l'habitable. Je sors mon téléphone de ma poche pour démarrer le GPS. Le parc est connu, il n'empêche que je serais incapable d'y aller sans aide. Le Bluetooth connecté, je lance ma *playlist* spéciale bonne humeur et me voilà partie.

— « *Wake me up ! Before you go, go...* »[1](#)

J'entonne la chanson à voix haute, histoire de me changer les idées. Je préférerais ne pas arriver stressée au possible. Plus les minutes s'égrenent, plus je suis fébrile. J'ignore si le positif de l'excitation l'emporte sur la crainte d'être déçue. S'il n'est pas qui j'imagine, je crois bien que je vais faire une croix définitive sur les mecs. *Ah oui ? Tout à fait ! Tu n'y*

*parviendras pas !* C'est ce qu'on verra. Je monte à nouveau le son de la radio. La chanson *True Love*, de P!nk, résonne et je m'empresse de la changer. Trop de mauvais souvenirs.

Une demi-heure plus tard, je suis arrivée à destination. J'actionne mon clignotant et me gare sur la dernière place à l'ombre. Malgré la fin d'après-midi, le soleil est encore présent et j'aimerais éviter de rentrer dans un four, lorsque je reprendrai la voiture. Je vérifie ma coiffure dans le rétroviseur avant de descendre.

— À nous deux, monsieur le gentleman.

Mes talons claquent contre le macadam alors que je rejoins la petite table de pique-nique. Je m'y assieds le temps de patienter. Le rendez-vous n'est prévu que dans dix minutes, cependant, je préfère être en avance. Le truc de se faire désirer, très peu pour moi. Je trouve juste ça irrespectueux.

Une voiture entre sur le parking et mon cœur cesse de battre. C'est lui ? Je me lève pour voir le conducteur qui en sort. Mauvaise pioche, c'est une femme avec un jeune enfant à l'arrière. Je retombe sur le banc de dépit. Il ne va pas me poser un lapin, si ? Un coup d'œil à ma montre m'indique que, dans une minute, il sera « en retard ». Cela commence mal pour lui. Je déteste attendre... Je m'apprête à faire les cent pas quand une voix, qui semble appartenir à un fantôme, me surprend :

— Bonjour, Camille.

Je clos les paupières, peinant à y croire. Non, pas possible. Dites-moi que je suis en plein cauchemar. Je me tourne, angoissée. Aymeric. Si son timbre n'était pas gravé en moi, j'ignore si je l'aurais reconnu au premier coup d'œil. Toujours aussi grand, il est désormais bâti comme une armoire à glace. Ses traits sont plus marqués, une barbe vient assombrir ses joues.

*Putain, ce qu'il est sexy ! Putain, mais que fait-il ici ? C'est une blague, c'est ça ?*

— Ne m'approche pas ou je hurle.

— Je ne vais rien te faire.

— Ouais, ça reste à prouver ça.

Je fais un pas en arrière pour me trouver loin de lui. Il me traque ou quoi ? Ce cinglé est censé avoir une injonction d'éloignement.

— Je veux juste te parler...

— Je n'ai rien à te dire. D'ailleurs, tu devrais te barrer avant que mon rencard n'arrive. Hors de question que tu t'immisces, de nouveau, dans ma vie.

Je secoue la tête, me raccrochant à mon sac comme à une bouée de sauvetage. Je jure que s'il dépasse la distance de sécurité que je lui impose, je hurle. Et je lui balance ce que j'ai sous la main. Il lâche un petit rire triste avant de m'annoncer :

— Il ne viendra pas.

— Comment tu sais ça ? demandé-je, perplexe.

— Tu attends *Gentle-man*, n'est-ce pas ?

La lumière se fait alors dans mon esprit. Il n'a quand même pas osé... Furieuse, je cours sur lui, l'index dressé en guise de menace.

— Ne me dis pas que tu as créé un faux compte sur ce site pour pouvoir m'atteindre.

— Ce n'est pas exactement ce qu'il s'est passé...

— Tu te fous de ma gueule ? Ça fait des mois que je crois parler avec un homme génial, avec lequel je pourrais construire une relation, alors que c'était toi ? T'es un malade, c'est pas possible ! Quand est-ce que tu vas me lâcher ?

Son regard pivote autour de nous et, d'un geste de la main qui se veut apaisant, il me demande de m'apaiser.

— Tu devrais baisser d'un ton, dit-il d'une voix douce.

Ne lui a-t-on jamais appris qu'il faut être suicidaire pour quémander à une femme en colère de se calmer ? Il vient de signer son arrêt de mort, c'est clair. Sans lui laisser le temps de comprendre ce qui lui arrive, je lui balance une gifle en pleine figure. La claque résonne entre les arbres, faisant s'envoler plusieurs oiseaux. Il ne réagit pas, stoïque, alors que je lui crache au visage :

— Tu devrais avoir honte de toi ! Tu m'as mise en miettes et, au moment où j'essaye de me reconstruire, tu reviens, la bouche en cœur ? Aymeric, tu as brisé ma vie et celle de ma meilleure amie. Il ne se passe pas une seule nuit sans que je voie ta sale face venir me trahir encore et encore. Tu es une ordure !

— Camille...

— Ferme-la ! Tu n'avais aucun droit de faire ça ! Alors, ne t'avise plus jamais de m'approcher ou je te jure que je porte plainte pour non-respect de l'injonction d'éloignement. Je peux t'assurer que tu n'aimeras pas ça.

— Laisse-moi juste...

Je le coupe d'un geste de la main, furieuse.

— Je ne veux plus jamais avoir affaire à toi. Tu es un monstre sans cœur, Aymeric. Tu m'as démolie une fois, je ne te donnerai pas l'occasion de recommencer.

Sur ces mots, je tourne les talons pour rejoindre ma voiture. Les larmes menacent de passer le barrage de mes yeux, mais je ne lui donnerai pas cette satisfaction de me voir pleurer. Cet homme ne mérite pas ma tristesse. Qu'il aille brûler en enfer.

1 *Wake Me Up Before You Go-Go – Wham!*

*OceanofPDF.com*

# Chapitre 14

## Aymeric

À quoi est-ce que je m'attendais ? Qu'elle accepte de me parler, que je m'explique ? Je ne voulais pas non plus qu'elle me tombe dans les bras tant qu'on y est ? La mort dans l'âme, je la regarde s'éloigner d'un pas rageur. Ses mains tremblent lorsqu'elle cherche ses clefs dans son sac et qu'elle déverrouille sa voiture. La portière claque. Sans attendre, le moteur gronde et elle s'en va en faisant crisser ses pneus.

— Fais chier...

C'était stupide d'imaginer que tout se déroulerait comme prévu ! Encore plus lorsqu'on sait que je ne l'ai revue qu'en utilisant le mensonge. Me faire passer pour un autre, pendant des semaines, juste pour avoir la chance de reprendre contact. Il fallait être taré pour y croire. Dans un sens, tu es resté toi-même, tout le temps. Hormis lui avoir caché ton identité... Un mensonge par omission en est tout de même un. Il n'y a aucune excuse.

— Quel con, sérieux !

Je m'en veux d'avoir attendu quoi que ce soit... Je ne pouvais qu'être déçu. Frustré, j'envoie mon pied valser dans le premier banc que je croise. Ça fait un mal de chien. Tant pis, je sais que ça n'égallera jamais la

souffrance que je lui ai infligée. Je prends une seconde pour me calmer. Je me laisse tomber par terre, la poitrine douloureuse. C'est donc cette sensation que l'on éprouve lorsqu'on se fait rejeter par la femme que l'on aime ? Je pourrais m'en passer. Ou pas. Au moins, cela prouve que je l'ai revue. Mon Dieu, elle est si belle... Je peine à imaginer que tous ces vautours ne se sont pas jetés sur elle. Célibataire qu'elle disait... Je ne la crois pas capable de tromper, elle raconte certainement la vérité.

— Retour à la case départ, Aymeric. Faut que tu réfléchisses...

Parce que je ne compte pas m'arrêter là. Tout lui expliquer m'est nécessaire. Elle ne me pardonnera jamais, j'en ai bien conscience, mais, au moins, elle comprendra pourquoi. J'estime que nous en avons, tous les deux, besoin pour tourner la page.

Je me relève pour reprendre à mon tour ma voiture et rentrer chez moi. Clap de fin pour cette journée, je ne rêve que d'une chose : m'endormir et tomber dans un coma profond. Je suis interpellé par le gars qui nous matait pendant notre dispute :

— Vous allez réussir à conduire avec votre pied ? Vous n'y êtes pas allé de main morte.

— Je survivrai.

— Je ne sais pas quelle connerie vous avez faite, mais elle reviendra. Vu comment elle vous regardait, ce n'est qu'une question de temps.

Non, mais de quoi il se mêle celui-là ? Je ne lui ai pas demandé de jouer les commères en observant notre dispute et encore moins de me donner des conseils. Je vous jure, les gens sont de plus en plus indiscrets. Ce n'est vraiment pas le moment pour me faire chier. Prêt à l'incendier, il enchaîne sans m'en laisser le temps :

— Pensez à appliquer de la crème sur votre pied, sinon vous ne pourrez plus le poser demain. Je suis pompier, croyez-moi.

Je décide que cet homme, bien qu'il aurait pu s'occuper de ses affaires, ne semble pas méchant. Ai-je envie qu'il pâtisse de ma mauvaise humeur ? Je m'en voudrais. Alors, je choisis de ne pas relever et me contente de dire :

— Je songerai à passer à la pharmacie. Merci.

Il hoche la tête avant de rejoindre sa femme. Je m'avance, quant à moi, jusqu'à mon véhicule, stationné tout au bout du parking. Bien qu'il n'y ait que quelques mètres, c'est assez pour réveiller la douleur dans mon pied. J'espère qu'il n'est pas cassé, ça risque de me foutre mal pour le boulot.

Installé en voiture, je ne perds pas une minute. Plus vite je serais rentré, plus vite je rejoindrai mon lit. Je trace jusque chez moi, slalomant entre les véhicules pour tenter d'oublier ce désastre. Je suis un conducteur prudent en temps normal. Néanmoins, je suis dans un état second, ce soir. J'ai la tête encore plus retournée. Alors que je me gare dans mon allée, je tique à la caisse stationnée devant le domicile d'Henri.

— Impossible, murmuré-je pour moi-même.

Je me rends compte qu'Henri a la même voiture que celle que conduisait Camille. La petite-fille de mon voisin s'appelle également ainsi. Le destin ne peut pas se jouer de moi à ce point-là. Non ! Je me précipite jusqu'à la porte d'entrée et toque. Je trépigne d'impatience sur le perron, nerveux comme jamais. Combien de chance y avait-il pour que l'homme qui m'a aidé tout ce temps soit le grand-père de la femme que j'ai détruite ? Henri ne tarde pas à m'ouvrir. Surpris de me voir devant chez lui à cette heure, il m'interroge d'un air inquiet :

— Tout va bien, mon garçon ?

— Henri, il est possible que je parle à votre petite-fille ?

Son regard se fait perplexe. Il devait s'attendre à tout, sauf à ça. Après tout, je ne suis pas censé la connaître et demander à la rencontrer, maintenant, sans préambule, semble louche. Toutefois, il acquiesce et ouvre un peu plus la porte pour me permettre d'entrer.

— Je vais la chercher, m'informe-t-il.

Je rejoins le salon pendant ce temps. Il y a encore une infime probabilité pour que ce ne soit qu'un concours de circonstances. Camille est un prénom répandu, la voiture est une marque plutôt commune... Je me monte peut-être la tête pour rien.

— C'est une putain de blague !

Je ferme les yeux. Le ton furieux de Camille ne laisse place à aucun doute. Je suis bien au bon endroit, avec la bonne personne. Et je suis dans une merde noire. Je m'étais dit qu'en y allant progressivement, je pourrais, avec un peu de chance, la faire changer d'avis. Maintenant, c'est mort. Elle va penser que j'ai tout planifié, que c'était un coup monté, que j'ai abusé de la confiance de son grand-père...

— Vous pouvez éclaircir ma lanterne, les jeunes ?

Incrédule, Henri s'est posté entre nous deux comme pour former une barrière protectrice. L'atmosphère est électrique, il doit sentir qu'il se passe quelque chose d'important. Camille prend la parole la première, plus furieuse que jamais :

— Je ne veux rien avoir affaire avec lui.

— Laisse-moi au moins t'expliquer, tenté-je de me défendre.

— Toi, tu la fermes ! Tu n'aurais jamais dû me recontacter !

— Il fallait que je te parle et...

— Et moi, je n'ai rien à te dire, merde ! T'es culotté de te pointer, ici !  
D'ailleurs comment tu as appris où j'étais ?

— Une coïncidence.

Je sais très bien que l'excuse semble bidon lorsque je la sors, pourtant, elle n'en est pas moins véritable. Le destin s'est-il ligué contre moi ou souhaite-t-il, au contraire, me filer un coup de pouce ? J'imagine que seul l'avenir le dira.

Henri tourne la tête à chaque réplique comme s'il assistait à un match de tennis. Il pousse un soupir avant de lâcher d'une voix forte :

— Ça suffit, tous les deux ! Camille, tu peux me donner une explication, car je ne comprends rien du tout à votre histoire.

— Il n'y a rien à expliquer, papi. Cet homme est le plus gros connard de la terre entière et je ne veux surtout pas qu'il s'approche de moi. Ni de toi d'ailleurs. Il n'apporte que le malheur.

J'ai mal à ses mots. Même si je n'en pense pas moins, l'entendre de la bouche de la personne qu'on aime est ce qu'il y a de plus douloureux. Je vois Henri réfléchir à toute allure. Pourvu qu'il ne fasse pas le rapprochement, pourvu qu'il ne fasse pas le... Il redresse la tête et son regard vient se figer dans le mien.

— Aymeric, Camille est-elle...

Il ne termine pas sa phrase. Sa main se porte à sa poitrine et il lâche une plainte, plié en deux. Je me précipite vers lui, inquiet.

— Henri ?

— Papi, ça va ?

Sans que nous ayons le temps de faire quoi que ce soit, il s'écroule de douleur avant que le silence ne se fasse. Nous hurlons de concert.

# Chapitre 15

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

— *J’y vais, lance Samuel en agrippant son appareil photo. Si je ne pars pas maintenant, je vais finir par être en retard. N’oublie pas les courses, Aymeric.*

*Ce dernier acquiesce et éteint la console de jeux alors que mon frère sort de l’appart. Il se lève à son tour pour récupérer sa veste. Je décide de l’arrêter :*

— *Aymeric ?*

*Il se stoppe sans se retourner vers moi. Depuis notre confrontation quelques jours plus tôt, nous ne nous parlons plus. Je pense l’avoir blessé, mais il en a fait de même en insinuant que j’étais une fille superficielle. J’enchaîne alors :*

— *Tu es sûr qu’on peut faire confiance à Cameron ?*

*Il soupire avant de me faire face. Son regard blasé s’ancre dans le mien et je crois y lire un soupçon de déception par la même occasion. S’attendait-il à autre chose ?*

— Oui, Camille.

*J'ignore pourquoi, mais son ton m'énerve. Je comprends qu'on soit en froid, qu'il puisse penser que je le méprise ou je ne sais quoi d'autre, pourtant ça ne lui permet pas d'être aussi saoulé quand je lui parle.*

— *Je peux savoir ce qui t'agace autant ? Moi, peut-être ?*

— *Pas toi directement, se contente-t-il de répondre.*

— *Ça veut dire quoi, ça ?*

*Je me redresse d'un bond, hors de moi. Déjà, le mec joue au plus malin et, en plus, il n'énonce pas les choses. Il pourrait être clair, ça serait pas mal, non ? Et tu pourrais peut-être te calmer. La ferme, toi ! Je m'énerve si j'ai envie.*

*Il répond d'un air désinvolte qui ne fait qu'augmenter mon état :*

— *Juste que ton manque de confiance en moi est gonflant.*

— *Ce n'est pas ça !*

— *Si, ça l'est. Et c'est assez blessant d'ailleurs.*

*Bon sang ce qu'il me gave ! Il ne peut pas la boucler et me lâcher un peu ? Tout ça pour une simple question ? Je me justifie :*

— *Je souhaite protéger Lucie, c'est tout. Elle en a bavé et j'aimerais m'assurer que Cameron ne va pas l'entraîner vers le fond. C'est une fille bien, ma meilleure amie, donc je ne prendrai pas le risque qu'il lui brise le cœur.*

— *Si tu veux mon avis, me coupe-t-il, c'est elle qui le fera.*

*Non, mais je rêve ! Alors lui, je vais le tuer, c'est définitif ! Ma voix monte encore d'un ton.*

— *Lucie ne ferait jamais ça !*

*Un petit sourire en coin vient ourler ses lèvres alors qu'il lâche :*

— *T'es sexy quand tu t'énerves comme ça.*

*Alors que je m'apprêtais à l'invectiver, sa remarque me stoppe net dans mon élan. C'est à ce moment-là que je me rends compte à quel point nous sommes près l'un de l'autre. Toute à ma colère, je n'ai pas aperçu que je l'ai approché jusqu'à n'être qu'à quelques centimètres de lui. J'ignore pourquoi cette proximité me trouble autant. Je me mords la bouche en proie à une réflexion intense sur la marche à suivre.*

*— Tu devrais stopper ça, dit-il d'un ton grave qui me fait frissonner.*

*— Hein ?*

*Bravo, très intelligent comme commentaire. Je déglutis alors qu'il attrape ma lèvre inférieure pour la délivrer de mes dents.*

*— Tu devrais arrêter ça, sinon je ne vais pas savoir me retenir.*

*Ses pupilles se dilatent sous mes yeux, déclenchant ainsi une nuée de picotements qui descendent droit dans mon bas-ventre. Pour me redonner contenance, je lui réponds d'une voix que j'espère assurée :*

*— Bah, vas-y, fais-le.*

*Sans que j'aie le temps de réfléchir à ce que je viens de dire, ses doigts s'agrippent à mon visage alors que ses lèvres percutent les miennes avec force. Je gémis face au désir qui grimpe en flèche en moi. Mes mains s'arriment à ses cheveux. Je monte sur mes pointes de pieds pour être plus à son niveau et approfondir ce baiser qui a le goût de la libération. Il me soulève par les hanches comme si je n'étais pas plus lourde qu'une plume. Merde, jamais je n'aurais pensé qu'il soit si fort.*

*— Putain, Camille...*

*Son grognement me donne envie de bien plus. Je sens qu'il me déplace alors que nos langues se livrent un duel que je suis prête à perdre pour qu'il continue de m'embrasser. Il me dépose sur son lit avant de s'éloigner de quelques centimètres pour m'observer. Le souffle court, je le regarde me*

détailler comme si j'étais la fille la plus attirante qu'il ait jamais vue. Ses paumes viennent caresser mes seins au travers de mon T-shirt. Il pousse un soupir de satisfaction lorsqu'il comprend que je n'ai pas de soutien-gorge. Je me redresse pour enlever mon haut, lui dévoilant ainsi mes tétons dressés de désir. Il titille mes pointes sensibles et je ferme les yeux de plaisir. Bon sang qu'il est bon ! J'ai envie de lui aussi, je relève le bassin pour frôler le sien d'un geste explicite. Alors que je souhaitais l'exciter, la caresse de son membre au garde-à-vous dans son jean ne fait qu'accentuer le mien.

— Dis-moi ce que tu veux, souffle-t-il.

— Tu le sais.

— Dis-le. J'aimerais être certain que tu ne le regretteras pas.

Ses mains descendent le long de mon corps. Il le modèle avec ses doigts, alternant effleurements et caresses plus approfondies. Je geins quand il atteint le bouton de mon short. Il se stoppe, ses yeux fouillant les miens. Je m'agite et m'exclame :

— Putain, Aymeric, prends-moi !

Sans plus de cérémonie, il fait sauter le rempart de mon bas et le baisse en même temps que ma culotte. Il retire son T-shirt pour mon plus grand bonheur et se déshabille à son tour. J'adore le voir si entreprenant. C'est une facette de lui que je ne connaissais pas. Sa bouche vient déposer des baisers sur l'intérieur de mes cuisses. Des éclairs de plaisir me parcourent le corps et je geins son nom :

— Aymeric...

Je sens son sourire contre ma peau alors qu'il s'amuse à monter et descendre sans jamais toucher mon mont de Vénus. Il va jouer longtemps comme ça ? Je tente de me maîtriser pour ne pas lui laisser la satisfaction

*de voir l'effet qu'il a sur moi. Ça ne semble pas le déranger, car il continue son manège sans relâche. N'y tenant plus, je cède.*

*— Je t'en supplie, prends-moi...*

*Il tend la main vers sa table de chevet et, sans me quitter des yeux, en sort un préservatif. Je m'en empare et lui fais signe de se redresser. J'enfile le morceau de plastique sur son membre dressé vers moi avant de me rallonger. Il dépose ses lèvres contre les miennes et bientôt, il me comble, m'emmenant vers l'extase.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 16

## Aymeric

**J**e porte ma main à ma bouche pour ronger mes ongles. Nous patientons, dans cet hôpital, depuis des heures et nous n'avons toujours pas de nouvelles d'Henri. J'ai beau interpellé tous les médecins qui croisent mon chemin, aucun n'est capable de nous renseigner sur son état de santé. *Qu'est-ce qu'ils attendent, bon sang ?* Je lève les yeux vers la belle blonde qui continue à faire les cent pas devant moi.

— Tu devrais t'asseoir, proposé-je.

— Je ne t'ai rien demandé à toi.

Je soupire sans rétorquer. Je risque de la braquer plus qu'elle ne l'est déjà et ça ne servirait à rien. De toute manière, je comprends son état. Henri n'est peut-être pas mon grand-père, mais je l'aime de tout mon cœur. Je laisse s'écouler de longues minutes avant de me lever pour la rejoindre. Elle me stresse beaucoup trop à s'agiter comme cela. Elle va se fatiguer pour rien.

— Camille, tu devrais...

Alors que je pose ma main sur son épaule, elle se dégage d'un geste brusque. Le visage rouge de colère, elle me menace à voix basse pour ne

pas faire d'esclandre dans l'hôpital.

— Toi, ne me touche pas.

J'ignore son doigt pointé vers ma poitrine et retourne m'asseoir, frustré. J'aimerais qu'elle me laisse l'aider, même si je sais que j'en ai perdu le droit, il y a deux ans de cela. Cette culpabilité qui me rongait déjà avant cet incident s'accroît encore avec le malaise d'Henri. Il a compris que tout ce que je lui ai raconté s'appliquait à sa petite-fille. Bon sang ! Et si j'étais responsable de son état ? *Je ne suis pas sûr que tu puisses avoir un tel impact. Henri est vieux et a, certainement, d'autres problèmes de santé.* Il y a de fortes chances pour que je l'aie affaibli tout de même.

— Fais chier...

Je me passe les mains sur le visage avant de relever les yeux face à moi. Camille me jette un coup d'œil en coin que j'ignore. Un médecin apparaît devant nous. Elle lui saute presque dessus pour le questionner.

— Excusez-moi. Mon grand-père a été admis, il y a déjà trois heures, et nous n'avons toujours pas de nouvelles.

L'attention du toubib fait l'aller-retour entre Camille et moi et il se mord la lèvre, hésitant. Il tourne de nouveau ses yeux vers ma belle blonde. Son regard brille de larmes qu'elle contient depuis qu'Henri s'est écroulé. Les poches sous ses yeux ressemblent plus à des valises à cause de son teint devenu blafard. Le médecin finit par acquiescer et demande :

— Quel est son nom ? Je vais me renseigner.

— Henri Langlet.

Il s'approche d'une petite table où trône un ordinateur. Il tape un mot de passe ainsi que ce qui semble être le nom du patient. Plusieurs pages s'affichent alors et, après quelques secondes de lecture, il nous répond d'un ton navré :

— Il fait une batterie d’examens à l’heure qu’il est, mais je ne peux pas vous en dire plus. Les résultats ne devraient pas tarder à arriver.

Dépitée, Camille se laisse tomber sur la chaise à côté de moi. Si la situation n’était pas si critique, j’aurais chanté un alléluia. Je remercie le médecin qui nous quitte avec un hochement de tête et un sourire compatissant. Le silence s’abat alors de nouveau sur nous, entrecoupé par le bruit des téléphones de l’accueil, un peu plus loin, ainsi que des roulettes des lits médicalisés. Je hais les hôpitaux. Cette atmosphère de mort m’est presque aussi insupportable que celle de la prison.

Je me tourne vers Camille, dont les mains se sont mises à trembler sur ses genoux. Je tends la mienne pour les entrelacer avant de me rétracter. Elle va me jeter à coup sûr. À la place, je lui propose :

— Tu veux manger ou boire quelque chose ?

— Non.

— Tu es sûre ? insisté-je.

— J’ai pas besoin de toi, Aymeric.

Très bien, je vais me débrouiller sans elle alors. Je me lève pour rejoindre le distributeur le plus proche. J’observe son contenu avant d’opter pour un soda – sans sucre, sinon elle ne l’ingurgitera pas – et une barre de céréales. Ça devrait suffire à la requinquer. Elle est si pâle qu’elle fait peur à voir. Je suis de retour quelques minutes plus tard. Camille s’est relevée et a recommencé à user le carrelage au sol. Je me plante devant elle pour lui tendre les victuailles. Elle marque un temps d’arrêt. Son regard passe de la nourriture à moi avant de les accepter sans un mot. *Merci, non ?* Au moins, elle mange.

Je retourne m’asseoir à ma place, la jambe agitée de soubresauts. Camille finit par me rejoindre et, silencieuse, entame son maigre repas. Nous

n'échangeons peut-être pas, mais j'ai l'impression d'être proche d'elle malgré tout. Je suis content d'avoir été là quand Henri s'est écroulé. Je me serais haï, qu'elle ait à traverser cela, seule.

— Mademoiselle Langlet ?

Nous bondissons sur nos pieds à l'appel du médecin.

— Je suis le docteur Loridan. C'est moi qui ai pris votre grand-père en charge.

— Comment va-t-il ? le presse-t-elle.

— Pour être honnête, les nouvelles ne sont pas bonnes.

Dans un réflexe, Camille s'agrippe à ma main que je serre fort en retour. Elle va avoir besoin de toute l'aide possible. Le toubib enchaîne :

— Votre grand-père se fait âgé et, malheureusement, sa santé le rattrape. Il a fait un infarctus.

Les doigts de Camille compriment les miens. J'ignore lequel de nous deux s'accroche le plus à l'autre.

— Je tiens à vous avertir qu'il y a de grandes chances qu'il ne passe pas la nuit, je suis désolé.

C'est la phrase de trop. Camille lâche un gémissement de douleur. Les larmes inondent ses joues alors que de gros sanglots lui secouent le corps. Ses jambes se dérobent et j'ai à peine le temps de la rattraper avant qu'elle ne s'écroule. J'enroule mes bras autour d'elle pour la maintenir contre moi avec fermeté. Ses mains agrippent mon T-shirt qu'elle souille de mascara. Je tente de rester fort pour ne pas craquer à mon tour. On ne peut pas s'effondrer tous les deux, en même temps. Je m'assieds sur la chaise en l'entraînant avec moi. Alors qu'elle est sur mes genoux, je la berce pendant ce qui me semble être une éternité avant qu'elle ne s'apaise.

Quand les sanglots ont cessé, elle relève les yeux vers mon visage. J'essuie les traînées de maquillage sur ses joues pour éviter qu'elle ne ressemble à un panda. Le médecin, qui a attendu patiemment son calme, fait un pas dans notre direction.

— Il est de retour en chambre. Vous pouvez aller le voir si vous le souhaitez. Par contre, pour le moment, ce sera un à la fois, pour ne pas le fatiguer davantage.

Elle acquiesce et se défait de mes bras pour le suivre. Je les regarde s'éloigner, la boule au ventre. J'aurais aimé pouvoir continuer à la soutenir. Quand elle n'est plus dans mon champ de vision, j'autorise enfin mon chagrin à s'exprimer. Les larmes dévalent mon visage. Une plainte m'échappe à l'idée que ce vieil homme, qui était comme un père pour moi, va nous quitter et que rien ne pourra changer cela.

# Chapitre 17

## Camille

J'essuie encore mon visage avant de pousser la porte de la chambre. Papi ne doit pas me voir pleurer ainsi, ça lui ferait trop de mal. Alors, même si je suis anéantie, je dois me montrer courageuse. Mes yeux se posent sur lui, allongé dans un lit d'hôpital, qui semble deux fois trop grand pour lui. Je hais le découvrir aussi frêle, lui, qui est si plein d'entrain et de bonne humeur. Jusqu'ici, je le considérais comme une force de la nature, immortel. La réalité nous rattrape souvent de manière bien trop douloureuse.

Alors que je pénètre dans la pièce, il se tourne vers moi et m'adresse un sourire qui se veut lumineux, mais qui n'en reste pas moins fragile. Je tente de répondre à son rictus par un autre qui ne doit pas être bien plus convaincant. *Allez, Camille. Tu peux le faire. Ne craque pas.*

— Comment tu te sens ? m'enquiers-je pour faire la conversation.

J'ai besoin de m'occuper l'esprit pour ne pas fondre en larmes devant lui. Je suis déjà assez bien honteuse qu'Aymeric ait dû me supporter. Parmi toutes les personnes au monde, il fallait que ça soit lui. Mon grand-père

tend la main vers moi et je l'attrape tout en essayant de ne pas la broyer. Il répond d'une voix faible, hachée par sa respiration sifflante :

— Tu sais, ma chérie... Même si j'aurais voulu assister à vos mariages à Samuel et toi... Vous voir grandir. Je peux partir en paix. Je suis persuadé... que vous êtes tous les deux des adultes respectables... qui réussissent dans la vie... et qui sont profondément gentils.

Je lâche un petit rire triste tout en acquiesçant. C'est vrai que, Samuel et moi, nous en sortons plutôt bien. Malgré le manque de nos parents qui ont toujours travaillé beaucoup, nous avons eu la chance de pouvoir compter sur nous deux ainsi que sur papi et mamie. Notre enfance aurait été bien différente sans eux.

— Je vais contacter Samu pour que tu puisses au moins l'avoir au téléphone, d'acc ?

— Ce serait super, oui.

Je lui souris et me penche pour le serrer contre moi. Il tente d'en faire de même, cependant, il est trop faible pour que cela ressemble à une étreinte réciproque. L'intention y est, c'est le principal.

— Par contre, je ne peux pas partir... sans que tu me racontes ce qu'il se passe avec Aymeric. Raconte-moi.

Je soupire et m'assieds sur le bord du lit, soucieuse. Que puis-je bien lui dire ? D'un côté, je ne veux pas lui mentir. L'honnêteté a toujours été l'une des valeurs les plus importantes entre nous. Pourtant, je me refuse à lui donner une si mauvaise image de son petit protégé juste avant qu'il ne nous quitte. Savoir qu'il a pris sous son aile un homme, qui a bien failli briser plusieurs vies, risque d'être trop douloureux pour lui. Je choisis alors d'édulcorer la situation :

— Aymeric et moi, nous sommes fréquentés il y a deux ans. On a eu une relation assez sérieuse puis il m’a trahie. Il m’a fracassé le cœur, papi, et je ne peux pas lui pardonner.

Il hoche la tête, plongé dans ses pensées. Je suis étonnée qu’il réagisse ainsi. La phrase qu’il a commencée avant de s’écrouler me revient alors en mémoire. Aymeric ne lui aurait pas tout raconté, si ?

— Papi ?

— Aymeric m’a beaucoup parlé de son passé... Bien sûr, je le soupçonne d’avoir changé certains détails... Si ce que je pense concernant votre passé est vrai... je peux t’assurer qu’il s’en veut énormément.

— Alors, tu es déjà au courant ?

Je suis estomaquée. Il a osé tout lui dire ? Bon sang, il est malade, ce type. J’imagine qu’il a dû intervertir des noms, grand-père aurait rassemblé les pièces du puzzle trop vite sinon. Dire qu’il a vécu je ne sais combien de temps à côté de l’un de nos bourreaux.

— Il a été franc... quand je l’ai interrogé sur son séjour en prison... et le retrait de la garde de sa petite sœur.

Cette dernière information me met un coup. J’ai beau comprendre la démarche, et, même si Aymeric est à mes yeux l’un des pires connards de cette terre, la pauvre Sophie ne méritait pas ça. Sérieux, papi lâche alors :

— Tu devrais parler avec lui.

— Quoi ? Non, hors de question. Comment veux-tu après...

— Je ne dis pas que ce qu’il a fait n’est pas horrible, me coupe-t-il d’un ton bourru.

Il tousse et je me précipite sur le verre d’eau qui trône sur la table de chevet. Il me fait signe de la main que tout va bien, mais accepte tout de même la boisson. Il la porte à sa bouche d’un geste tremblant et ferme les

yeux. Je peine à ne pas paniquer face à son état. Comme si rien ne s'était passé, il reprend :

— Je connais l'histoire dans son intégralité ou presque. Sais-tu la raison de sa trahison ?

— Pour protéger quelqu'un d'après les juges.

— Qui ?

— Aucune idée. L'identité de la personne est restée secrète.

Il soupire. Il semblerait que mon grand-père en sait bien plus sur cette affaire que moi, alors que je suis l'une des victimes directes des sévices de Gabriel et Aymeric. Je suis curieuse d'apprendre ce que ce dernier lui a narré.

— Aymeric a fait de sacrées bêtises avant d'être enrôlé par cet enfoiré, commence-t-il, me surprenant par son langage exceptionnellement fleuri. Je ne rentrerai pas dans les détails... Il t'en parlera lui-même... Sache juste que... lorsque ses erreurs l'ont rattrapé... il s'est retrouvé face à un dilemme. Trahir ses amis et la femme qu'il aime... ou mettre en danger une petite fille de sept ans.

Mon souffle se coupe à cette révélation. J'ignore ce qui me perturbe le plus entre le terme « femme qu'il aime » ou le fait que Gabriel ait osé s'en prendre à une gamine. C'est donc Sophie qu'il essayait de protéger. Ça change tout... N'abusons pas non plus. Il a quand même fait des choses horribles, peu importe la raison.

— Papi...

Il me coupe, une nouvelle fois, pour terminer le fond de sa pensée :

— Qu'aurais-tu fait à sa place ?

— Il aurait dû venir nous en parler.

— C’est vrai. Je crois que cela vous aurait évité beaucoup de peines. Ce qu’il vous a fait est affreux... Néanmoins, je crois qu’il a fait ce qu’il a pu... ce qu’il estimait être juste. Libre à toi de voir ce côté-là. Peut-être me serais-je fait une opinion différente... si j’avais eu connaissance dès le début... qu’il s’agissait de toi et de tes amis. Disons que j’ai un peu plus de recul...

Je confirme d’un hochement de tête. Je comprends ce qu’il essaye de me dire et je mentirais si j’affirmais que savoir cela ne remet pas en cause mon avis. Pourtant, je suis incapable de pardonner Aymeric pour autant. En nous trahissant, il m’a volé une partie de moi-même que je ne pourrais jamais retrouver.

Papi pose ses doigts sur les miens. Il tousse de nouveau, un peu plus fort. La conversation était bien trop poussée à quelques heures de son infarctus. Je m’extrais de force de ces pensées et lance pour clore la discussion :

— Ce n’est pas trop le moment de parler de ça.

— Je tenais juste à ce que tu aies... toutes les cartes en main. Maintenant, peux-tu appeler Samuel... et m’envoyer Aymeric ?

— Pas de soucis.

Je me retiens de protester à la dernière partie. Bien sûr que j’exècre mélanger ces deux personnes, qui représentent deux pans de ma vie, que j’aimerais garder éloignés. Toutefois, Aymeric a été présent pour lui, pendant des mois, lorsque Samu et moi, n’étions pas en mesure de le faire. Ils ont construit une relation spéciale et je ne peux pas leur refuser une entrevue.

Je dépose un baiser sur sa joue avant de sortir, fébrile. Je rejoins Aymeric d’un pas rapide et l’informe d’une voix sèche :

— Il veut te voir.

Mon cœur manque un battement, lorsque son regard triste se lève vers moi. Merde, il a pleuré. Ses yeux sont rouges et ses pommettes brillent encore des larmes qui y ont coulé. Je me radoucis en constatant son état. Dans un sens, nous sommes plus ou moins dans le même bateau, sur ce coup-là. Aymeric se contente d'acquiescer puis se redresse. Je l'observe s'avancer vers la chambre d'un pas lourd tandis qu'une guerre fait rage en moi. Entre celle qui aimerait le consoler et celle qui le hait au point de le laisser se démerder, je ne sais plus que faire. Pourquoi faut-il que la situation soit si compliquée ? Ne serait-ce pas plus simple si je pouvais juste lui en vouloir et rien d'autre ?

Dépité par mon côté girouette, je sors de l'hôpital pour téléphoner à Samuel et le prévenir de l'état de grand-père.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 18

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*J*e zieute Camille, qui se rhabille au bout du lit. Mes yeux détaillent ses courbes, se mouvant à chaque geste qu'elle fait. J'ai conscience que j'ai fait une sacrée connerie en succombant. Je m'étais promis de ne pas la laisser s'approcher de trop près pour éviter de l'impliquer dans cette situation. Pourtant, lorsqu'elle m'a provoqué, je n'ai pas su me contenir. Elle était si belle, si désirable. Si Gabriel n'était pas dans l'équation, je foncerai tête baissée dans cette relation. Camille est une femme qui mérite le monde à ses pieds. Je ne veux pas qu'elle souffre, quand tout m'éclatera à la tronche. Parce que ça le fera, c'est certain.

— Mon petit doigt me dit que tu me mates.

Elle se tourne vers moi en levant un sourcil. Je lui envoie un clin d'œil pourtant, avec toutes ces pensées qui me traversent l'esprit, le cœur n'y est pas. Elle se plante devant moi et demande :

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu m'as l'air bien soucieux, d'un coup.

— Je souhaiterais avoir ton avis sur ce qu'il vient d'arriver.

— Un avis ? Tu doutes de tes capacités ? Disons que tu es doué avec ta bouche et tes doigts. Tu es plutôt bien membré, je dois l'avouer et...

— Camille, je suis sérieux. J'aimerais juste savoir ce que ce moment représente pour toi.

Elle perd sa mine malicieuse, mais garde ce sourire pour lequel je tuerais. Sa main vient glisser sur ma joue qu'elle caresse avec tendresse. Je ferme les yeux. J'ignore ce qu'elle me fait néanmoins, je pense adorer ça. C'est la première fois qu'une femme me traite avec tant de douceur, surtout après une partie de jambes en l'air.

— Pour être tout à fait honnête, jamais je n'aurais cru entretenir ce genre de relation avec toi.

Ouch ! Dans tes dents. Ouais, c'est carrément douloureux. Mon ego en prend un sacré coup, là.

— J'ignore ce qu'il se passe entre nous. Je ne comprends pas pourquoi cette attraction, enchaîne-t-elle en faisant aller et venir son doigt entre nous, ne se développe que maintenant. On se connaît depuis un moment déjà.

Parle pour toi. J'ai toujours eu ce petit truc pour elle. Le genre de sensation qui me fait la suivre du regard dans tous ses déplacements, qui me fait humer son parfum lorsqu'elle rentre dans la pièce. Seule la situation, dans laquelle je suis, m'a empêchée de craquer et de lui avouer. Ça, et la peur du rejet, sois franc. C'est vrai. Pour l'inciter à en venir au point, je la questionne :

— Tout ça pour dire ?

— Tout ça pour dire que tu me plais, Aymeric. Beaucoup. Et ce moment entre nous était juste génial. Donc j'ai envie de foncer et de kiffer. Ça durera le temps qu'il faut.

— On est sur la même longueur d'onde, alors.

*Je ne sais pas dans quel jeu dangereux je m'embarque. Il serait bien plus simple d'en rester là, de faire comme si cette relation n'avait jamais existé. J'en suis incapable. Maintenant que j'ai goûté à sa peau, à la douceur de ses gémissements dans mon oreille, je ne pourrais plus m'en passer. Alors, priant pour que le destin me vienne en aide, je lance une bouteille à la mer qui, je l'espère, pourra limiter la casse quand tout explosera :*

— Tu serais d'accord pour qu'on garde ça secret ? C'est juste le temps de voir comment ça tourne entre nous ?

— Ce serait judicieux. Si Samuel l'apprend et que ça ne fonctionne pas, le pauvre risque d'avoir le cul entre deux chaises.

*Je suis soulagé qu'elle ne prenne pas mal ma proposition. Après tout, ce n'est pas entièrement faux, ce que je disais. Si Gabriel n'existait pas, j'aurais peut-être énoncé la même solution pour éviter de briser mon amitié avec Samuel. En plus, ça me permet de garder une distance au cas où mon « association » avec l'autre con serait dévoilée. Si je pouvais ne faire de mal à personne, je le ferais. Toutefois, Sophie reste ma priorité absolue.*

— En tout cas, embraye Camille, si tu ne veux pas que mon frère apprenne de suite pour nous deux, il faut que je quitte ta chambre de toute urgence. Imagine un peu sa tronche s'il rentre de son shooting et qu'il me trouve à moitié nue dans ton lit. Le choc.

— J'avoue que voir son expression reste assez tentant.

*Elle approuve d'un signe de tête avant de se lever pour enfiler son T-shirt. Je bondis sur mes pieds à mon tour pour la prendre par la taille et la serrer contre moi. Elle se laisse faire sans rechigner, ses bras enroulés autour de mon cou. J'adore le sourire qui naît sur son visage et j'aime encore plus l'idée que c'est moi qui le plaque sur ses lèvres. Cette fille est*

*dingue, me rendant fou d'elle par la même occasion. Je dépose un baiser sur sa bouche pleine auquel elle répond goulûment. Je grogne.*

*— Camille, si tu ne t'arrêtes pas tout de suite, je te jure que tu ne sors pas de cette pièce sans que je me sois occupé de toi.*

*— Vraiment ? Je pourrais reconsidérer l'offre.*

*— Camille...*

*Elle m'envoie un clin d'œil espiègle avant de se détacher de moi. Ce démon quitte ainsi ma chambre en roulant des hanches. Je suis foutu, c'est clair et net.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 19

## Aymeric

**J**e ne fais pas plus attention à la mine énervée de Camille et me lève pour rejoindre Henri. Je n'ai pas la force de polémiquer avec elle sur son envie de me trouver là. Henri est ma priorité pour le moment. Je longe le couloir aux murs aseptisés, la boule au ventre. Ici, seule l'odeur des produits détergents vient titiller nos sens. Il n'y a pas pire endroit pour mourir.

Je m'arrête devant la porte sans parvenir à dénicher le courage de l'ouvrir. Je sais très bien le genre de discussion que nous allons avoir et je ne suis pas prêt à le décevoir, lui qui a tant fait pour moi. Décidément, je suis le roi pour me mettre dans des situations impossibles. Quel karma pourri...

Je pénètre dans la chambre d'Henri en me faisant tout petit. Minuscule dans son lit immaculé, il me fait signe d'approcher. Préférant lancer moi-même la conversation, je l'interroge sur son état :

— Comment vous sentez-vous ?

Son regard perçant se plonge dans le mien et je déglutis face à son air sérieux. Je ne détournerai pas son attention ainsi, c'est clair. Je n'y couperai

pas, il est temps pour moi de répondre à ses questions.

— Étais-tu au courant... que j'étais le grand-père de Camille lorsque tu m'as tout raconté ?

*OK ! Au moins, c'est direct !* Je soupire et m'assieds sur le lit, secouant la tête.

— Je n'en avais aucune idée. Si j'avais su, jamais je n'aurais tissé de lien avec vous. Malgré ce que je lui ai fait subir, j'ai trop de respect pour votre petite-fille pour lui faire cela.

— C'est bien ce que je me disais, dit-il simplement en acquiesçant.

J'ignore si ma réponse le satisfait, mais elle a le mérite d'être franche. Je ne vais pas cacher les horreurs que j'ai effectuées, il est au courant de tout. Tout ce qu'il me reste à faire est d'être honnête avec eux.

— Écoute, mon grand...

Il prend une longue inspiration sifflante, alors que, de mon côté, je suis ému d'être encore appelé par ce surnom. Quand j'ai appris pour leur lien de parenté et qu'il a tout découvert, je pensais que j'en serais privé. Il continue, ses paroles hachées :

— Je regrette que l'histoire que tu m'as racontée... concerne mes petits-enfants. J'aurais préféré que tu ne la fasses pas souffrir... Néanmoins, je sais que tu es... un bon garçon. J'ai pu le voir durant ces longs mois en tant que voisin.

Je n'ose pas l'interrompre. Ces simples mots me font un bien fou. Même si je reste persuadé d'être un connard fini, entendre qu'il ne pense pas comme moi me soulage d'un poids. Son avis est si important pour moi. Il pose sa main sur mon épaule.

— Tu n'as pas pris tes décisions sur un coup de tête... Tu as bataillé pour que chacun... s'en sorte indemne et... à mon plus grand désarroi, tu n'as

pas pu. Protéger ta petite sœur... était, pour toi, la meilleure chose à faire. Camille finira par le comprendre... J'en suis persuadé. À ce moment-là... Promets-moi de prendre soin d'elle.

Je lâche un rire désabusé. Si tout était si facile, ça se saurait. Jamais Camille ne me le pardonnera. Ni maintenant ni plus tard. Ce que je ne peux qu'approuver. Je ne le mérite pas.

— Elle ne me le permettra pas, Henri.

Il se contente de me répondre par un sourire énigmatique qui me laisse perplexe. J'ignore ce que ce vieil homme a en tête et je ne suis pas certain de vouloir le découvrir. Curieux, tout de même, je m'apprête à lui poser des questions quand la porte s'ouvre. Camille apparaît, son portable contre l'oreille et annonce :

— Samuel est au téléphone, il souhaite te parler. Et papa et maman arrivent au plus vite.

Henri tend la main vers l'appareil pour l'attraper et Camille me traîne hors de la chambre d'un geste brusque. Je me laisse faire, lui permettant de me conduire par la manche jusqu'au hall de l'hôpital. Elle se stoppe sans, toutefois, me lâcher. Je quémade :

— Camille, c'est possible de récupérer mon bras ?

Elle se rend compte de notre contact et cède sa prise comme si je l'avais brûlée. Elle fait plusieurs pas en arrière pour remettre de la distance entre nous. Ce constat m'attriste. Comment pourrais-je tenir une telle parole à Henri, si elle ne peut respirer qu'à plusieurs mètres de moi ? Elle me tourne le dos pour s'éloigner, mais je la rattrape, tentant le tout pour le tout :

— Est-ce qu'on pourra parler plus tard ? Quand tu t'en sentiras capable ?

— Je n'ai rien à te dire, Aymeric.

— Je te demande juste de m’écouter. On est d’accord, je ne mérite pas que tu m’accordes de ton temps. Pourtant, j’aimerais pouvoir te donner toutes les raisons, t’expliquer comment j’en suis arrivé là.

Elle pousse un profond soupir tout en se pinçant le nez. Elle est exténuée, je le vois bien. Je m’en veux de lui causer plus de problèmes.

— Je vais y réfléchir.

C’est déjà énorme qu’elle le fasse, aussi, je lâche l’affaire pour ce soir. Elle a d’autres chats à fouetter. J’hésite sur la suite. Dois-je lui montrer que je suis présent pour elle au risque de la brusquer ? Je me vois mal la laisser seule sans savoir qu’elle a un support moral, même si j’ai conscience que je suis la dernière personne sur laquelle elle souhaite s’appuyer. Prenant mon courage à deux mains, je pose une main sur son biceps.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

Elle frissonne avant de se dégager d’un coup d’épaule. Je n’insiste pas, c’est trop tôt pour ce genre de déclarations. Elle croise les bras comme pour se protéger.

— Je vais passer la nuit ici, m’informe-t-elle. Rentre, on ne peut rien faire de toute manière.

J’acquiesce sans la contredire et la laisse retourner au chevet de son grand-père. Il est hors de question que je retourne chez moi, alors qu’il est dans cet état. Le médecin a dit qu’il pourrait ne pas survivre aux prochaines heures et jamais je ne me pardonnerais de ne pas avoir été là jusqu’au bout. Je prends ainsi le parti de m’installer dans la salle d’attente jusqu’au petit matin. Je m’avance vers l’accueil et demande à l’une d’elles :

— Excusez-moi, serait-il possible d’avoir un oreiller ou quelque chose du genre ?

La jeune femme se tourne vers sa collègue et m'annonce d'un air embarrassé :

— Ils sont réservés pour nos patients et les familles qui dorment dans la chambre, je suis vraiment désolée.

— Ça ne fait rien, je comprends.

Je lui adresse un sourire puis fais volte-face. Elle m'interpelle avant que je ne passe la porte de la pièce :

— Vous seriez plus à l'aise chez vous, vous savez ? Nous avons les meilleurs médecins, je pense qu'il n'y a pas trop de risques à ce que vous rentriez.

— C'est gentil de vous inquiéter, mais ça ira.

Je lui jette un dernier regard avant de m'installer sur la chaise avoisinant l'entrée. Je détaille la salle d'un coup d'œil. Dans le genre accueillant, on pourrait faire mieux. Seule une petite télévision pourrait égayer les lieux si ce n'était pas un bulletin d'informations pourries en continu qui tournait. Et sans le son, ce ne serait pas drôle sinon. Après tout, nous parler de la guerre, de la maladie et de la criminalité alors qu'on se bat contre la mort ou celle d'un proche, c'est une excellente idée ! Je me cale dans mon siège pour tenter de trouver la position la plus confortable et sors mon téléphone pour patienter. Il ne reste plus qu'à attendre.

# Chapitre 20

## Camille

**J**e bâille, à m'en décrocher la mâchoire, et m'étire sur le lit de camp installé, juste à côté de celui, bien plus confortable heureusement, de mon grand-père. La nuit a été très mauvaise. Je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner, encore et encore, cherchant une solution miracle pour papi. Rien n'existe contre la vieillesse.

Je me lève pour passer en vitesse à la salle de bain. Devant le miroir, je m'asperge le visage d'eau avant de brosser mes cheveux de mes doigts. Lucie ne devrait pas tarder avec mes affaires de rechange. Lorsque je leur ai appris la nouvelle, ils se sont empressés de répondre présents, promettant de poser des jours de congé pour venir m'épauler. J'ai des amis en or.

Je quitte la chambre pour trouver quelque chose pour me restaurer. Ce n'est pas le peu que j'ai mangé hier qui va combler mon estomac. En plus, j'ai super soif. Je passe devant la salle d'attente et suis surprise d'y trouver Aymeric. Les yeux fermés, il est affalé sur sa chaise. Il dort ? Une infirmière défile à côté de moi et m'informe :

— Il est resté ici, toute la nuit.

Je hoche la tête alors qu'elle s'éloigne. Un méchant pincement vient me tirailler le cœur. Pourquoi faut-il qu'il fasse des choses aussi adorables ? Je regretterais presque de le traiter comme un moins que rien. *Presque*. Malgré tout ce qu'il m'a fait, je ne peux qu'être rassurée de savoir qu'Aymeric s'est occupé de papi pendant tout ce temps. Il tient à lui, c'est indéniable.

Je m'arrache à cette contemplation pour partir en direction de la machine à café. Si je veux résister à cette journée, il me faut ma dose. Merci, Lucie, de m'avoir fait virer accro, le thé me convenait très bien à la base. Je repense à la barre de céréales et au soda que m'a pris Aymeric, hier, et décide d'en faire de même. Au moins, je ne lui dois plus rien. J'achète ainsi deux boissons. Service rendu. Les deux gobelets brûlants dans les mains, je dépose le sien au pied de sa chaise avant de retourner au chevet de papi. Je suis si soulagé qu'il ait enduré cette nuit malgré les peurs des médecins. Pourtant, je n'ose pas espérer plus de sursis. Son cœur s'est arrêté une nouvelle fois en pleine nuit et, même s'ils l'ont fait repartir, il ne tiendra plus très longtemps.

— Quelle misère...

Je soupire et entre dans la chambre. Je me poste à la fenêtre. L'agitation dehors me semble appartenir à un autre univers. Dire qu'il faudra que je retourne à cette vie sans mon grand-père me paraît insurmontable.

— Bonjour.

Je sursaute à la voix de l'infirmière qui m'adresse une moue navrée.

— Je ne voulais pas vous faire peur, je suis désolée. J'ai toqué et n'ai pas obtenu de réponse.

— Ce n'est rien, j'étais dans mes pensées.

— Comment allez-vous ?

— Autant que possible, j'imagine.

Elle m’envoie un regard compatissant avant d’injecter, je ne sais quoi, à papi par intraveineuse. Une fois fait, elle s’éclipse aussi vite qu’elle est arrivée. Elle doit avoir beaucoup de patients à voir. Je retourne à mon paysage en bâillant une nouvelle fois. L’avantage de ne pas avoir dormi est que je n’ai pas été hantée par mes cauchemars. J’en suis bien contente, j’aurais été honteuse de réveiller tout l’hôpital par mes cris. Un message de ma mère fait vibrer mon téléphone. Je l’ouvre.

*[Nous sommes là dans moins d’une heure. Je t’aime.]*

*[Je t’aime, à tout.]*

Je n’ai même pas le temps de ranger l’appareil dans ma poche qu’il m’indique une réponse. Cette fois-ci, c’est Samuel.

*[Léna et moi prenons le premier vol pour rentrer.]*

Je regarde l’heure. Il est minuit chez eux, je décide de l’appeler. Il est réveillé étant donné qu’il m’envoie un SMS. Il décroche au bout de deux sonneries :

— Coucou, sœurlette.

— Coucou...

Je peine à masquer le sanglot dans ma voix. L’entendre me fait un bien fou. Mon frère me manque et, même si les conditions sont dramatiques, je suis contente de me dire que, dans quelques heures, je le serrerai dans mes bras.

— Tu tiens le coup ? Et papi ?

— On s’en sort pour l’instant.

— On prend notre vol demain, à vingt-deux heures. Ça nous fait arriver à Paris vers midi. Tu crois qu’il sera trop tard ?

— J’espère que non.

— Je vais faire au plus vite.

Je sens la nervosité qui le gagne. Il n’est peut-être pas aussi proche de papi que moi, mais il n’en reste pas moins son petit-fils. Je sais qu’il s’en voudrait de ne pas être là quand il nous quittera. Il m’a déjà avoué avoir l’impression de nous avoir abandonnés en partant aux *States*. Je lui réponds systématiquement que, tant qu’il est heureux, nous le sommes tout autant. Bien que l’espoir s’amenuise, je tente de le rassurer :

— Je suis certaine que papi attendra que vous arriviez. Il a trop envie de te voir et de rencontrer Léna.

— Bon sang, j’aurais aimé que ça se passe d’une autre manière. J’aurais dû lui rendre visite avant de m’en aller.

— Tu ne pouvais pas savoir, Samu...

Nous discutons encore quelques minutes avant qu’il ne m’annonce qu’il va se coucher. Il me demande une énième fois si je vais tenir bon et je confirme. Je n’ai pas le choix de toute manière. Papa et maman ne devraient pas tarder à arriver, non plus, et je pourrais enfin me reposer sur quelqu’un. J’ai hésité à lui parler d’Aymeric. Je pense qu’il est plus judicieux d’attendre qu’il ait dormi pour cela. Déjà que l’annonce de l’état de grand-père ne va pas l’aider à trouver le sommeil. S’il découvre en plus que ce traître est ici... Il va s’en prendre plein la gueule, ça c’est certain. Bien fait pour lui, il le mérite, ce connard. J’appréhende autant que j’ai hâte de voir leur affrontement.

Je jette un œil à l’heure. Encore une dizaine de minutes et je pourrai retrouver mes parents. Je me tourne vers papi pour lui attraper la main. J’y dépose un baiser.

— Tiens le coup, je t’en supplie... Attends au moins qu’ils arrivent.

Je ferme les yeux pour prier tous les Dieux possibles et imaginables. Je n'ai jamais été croyante, mais je me dis que, peut-être, l'une de ces entités me viendra en aide. Elles aiment ça, les âmes désespérées, non ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 21

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*J*e tape du pied, nerveux, tout en regardant, une nouvelle fois, l'heure sur mon téléphone. Bon sang, mais qu'est-ce qu'il fout ? Gabriel m'a donné rendez-vous dans une sorte de décharge abandonnée et il n'est même pas capable d'arriver à l'heure. Ce mec n'a aucun respect pour quiconque. Tu en doutais ? Mes yeux fouillent les alentours sans succès. Hormis la voiture volée de Cameron et des débris un peu partout, il n'y a strictement rien ici. C'est désolant. Je m'attends à tout moment à voir sortir Siren Head<sup>1</sup>... Concernant la caisse de mon ami, j'ai eu de la chance de ne pas me faire choper. Non seulement j'aurais été cuit, dès le début, mais il m'aurait mis une sacrée raclée par la même occasion. Lui qui tient tant à son bijou.

Quelques minutes plus tard, Gabriel se pointe enfin. Les mains dans les poches, il déambule comme un paon jusqu'à moi, sans se soucier le moins du monde de sa presque heure de retard. Je ne peux vraiment pas le voir, cet enfoiré. Son air hautain me donne envie de lui filer mon poing dans son nez.

*Pourtant, je ne fais rien. Je ne suis pas suicidaire et je ne veux pas mettre Sophie en danger pour une bêtise du genre.*

*— Tu es là, dit-il comme s’il ne s’agissait pas d’une évidence.*

*Pas trop le choix en même temps, connard. Je me contente de hocher la tête, attendant qu’il m’en dise plus sur cette entrevue mystère.*

*— On va bientôt passer à l’offensive.*

*— C’est-à-dire ? demandé-je en fronçant les sourcils.*

*— On patiente jusqu’à ce qu’Emilie soit seule et on l’embarque dans la caisse. La suite, j’improviserai selon mon humeur.*

*Je serre les poings, honteux d’être tombé si bas. Si j’avais le choix de faire les choses autrement, je le ferais. Rien que l’idée de devoir enlever mon amie me rend malade. Dieu sait ce que Gabriel sera capable de lui faire. Ce dernier baisse les yeux sur mes jointures blanchies et lance d’un air goguenard :*

*— Mon plan te dérange, Aymeric ? Je ne comprends pas pourquoi tu as des états d’âme pour une pute.*

*— Ce n’est pas une pute !*

*Je n’ai pas le temps de me rendre compte de ma bêtise qu’il m’a déjà plaqué contre la voiture de Cameron, son avant-bras appuyé contre ma trachée. Plus je me débats, plus il resserre sa prise. Mince, il va me tuer ! Ce ne serait peut-être pas plus mal. Pense à Sophie ! Le visage rouge de fureur, il beugle :*

*— Tu vas fermer ta gueule de petite merde très vite. Sinon, ce n’est pas toi qui paieras. Imagine tout ce que je pourrais faire à ta sœur adorée.*

*Ordure. Je jure que si je me sors indemne de cette histoire, je trouverai un moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce. On ne s’en prend pas aux*

*gens que j'aime indéfiniment. Tôt ou tard, le karma frappera et je me tiendrai aux premières loges pour voir ça. Sa chute sera terrible.*

*Pour le moment, je me contente de me calmer pour ne pas l'énervé davantage. Il n'est pas judicieux de me le mettre à dos aujourd'hui. Je n'ai rien contre lui, alors mon obéissance reste le seul rempart entre Sophie et lui. Patience est mère de toutes les vertus comme dit le proverbe. Je préfère celui qui affirme que la vengeance est un plat qui se mange froid. Me trouvant silencieux, ce salopard hoche la tête, satisfait de voir son gentil toutou remuer la queue pour lui.*

*— C'est bien ce que je pensais, acquiesce-t-il, fier de lui. Tu apprendras qu'il ne sert à rien de me défier, tu perdras à coup sûr. Maintenant que tu as repris ta place, je continue sur ma lancée.*

*Il s'éloigne de deux bons mètres, je tousse. Il n'y est pas allé de main morte, ça promet pour la suite. Sans se soucier le moins du monde que je m'étouffe devant ses yeux, il poursuit en faisant les cent pas :*

*— Ton rôle sera de faire en sorte d'éloigner les autres d'elle. Trouve n'importe quel prétexte, j'en ai rien à carrer. C'est ta seule mission. Tu devrais la réussir, c'est dans tes cordes. Après tout, on dirait que tu t'en sors déjà très bien avec sa grosse vache de meilleure pote.*

*Ne pas lui en mettre une... Ne pas lui en mettre une... Il me faut user de toutes mes forces pour ne pas le démolir sur place. Comment ose-t-il parler de Camille ainsi ? Il est au courant pour Camille, Aymeric... L'information fait tilt avec quelques secondes de retard. Il a tout découvert. Putain, comment il est au courant ? Merde, merde, merde ! Je viens de lui offrir la femme que j'aime sur un plateau d'argent. Si je décide de le trahir, il s'en prendra à elle aussi. Mais quel con ! Je savais que ça finirait par arriver ! Je n'aurais jamais dû l'impliquer.*

— Je te laisse monter ton excuse dans ton coin. Je compte sur toi, Aymeric. Ne me déçois pas. Allez, salut !

Se moquant comme de l'an quarante de détruire plusieurs vies, il fait demi-tour en sifflotant. Ce mec est une pourriture de la pire espèce. Je balance mon pied dans l'un des pneus de la voiture, furieux. Tu vois, à penser avec ta...

— Bordel !

Je suis dans une mouise... Si seulement j'avais réussi à faire fi de cette attraction. Si seulement j'avais été plus fort pour la repousser... Maintenant, elle est dans le collimateur de Gabriel et il ne la laissera pas lui échapper. Il faut que je trouve une solution qui pourra mettre les autres à l'abri sans que cet enfoiré se rende compte de quoi que ce soit. Le tuer semble être la réponse la plus efficace, toutefois, j'ai bien trop peur que son gang ne me retombe sur le dos. Il a tout prévu en me présentant à eux. Il est intouchable de ce côté-là. S'il lui arrive quelque chose, je serais tenu responsable et j'ignore si la sentence sera pire que celle que me réserve Gabriel.

Dans le désarroi le plus total, je reprends ma voiture en direction de l'appartement. J'ai besoin de réfléchir à la suite et vite. J'ai des vies entre les mains.

<sup>1</sup> Personnage d'un jeu d'horreur avec une tête de mégaphone. L'ambiance de la décharge semble propice à l'apparition de cette créature.

# Chapitre 22

## Aymeric

**J**e suis planté comme un piquet sans savoir la marche à suivre. J'ai tenté de m'éclipser lorsque les parents de Camille sont arrivés, mais ils s'enlacent juste devant la porte, m'empêchant ainsi de sortir. Pourtant, je ne rêve que d'une chose : partir sans demander mon reste et ne revenir qu'au moment où Henri me quémendera. Ce dernier me lance un sourire malicieux avant de se laisser embrasser par sa fille et son gendre. Je porte mon attention sur Camille qui essuie ses yeux d'un geste discret. Je sais bien à quel point elle a souffert que ses parents ne se soient pas autant occupés d'elle qu'elle l'aurait voulu. Heureusement qu'Henri était là pour elle. Il n'existe pas meilleure substitution que ce vieil homme. Alors que je tente de m'enfuir, je suis interrompu par le père de Camille qui demande :

— À qui avons-nous l'honneur ?

— C'est le voisin de papi, s'empresse de répondre ma belle blonde.

Elle se tourne vers moi et me lance un regard qui me défie d'affirmer autre chose. Je me contente d'acquiescer. La contredire signerait mon arrêt de mort.

— Le fameux, s'exclame-t-il avec un sourire triste. C'est donc lui qui s'est occupé de toi. C'est si gentil d'avoir pris le temps de venir lui rendre visite. Papa, tu aurais dû nous présenter ton voisin bien plus tôt.

Je les laisse continuer à parler de moi comme si je n'étais pas dans la pièce. Je pense que le sort a décidé de me punir pour mes actes passés.

— Il a prénom, mon voisin. Il s'appelle Aymeric.

J'adresse un sourire reconnaissant à Henri. Enfin une personne qui me réhumanise. Je prends ainsi la parole :

— Henri est comme un père pour moi. Je ne m'imaginais nulle part ailleurs après tout ce qu'il a fait pour moi.

— Alors, bienvenue dans la famille, Aymeric. Je suis navrée de vous rencontrer par cette triste nouvelle.

Les larmes lui montent et je ne peux que compatir à leur souffrance. Trop tactile à mon goût, je laisse néanmoins sa mère me serrer contre elle alors que son père se contente d'un hochement de tête avec un sourire léger. Camille, qui a vérifié que personne ne la regardait, mime l'envie de vomir. Je lève les yeux au ciel avant de reculer d'un pas.

— Bon, les enfants, nous allons à l'accueil pour les formalités. Les visites ne sont pas censées avoir commencé. On ne va pas abuser du passe-droit obtenu vu la situation.

Ils quittent la chambre, nous laissant seuls tous les trois. Pas la meilleure des idées, si vous voulez mon avis. Je rejoins donc la salle d'attente, patientant pour voir Henri et connaître ce qu'il souhaitait tant me dire. Mes fesses souffrent toujours de cette nuit passée sur cette chaise inconfortable. Un sommeil difficile qui a vite été balayé par le café posé à côté de moi. À ma grande surprise, Camille vient s'installer à mes côtés et prend la parole :

— Tu devrais partir. Je sais que tu aimerais rester auprès de papi, mais Samuel arrive demain. Je ne lui ai pas encore dit que tu étais là et il ne vaut mieux pas que tu sois dans les parages. Tu risques de passer un sale quart d’heure. Non pas que ça me dérange, s’empresse-t-elle d’ajouter. Je veux juste éviter de taper un scandale dans l’hôpital.

Elle a débité sa tirade presque sans reprendre son souffle. J’avais presque oublié cette manie qu’elle a de parler trop vite. D’autres trouveraient cela agaçant, pour moi, c’est mignon. D’un air faussement calme, je réponds :

— Je ne compte pas laisser tomber Henri comme ça donc je ne partirai pas.

Elle acquiesce avant de me lancer d’un ton guilleret :

— Tant pis pour toi, je t’aurais prévenu.

Ses parents passent devant nous et elle se redresse d’un bond pour les rejoindre. Je suis ainsi tout seul, comme un con. Si je dois subir la colère de Samuel, alors soit. Je le mérite et, même si je risque de me recevoir une volée par la même occasion, j’ai hâte de revoir mon ami. Je regrette que l’histoire se soit terminée ainsi. Pouvoir m’expliquer resterait la meilleure option, mais je pense rêver si je veux lui toucher deux mots. Je me prends la tête entre les mains, dépité. Il me faut trouver une solution pour qu’ils m’écoutent. Je n’en demande pas plus. Ensuite, je quitterai leurs vies une bonne fois pour toutes.

Je demeure assis pendant ce qu’il me semble être des heures. J’ai prévenu la mère d’accueil de Sophie que je ne pourrais pas l’avoir à la maison ce soir. Alors que je pensais qu’elle me le reprocherait, elle s’est montrée compatissante. Elle a même proposé de parler directement aux services sociaux pour demander un décalage des jours de garde. Ainsi, je pourrais avoir Sophie auprès de moi quand Henri... Je n’ose pas finir ma phrase. Il

va tant me manquer... La vie est une vraie chienne. Ce sont toujours les meilleurs qui partent en premier.

Je me lève pour dégourdir mes jambes en compote. Mes genoux craquent, me faisant grimacer. Stupide corps qui a grandi trop vite. Un homme d'une soixantaine d'années, assis non loin de moi, lâche avec un sourire :

— S'ils sont déjà rouillés si jeune, je vous plains pour la suite.

— Que voulez-vous ? Il n'y a pas d'âge pour vieillir.

Il rit dans sa barbe tout en hochant la tête. Je quitte la salle d'attente et le hall de l'hôpital. Je prends une grande bouffée d'air frais. Quel bien ça fait, je me sens revivre ! Je fais quelques pas pour délayer mes muscles. Je rejoins le coin d'herbe un peu plus loin pour profiter d'un autre décor que celui des murs blancs qu'offre l'établissement. Allongé non loin d'un petit banc, mon dos hurle de douleur. Ce n'est peut-être pas un matelas, mais je peux au moins détendre tous mes membres. Les rayons du soleil frappent sur ma figure. Je me gorge de vitamines pour tenter de reprendre un peu d'énergie. C'est fou comme ce genre de lieu nous vide.

Une ombre se projette sur moi, me faisant ouvrir les paupières. Camille se tient droite comme un i, postée au-dessus de moi. Sans baisser les yeux de son visage, je lui annonce :

— Tu devrais reculer. Je suis persuadé que si je descends mon regard, j'aperçois ta culotte sous ta robe.

Ses joues virent au cramoisi alors qu'elle se hâte de s'éloigner. Mon pseudo n'a pas été choisi au hasard. Elle frotte ses vêtements pour éliminer des poussières invisibles. Je me redresse en position assise sans me détacher d'elle. Je me gorge de sa présence.

— Papi tient le coup pour l’instant, il m’a demandé d’appuyer sur le fait que tu devrais rentrer te reposer.

— Je me débrouille.

— C’est ce que je lui ai dit. J’aurais essayé au moins.

*Elle n’a pas insisté plus que ça.* C’est rien, ça aurait été inutile. Je ne bouge pas d’ici. Elle reprend :

— Ah, et saches que Samu t’attend de pied ferme.

Je hoche la tête sans un mot et elle fait volte-face pour rejoindre l’hôpital. Bien sûr qu’elle n’a pas tardé à lui faire part de ma réapparition. Peut-être aura-t-il le temps de se calmer entre deux. *Ou pas.* Certainement pas, non. Ça risque de chauffer pour mon matricule.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 23

## Camille

Papi a réussi à tenir une nouvelle nuit cependant, les médecins sont formels : son état se dégrade. Plus le temps avance, plus son cœur bat de manière irrégulière. Papi refuse « qu'un quelconque engin », comme il dit, ne soit implanté dans sa poitrine. Il affirme avoir déjà assez vécu et qu'il ne deviendra pas esclave de son corps. On savait qu'il en serait ainsi, il en parle depuis des années... Il ne va pas tarder à lâcher pour de bon. Mes parents ont loué un hôtel à deux pâtés de maisons de l'hôpital alors que je suis restée dormir dans la chambre de papi. Je n'ai pas pu me résoudre à le laisser seul malgré la proposition d'Aymeric de prendre ma place. Ce n'est pas son rôle, il n'a même rien à faire ici.

Je m'enfile mon troisième café de la journée quand je reçois un message de Samuel.

*[Je suis là dans quelques minutes, fais sortir l'autre salopard.]*

L'heure de l'affrontement a sonné, on dirait. Je me lève d'un bond et envoie un sourire à grand-père qui me regarde avec suspicion. Il me questionne :

— Tu m’expliques ce qu’il se trame ?

— Rien, papi. Pourquoi ?

— N’oublie pas que je t’ai presque élevé, jeune fille. Ne me mens pas.

Je soupire. Il est trop fort pour voir ce genre de trucs et je déteste lui cacher des choses alors, je décide d’être honnête :

— Samuel arrive et il veut parler à Aymeric.

Grand-père secoue la tête. Il connaît son petit-fils. Samuel a beau être très calme et d’une patience à toute épreuve, on ne touche pas à sa famille. Il va n’en faire qu’une bouchée. Je crois, tout du moins. Avec son nouveau physique, Aymeric pourrait bien lui donner du fil à retordre.

— J’imagine qu’il n’acceptera pas de, s’interrompt-il pour tousser, venir voir son vieux papi avant de régler ses comptes ?

— Ça m’étonnerait.

Il m’envoie un geste défaitiste de la main et me fait signe de sortir. Je m’exécute, mais il m’arrête avant que je ne passe la porte.

— Souviens-toi de ce que je t’ai dit, Camille. Ne soyez pas trop... durs avec lui.

— Il ne mérite pas qu’on le ménage, papi.

Je ne lui laisse pas le temps de rétorquer et regagne la salle d’attente. Aymeric y a élu domicile ces deux derniers jours. Des valises lui mangent les yeux, c’est pas beau à voir. À mon air déterminé, il comprend. Il se redresse avant de me suivre à l’extérieur. Nous sortons de l’enceinte de l’hôpital pour rejoindre un petit parc en face. Un silence de plomb s’étend entre nous. J’ai l’impression de l’emmener à l’échafaud et, loin de ressentir du plaisir comme je le pensais, cette situation ne m’enchante guère. Il mérite de s’en prendre une après tout, alors pourquoi j’ai une soudaine envie de vomir ?

Alors que nous pénétrons dans le petit parc, la silhouette de Samuel, dos à nous, se découpe à travers les arbres. Je m'apprête à appeler mon frère quand Aymeric me coupe en demandant simplement :

— Quoiqu'il arrive, n'interviens pas.

Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? Il ne va quand même pas rendre coup pour coup. Tu penses qu'il va se laisser tabasser sans rien faire ? Merde, pas faux. Léna me repère et me pointe du doigt. Samu se retourne et reste, une seconde, bloqué sur Aymeric. Ouais, ça fait un choc. Le grand maigrichon a laissé place à un homme baraqué et je ressens de l'appréhension à l'idée que, tout compte fait, Samuel va se faire massacrer. Léna chuchote à mon frère, je ne sais quoi, et ce dernier s'approche d'un pas déterminé vers nous. Aymeric repousse ses épaules en arrière avant de se caler sur ses jambes un poil pliées. Dans un instant de panique, je le supplie :

— Ne lui fais pas de mal.

Il m'adresse un regard surpris avant de rétorquer :

— C'est vraiment ce que tu crois ?

Il secoue la tête, le visage triste. L'ai-je blessé ? Il se tourne de nouveau vers Samuel, qui n'est plus qu'à quelques petits mètres de nous. Lorsqu'il est assez près, il balance son poing dans la figure d'Aymeric qui ne bouge pas. Seul son cou a pivoté suite à la violence du coup. Je porte une main à ma bouche, assez choqué de découvrir mon frère ainsi. Je savais pourtant ce qu'il allait se passer néanmoins, c'est la première fois que je le vois brutal. Aymeric se replace face à lui et lance d'une voix calme :

— Encore, vas-y. Défoule-toi.

D'abord surpris par cette demande, Samuel ne se fait pas prier et réitère son geste. Léna accourt vers lui et pose une main sur son épaule. Il lui jette un regard avant de s'apaiser. Elle l'entraîne, quelques pas en arrière, tandis

qu'il ne quitte pas son adversaire des yeux. D'une voix glacée, il prend la parole :

— Si tu t'approches une nouvelle fois de ma famille, tu es un homme mort, Aymeric. Cameron ne devrait pas tarder non plus et il ne sera pas aussi clément que moi.

— Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit. Je veux juste honorer Henri. Votre grand-père a fait énormément pour Sophie et moi. Si j'avais su que vous étiez de la même famille, je serais resté à l'écart.

Les trémolos dans sa voix suffisent à nous communiquer sa peine. Je le hais soudain un peu moins. Aymeric prend une grande inspiration pour se calmer avant de continuer :

— Vous pouvez me détester autant que vous le voulez, à juste titre. Mais ne m'enlevez pas le droit de lui dire au revoir.

Samuel semble réfléchir sur la marche à suivre. Il est tiraillé entre ma protection et l'envie de rendre les derniers instants de papi paisibles. Il se tourne vers moi et lance :

— S'il t'approche de trop près, tu hurles. S'il tente le moindre truc, il dégage. C'est clair ?

J'acquiesce pour ne pas le contrarier. Préférant ne pas envenimer la situation, je ne parle pas du faux compte sur le site de rencontres. Ce serait envoyer Aymeric directement dans un cercueil sans qu'il ne puisse se tenir aux côtés de grand-père. J'ignore pourquoi, mais je regretterais de les priver de ces derniers instants.

— Tu es important pour papi, finit Samuel. Alors, je te laisse rester avec lui jusqu'au bout. Après ça, je ne veux plus jamais entendre de tes nouvelles. Tu seras le voisin de Camille, un point c'est tout. Tu lui parles, tu es mort. Tu t'approches, tu es mort. Tu la touches...

— Je suis mort, j’ai compris.

Samuel hoche la tête avant de prendre Léna par la main. Je les suis, laissant ainsi Aymeric planté là avec son arcade ouverte. On va dire que ça s’est moins mal passé que je ne le pensais.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 24

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

*J*e fais tout mon possible pour retenir le gémissement qui menace de passer la barrière de mes lèvres. Aymeric me plaque contre le mur de la salle de bain, sa bouche enfouie dans mon cou. Je ferme les yeux de plaisir. Ça fait maintenant un mois que nous entretenons cette relation restée secrète jusqu'ici. Notre passion dévorante, loin de s'être apaisée, ne fait que croître de jour en jour. Alors, nous tentons de trouver le moindre petit moment à l'abri des regards pour satisfaire notre besoin de l'autre.

— Aymeric...

— Chuuut... Il faut que tu gardes le silence, ma beauté.

Facile à dire quand il s'amuse à me torturer de la sorte. Sa main s'immisce sous ma jupe pour jouer avec l'élastique de ma culotte. Je presse mon bassin contre lui de manière suggestive alors qu'il fait glisser son doigt sur le tissu de mon sous-vêtement. Il se contente de simples caresses, sans appuyer ni approfondir son geste. Il va me rendre dingue. Je grogne de frustration contre son oreille, le faisant frissonner.

— Tout doux, ma belle...

— Tu crois vraiment qu'on a le temps pour tes petits jeux ?

Il m'envoie un sourire canaille avant d'enfin me donner ce que je demande. Je cogne ma tête contre le mur derrière tandis qu'il s'applique à me faire plaisir de ses mains expertes. Je m'accroche à ses épaules tout en mordant mes lèvres pour me faire silencieuse. Samuel peut rentrer d'une minute à l'autre et on ne peut pas risquer qu'il nous entende. La première vague de jouissance me submerge. Il m'embrasse pour étouffer le cri de mon orgasme. Tremblante, je m'appuie contre lui, le temps de reprendre mes esprits. Il dépose un baiser sur mon front et nous demeurons, un instant, enlacés ainsi. Plus notre relation avance et plus je me sens bien avec lui. Ce qui, à mon avis, ne devait rester que purement physique, semble évoluer d'une manière que je n'attendais pas. Néanmoins, je ne suis pas sûre que le sentiment soit réciproque. Après tout, on ne s'est rien promis.

— Allez, viens. Retournons dans le salon avant de se faire chopper.

Il fait volte-face, mais je le retiens.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

Je roule des yeux. J'ai toujours du mal à cerner s'il le fait exprès ou non. Ne voit-il pas ce que je veux dire ? Je pointe son entrejambe du doigt. Il fait un signe de la main pour m'indiquer de laisser tomber.

— Ça va redescendre, ne t'en fais pas.

— J'aurais pu te retourner la pareille. Il n'y a que moi qui ai profité...

— Loin de là. Te faire plaisir me plaît autant que d'en recevoir. J'adore tes expressions quand tu prends ton pied.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Aymeric est loin d'être le premier homme avec lequel j'entretiens des relations sexuelles. Cependant,

*il est le premier à me faire autant d'effet. C'est comme si nos corps étaient faits pour n'en former qu'un. L'alchimie entre nous est si évidente...*

*— Si c'est si important pour toi, tu me retourneras l'ascenseur une autre fois. Ce n'est pas un concours.*

*J'acquiesce, contente de voir qu'il existe encore des hommes comme lui sur terre. De plus en plus, le sexe n'est qu'une question de donnant-donnant et de performances. Aymeric ne me met pas la pression et j'adore. Grâce à lui, je me sens plus épanouie, plus à l'aise avec mon corps. Je n'ai aucun doute sur ce plan-là.*

*J'ouvre la porte de la salle de bain quand sa main m'en empêche. Il enroule ses doigts autour de mon poignet et le caresse avec tendresse. Mes yeux se posent sur son visage. Il semble nerveux d'un coup.*

*— Ça te dirait qu'on sorte tous les deux ce soir ?*

*— Tu veux dire, genre, un rencard ?*

*— Ouais...*

*Il me lâche pour se gratter la nuque, gêné. Bon sang, il est adorable. Il pense que je vais éclater de rire ou refuser tout net ? Je décide de le faire mariner :*

*— Ça dépend ce que tu as prévu.*

*— Alors, ça, c'est une surprise. Il me semble que tu adores ça, non ?*

*— Touché, monsieur.*

*Il me sourit, il sait que j'accepte. Je me blottis contre lui, heureuse que nous soyons, au final, sur la même longueur d'onde. J'aurais eu du mal à continuer cette relation s'il m'avait dit vouloir qu'elle reste physique. Je renchéris :*

*— Du coup, il faut tout de même se donner un point de rendez-vous. Si je débarque ici ou que tu viens me chercher, ce sera suspect. Tu crois pas ?*

— Si, c'est pour ça que j'ai un plan. Retrouve-moi à dix-neuf dans le parc d'à côté.

— Un dress code à respecter ?

— Mets ce que tu veux, tu seras magnifique dans tous les cas.

Je le remercie d'un tendre baiser et nous rejoignons le salon. Samuel n'est pas encore rentré et il vaut sans doute mieux que je m'éclipse avant que ce ne soit fait. Je passe beaucoup plus de temps ici, ces derniers temps, et, même si ses remarques se font sur le ton de l'humour, j'ai peur qu'il ne finisse par avoir des soupçons. Ni Aymeric ni moi ne sommes prêts pour l'instant à nous dévoiler aux yeux de tous.

— Je vais rentrer, annoncé-je. J'ai un rencard ce soir, je dois me préparer.

— Un rencard ? Vraiment ? Quel chanceux, ce type !

Je ris et lui frappe le bras. Il est con lorsqu'il s'y met. Il rattrape ma main pour y déposer ses lèvres et je soupire de contentement. Je crois qu'il est parfait. Me plaçant sur la pointe des pieds, je lui octroie un baiser d'au revoir qu'il fait durer en pressant ma taille contre lui. Je me détache avant de nous faire griller, juste devant la porte d'entrée. Je le salue :

— À ce soir.

— J'ai hâte.

Il profite que je me retourne pour m'envoyer une gentille claque sur les fesses qui me fait glousser. C'est fou comme j'adore ces deux facettes de lui : le tendre et le joueur. Mélangées, c'est le combo parfait. Je descends les escaliers sur un petit nuage et quitte en vitesse le quartier. J'adresse un message à Lucie :

[SOS shopping !]

*[Raison de l'urgence ?]*

*[Rencard avec un mec incroyable dans quelques heures.]*

*[On se rejoint à notre quartier habituel.]*

*Lucie a beau détester faire les magasins, à cause de la foule, je peux compter sur elle pour venir avec moi quand j'ai besoin de ses conseils. Elle fait toujours en sorte de s'habiller avec des vêtements trop larges alors qu'elle a énormément de goût. S'il y a bien une personne pour m'aider à me sublimer, c'est elle.*

*Je prends donc la direction du centre commercial tout en imaginant ce que je pourrais bien porter. Je vais sortir le grand jeu pour Aymeric. Qui aurait cru que je jetterais mon dévolu sur lui ?*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 25

## Camille

**T**oujours énervé par son altercation avec Aymeric, Samuel n'a pas desserré les dents depuis de longues minutes. Je sais très bien qu'il enrage de la présence du traître et j'aimerais aussi qu'il soit ailleurs. Il l'a remis à sa place en tout cas. C'était assez chaud quand même. J'admets avoir été surprise qu'Aymeric ne se défende pas. Il a encaissé les coups sans rien dire, comme fataliste. *Peut-être parce qu'il s'en veut vraiment, non ?* Je ne souhaite pas y penser. L'avouer serait comme lui trouver des excuses.

Nous pénétrons dans le hall de l'hôpital quand mon frère me demande :

— Ça va, toi ?

— Je suis inquiète pour papi.

Il acquiesce sans rien ajouter. Je me doute qu'il cherchait plutôt à connaître mon état d'esprit concernant la réapparition d'Aymeric. Néanmoins, je suis incapable, moi-même, de mettre des mots sur les sentiments contradictoires que j'éprouve. Autant faire le ménage dans ma tête avant de foutre le bazar dans la sienne.

Nous entrons dans la chambre de grand-père où nos parents sont déjà. Samuel enlace notre mère qui semble au bord des larmes et notre père lui

colle une accolade virile. Leur relation a toujours été un peu plus distante.

— J’ai le droit de voir mon petit-fils, maintenant ?

Samuel sourit avant de se tourner vers papi. Je perçois à son mouvement d’hésitation qu’il ne s’attendait pas à le trouver si fragile. Je connais mon frère, je suis persuadée qu’il doit se sentir coupable de ne pas lui avoir rendu visite plus tôt. Nous sommes deux, dans ce cas-là.

— Bonjour, papi, comment tu vas ? s’inquiète-t-il.

— J’ai vécu mieux, mais je suis... tellement heureux que tu sois là... Et présente-moi cette magnifique demoiselle... qui t’accompagne.

Léna s’avance d’un pas pour s’approcher du lit. Elle récupère la main qu’il lui tend alors que Samuel s’occupe du dialogue.

— Papi, maman, papa, voici Léna.

— Celle qui a volé ton cœur et qui t’a incité à la rejoindre dans une nouvelle vie, répond notre mère.

— Je suis désolée de vous l’avoir emprunté. Je jure ne pas lui avoir placé le couteau sous la gorge.

Elle adresse un sourire contrit, déclenchant ainsi le rire de toute la famille. Je crois qu’elle est officiellement intégrée parmi nous. La conversation embraye sur leur installation aux États-Unis et leur quotidien à Philadelphie. Comme je le craignais, papa tire profit de cette discussion sur le voyage pour mettre son grain de sel :

— Tu devrais nous rendre visite plus souvent, reproche-t-il. Tu vieillis si vite qu’on finira par ne plus te reconnaître.

— Je viendrai, papa. C’est promis.

— Quand ça ? insiste-t-il.

— On en reparlera plus tard, si tu veux bien.

Samuel tente de rester calme, mais je sens qu'il perd patience. Entre l'état de papi, la réapparition d'Aymeric et maintenant notre père qui s'y met, n'importe qui aurait déjà pété un câble. Grand-père prend donc la parole pour sauver la situation et éviter une crise :

— Où est Aymeric ?

*Aïe, mauvaise pioche !* Pourquoi faut-il troquer une discussion épineuse par une autre ?

— Je suis là.

Toute l'attention se tourne vers ce dernier qui entre dans la chambre. Son œil a viré au rouge et commence à gonfler. Maman pousse une exclamation de surprise avant de se précipiter vers lui.

— Que vous est-il arrivé, mon pauvre ?

— Rien de grave, je me suis juste pris un arbre à cause de l'inattention.

Il jette à peine un regard à Samuel qui resserre la mâchoire. Je pose une main sur son épaule afin de l'apaiser. Aymeric a eu le tact de ne pas incriminer mon frère devant notre famille, il ne faudrait pas éveiller les soupçons. Papi nous lance une moue accusatrice, pas dupe. Je lui fais les gros yeux pour éviter qu'il ne dise quoi que ce soit. Préférant lâcher prise, il s'éclaircit la gorge.

— Maintenant que tout le monde est là, j'aimerais dire quelque chose.

Un silence de mort s'abat sur le groupe. Nous avons tous conscience qu'il s'agit des derniers mots qu'il nous prononcera avant de quitter ce monde. Il a tenu jusqu'ici, juste pour cet instant de réunion. Aujourd'hui, il semble avoir un regain d'énergie surprenant. Je n'ose pas espérer qu'il aille mieux pourtant... Il poursuit d'une voix toujours sifflante :

— Je suis heureux d'être entouré... par ma famille et mon ami. Je me suis battu pour attendre que vous soyez tous là, dit-il en lâchant un petit rire.

Tout ce que je vous demande... C'est me permettre de partir. Si mon cœur relâche, empêchez les médecins de le relancer.

Un sanglot m'échappe à ces mots. Samuel passe un bras autour de mes épaules pour me donner de la force. Bon sang, ce que c'est dur !

— Je peux m'en aller en paix... je sais que je laisse derrière moi des êtres formidables. Mon testament est écrit... j'avais pris mes précautions bien avant. La maison vous revient, mes petits-enfants... et j'aimerais qu'Aymeric continue de s'occuper du jardin... s'il est d'accord.

Mon regard rempli de larmes se tourne vers l'intéressé. Il hoche la tête sans un mot, les poings serrés contre ses cuisses. Je vois qu'il a toutes les peines du monde pour ne pas craquer. Je ressens soudain de la pitié pour lui. Il est tout seul dans sa tristesse alors que nous sommes une famille complète pour nous épauler.

— Vous savez, reprend papi, tout ne se passe pas toujours comme prévu dans la vie. N'oubliez pas que la franchise... et le pardon sont les maîtres mots pour être heureux.

Il m'envoie un sourire conspirateur. J'étais sûre qu'il reviendrait sur le sujet. Penser qu'il allait abandonner serait bien mal le connaître. Nos parents lui jettent un œil perplexe alors que Samuel me questionne du regard. Je pose ma tête sur son épaule pour lui signifier de ne pas insister pour l'instant. Quelqu'un frappe à la porte et une infirmière entre en s'exclamant :

— Eh bien, il y en a du monde ! J'ai besoin que vous quittiez la pièce pour faire la toilette de monsieur.

Nous acquiesçons de concert avant de prendre le chemin de la sortie. Alors que je passe le pas, le moniteur cardiaque s'emballe. La soignante appelle un médecin. Aucun de nous ne réagit, incapable de lui dire d'arrêter

malgré les dernières volontés de grand-père. C'est trop dur. Le toubib se précipite vers le lit, mais Aymeric le retient d'une main.

— Il faut le laisser partir, trouve-t-il la force d'annoncer quand nous sommes tous figés sur place.

Le médecin nous observe les uns après les autres pour être certain de notre choix avant de nous murmurer :

— Je suis désolé.

Il débranche les machines une à une, coupant ainsi le bruit strident du cœur arrêté de papi. Samuel resserre ses bras autour de moi et je sens Léna m'envelopper à son tour. J'entends mes parents pleurer sans parvenir à distinguer le moindre son de la part d'Aymeric. J'ignore pourquoi mon regard tente de l'apercevoir entre les corps de mon frère et sa chérie. Blanc comme un linge, il s'est appuyé contre le mur de la même teinte que son visage. Le choc se peint sur ses traits déformés par la tristesse. Je meurs d'envie de le rejoindre, lui apporter ce soutien auquel il n'a pas le droit. La raison se rappelle à moi. Il y a une raison pour laquelle il se retrouve seul. Alors, je me blottis plus fort contre Samuel. Le médecin s'approche de papa, une main posée sur son épaule, et lui murmure d'un ton compatissant :

— Vous pouvez aller vous recueillir dans la chambre avant que nous ne procédions à la toilette mortuaire.

Mon père nous jette un regard alors que je secoue la tête. Je refuse de le voir allongé, sans vie. Je préfère garder à l'esprit les images d'un grand-père plein de gaieté et vigoureux. Ainsi, je fais le choix de quitter la chambre sans un regard.

— Camille !

Je fais signe de ne pas insister. Je crois entendre les autres entrer de nouveau dans la pièce pour faire leurs adieux à papi. Quelques minutes plus tard, je suis à l'air libre. J'atteins le parc avant de m'affaler sur un banc. La barrière lâche et je suis secouée de sanglots intarissables. L'impression d'avoir une poigne serrée autour de mon cœur m'empêche de respirer convenablement. Les gens m'envoient des regards de pitié auxquels je ne fais pas attention. Il est parti. Jamais plus je ne reverrais mon grand-père. Le banc bouge sous le poids d'une autre personne qui s'y installe. Aymeric pose quelques secondes sa main sur mon genou en guise de réconfort avant de se reculer pour me donner de l'espace. Il s'assied à mes pieds sans un mot, me laissant à ma tristesse. Nous restons ainsi, pendant longtemps, à pleurer la mort d'un homme extraordinaire.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 26

## Aymeric

**J**e suis resté aux côtés de Camille jusqu'à ce que Samuel prenne le relais. À sa vue, je me suis levé pour partir. Il m'a retenu par le bras quand je l'ai dépassé pour lâcher un simple merci, froid comme la glace. Je n'ai pas rétorqué, je ne l'ai pas regardé. Peu importe ce qu'il s'est passé, je n'aurais pas pu la laisser seule, dans cette peine. Henri avait eu un regain d'énergie avant de s'en aller. Il paraît que ça arrive à certaines personnes juste avant de mourir. Un peu comme un dernier pied de nez à la vie... J'ai préféré m'éclipser pour que la famille fasse son deuil en paix. Ni Camille ni Samuel n'aurait été à l'aise, si j'étais resté.

Le lendemain, je suis extrait de mon sommeil par le son d'une ambulance qui déboule à toute vitesse dans le quartier. Il n'est que six heures du matin, mais je sais que je serais incapable de me rendormir malgré ma fatigue. Vidé de toute énergie, je me force tout de même à quitter mon lit pour prendre une douche. L'eau chaude ne me réveille pas. L'eau froide n'a guère plus d'effet. Je tente le café pour me secouer, sans succès. Rien ne me permet de sortir de cette léthargie. Henri est parti, lui qui agissait plus comme un père que mon propre père. La boule, qui m'obstrue la gorge, ne

se déloge pas. Bon Dieu, quand est-ce que les évènements merdiques vont cesser de détruire ma vie ?

Je patiente jusqu'à dix heures avant d'appeler la famille d'accueil de Sophie. J'en suis venu au stade où seule sa présence saura combler le vide qui menace de m'engloutir. J'attends trois, quatre sonneries puis on décroche.

— Allô ?

— Karen ? C'est Aymeric. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. Que puis-je pour vous ?

— Mon ami est...

Je ne termine pas ma phrase. Le dire à voix haute ne fait que rendre sa mort plus réelle encore.

— Je suis désolée de l'apprendre. Mes sincères condoléances.

— Je vous remercie. La raison de mon appel est de savoir si vous avez pu voir avec les services sociaux concernant les jours de garde. Je vous avoue que j'aurais bien besoin de Sophie à mes côtés.

— Effectivement, je les ai eus au téléphone. Ils m'ont affirmé que vous pouviez prendre votre sœur quelques jours, si vous êtes en état de le faire compte tenu de la situation.

Ce qui est normal. On ne laisse pas une petite fille aux mains d'une loque humaine. Qui sait ? Peut-être aurais-je pu avoir un penchant pour la bouteille lorsque je suis triste. Je m'empresse de la rassurer :

— Je ne demanderais pas à la garder si je n'en étais pas capable. Sa sécurité prime avant tout. Si vous le souhaitez, je peux rester quelques heures avec vous pour vous le prouver.

— Ce ne sera pas nécessaire, je vous fais confiance. Elle est prête et finit son petit-déjeuner. Vous pouvez passer la prendre quand vous le voulez.

— Merci beaucoup, j’arrive tout de suite.

Je raccroche, soulagé. J’ignore ce que j’aurais fait si j’avais dû broyer du noir, toute la journée, seul. Mes chaussures enfilées et ma sacoche sous le bras, je sors pour récupérer ma voiture. Je ne peux m’empêcher de jeter un coup d’œil chez mon voisin – ou plutôt, ma voisine désormais – pour vérifier que tout va bien. Un calme plat règne en maître. Deux nouveaux véhicules se sont ajoutés à celui de Henri. Les parents de Camille et Samuel ? Peu importe, ce ne sont pas mes affaires.

Je démarre mon véhicule et me rends chez Karen. Le trajet me semble interminable tant j’ai besoin de prendre Sophie dans mes bras. Mes doigts pianotent sur le volant alors que j’entre dans le quartier. Bien que notre petite résidence ne soit pas à plaindre, Karen vit dans ce genre d’endroit plus favorisé dans lequel les enfants peuvent jouer, jusqu’à point d’heure, sans risquer un quelconque malheur. Un jour, je pourrais offrir cette vie-là, moi-même, à Sophie. Je le jure.

Tandis que je me gare, Karen et Sophie sortent de la maison. Je m’empresse de couper le moteur pour aller à leur rencontre.

— Aymeric !

Ma sœur court jusqu’à moi pour se jeter dans mes bras. Je la réceptionne sans difficulté pour la faire tourner. Le nez dans ses cheveux, je respire son parfum d’enfant qui m’apaise instantanément. Cette petite fille est un antidépresseur à part entière. Sophie, toujours contre moi, je m’approche pour saluer Karen.

— Bonjour, Karen.

— Bonjour, Aymeric. Qu’est-il arrivé à votre œil ?

Mince, j’avais presque oublié le coquard. Sophie passe un doigt léger sur la peau devenue bleutée. J’ai de la chance de pouvoir encore l’ouvrir. Pour

éviter de me noyer dans mon mensonge, je sors la même excuse qu'aux parents de Camille :

— C'est ça de ne pas regarder devant soi... Je me suis mangé un arbre.

Karen grimace. J'ignore si elle me croit, je l'espère en tout cas. Si on apprend que je me suis pris un pain, je peux dire adieu à la garde de Sophie. Karen secoue la tête comme pour chasser quelque chose de son esprit, puis m'adresse une moue compatissante :

— La glace, il n'y a rien de tel. Comment allez-vous, hormis ce léger incident ?

— Bien mieux, maintenant.

Elle m'envoie un sourire entendu avant de me donner le sac contenant les affaires de Sophie. Je le récupère en la remerciant puis nous rejoignons la voiture. Sophie installée à l'arrière, je lui propose de l'emmener manger dans un fast food. Folle de joie, elle acquiesce. Je sais qu'il faudra que j'aborde le sujet d'Henri tôt ou tard, mais j'ai tellement peur de voir ma sœur souffrir. Les enfants ne devraient pas être confrontés à ce genre de tragédies.

\*\*\*

De retour à la maison, Sophie s'extrait toute seule de la voiture avant de me tendre les bras. Je suis étonné qu'elle le demande, elle qui n'est pas une grande fan d'être portée de la sorte. Peut-être sent-elle que quelque chose ne va pas. Je me tourne vers le domicile d'Henri. Attablés, tous mes anciens amis sont présents. Lucie est assise sur les genoux de Cameron alors que Léna – je crois qu'elle s'appelle ainsi – est installée sur ceux de Samuel. Camille, en bout de table, semble au bout du rouleau. Aucun d'eux ne m'a encore repéré. J'entends des bribes de leur conversation :

— Bastien s’excuse de ne pas être présent, les informe Cameron. Son patron refuse de lui donner des jours, pour l’instant, étant donné qu’il vient de commencer.

J’avance vers la porte d’entrée de chez moi sans écouter la réponse des autres. Bien sûr, les mouvements les interpellent et je deviens la cible de cinq paires d’yeux noirs. J’en fais fi, il va falloir que je m’y habitue.

— Dis, Aymeric ! C’est qui ?

Curieuse, Sophie jette un regard intrigué à l’assemblée.

— Ce sont la famille et les amis d’Henri.

— Il est où ? Je veux le voir, on devait faire des gâteaux aujourd’hui.

Je clos les paupières et soupire. Quand il faut y aller... Je pose Sophie au sol et m’accroupis face à elle. J’opte pour le ton le plus doux possible et me lance :

— Tu ne vas plus pouvoir parler avec Henri, ma chérie. Il est parti.

— En vacances ?

Elle incline la tête sur le côté avec une moue adorable. Je nie du menton.

— Non, ma puce. Il est parti, parti.

— Il est dans les étoiles comme papi et mamie ?

— C’est ça.

Elle acquiesce d’un air sérieux puis tourne son regard avec le ciel, comme si elle réfléchissait au sens de la vie. Elle reste silencieuse quelques secondes avant de reposer son regard sur moi. Je lui envoie un sourire triste. Celui qu’elle me renvoie est lumineux. Elle se contente de dire avec sa naïveté infantile :

— Du coup, je pourrais encore le voir la nuit.

Je lâche un petit rire avant de la prendre contre moi pour qu’elle n’aperçoive pas les larmes dans mes yeux. Tout est si simple à son âge.

Pourquoi vieillissons-nous ? Je m'apprête à rentrer chez moi avec Sophie dans mes bras quand Cameron m'interpelle depuis l'autre côté de la haie.

— Faut qu'on cause, Aymeric.

Je me tourne vers lui d'un air décidé et rétorque :

— Pas aujourd'hui, j'ai Sophie. Vous restez combien de temps ?

— Quatre jours.

— Je la ramène à la famille d'accueil demain soir. On pourra discuter ou peu importe, ce que tu souhaites juste après.

— OK.

Ses réponses sont laconiques, rendant évidente sa demande : il ne veut pas parler autour d'un thé. Ce sera un règlement de comptes pur et dur. Pas de soucis, je suis prêt.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 27

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*J'ai l'impression d'être un adolescent, qui attend sa belle juste avant le bal de promo. J'ai les mains moites et le cœur qui bat à cent à l'heure. Le portail du parc franchi, je pénètre à l'intérieur. Dans la douce pénombre du crépuscule, les arbres prennent des reflets orangés plus intenses. L'automne laisse des tas de feuilles au sol donnant aux lieux, un air presque irréel.*

*Alors que j'approche du petit kiosque, la silhouette de Camille se découpe dans la lumière du lampadaire. Je marque un temps d'arrêt. Je ne serai jamais à la hauteur. De dos, je peux admirer ses formes moulées dans une robe en satin prune qui dévoile son dos dénudé. Elle est magnifique. Je la rejoins et pose ma main sur sa peau découverte. Je me délecte des frissons qui la dévorent quand je la touche. Son corps réagit toujours avec une intensité folle.*

*— Tu es sublime, lui dis-je en guise de salutations.*

*Elle se tourne pour me faire face et je lui tends le bouquet de roses que j'ai acheté sur le chemin. Ses yeux pétillent à leur vue. Je viens de marquer un point. Elle prend mon présent et le hume en fermant les paupières, un sourire lumineux sur les lèvres.*

*— Merci...*

*Je dépose un baiser sur son front, fier de mon petit effet. Je lui demande :*

*— Prête ?*

*— Je te suis.*

*J'enroule mon bras autour de sa taille pour l'entraîner jusqu'à ma voiture. En parfait gentleman, je lui ouvre la portière pour la laisser s'installer. Peu habituée par ce genre d'attentions – de ce que j'ai compris de ses derniers rencards – elle se prête au jeu avec plaisir. Quand je suis derrière le volant, elle ne peut s'empêcher de me questionner :*

*— Alors, tu vas me dire ce que tu as prévu ?*

*— Patiente encore un peu.*

*Je lui adresse une moue énigmatique et elle n'insiste pas. J'ai la pression. Si ma surprise ne répond pas à ses attentes, cela pourrait bien être la fin de notre relation. Avant même qu'elle ne commence pour de vrai. Quel gâchis ce serait ! Je suis certain que notre couple tiendrait. Je jette un coup d'œil à ma belle qui scrute le paysage défilant devant nos yeux. Joueuse, elle lance les paris :*

*— Je ne vais pas dire que tu m'emmènes au restaurant, c'est évident. Maintenant, il reste à savoir lequel. Tu as mis une chemise donc c'est quelque chose de plutôt chic. Tu confirmes ?*

*— Hum, hum...*

*Je la laisse divaguer sans lui apporter de vraies réponses. Il ne manquerait plus qu'elle devine tout, avant d'arriver. Je ris face à certaines*

*de ses propositions farfelues. Un parc d'attractions ? À cette heure-ci ?*

*Trois quarts d'heure après notre départ, je me stationne enfin sur un petit parking. Je quitte en vitesse l'habitacle pour l'aider à sortir. Le sol est constitué de nombreux cailloux et, avec ses talons aiguilles, elle risque bien de se faire mal. Je lui offre mon bras en la gratifiant d'un :*

*— Madame !*

*— Monsieur, répond-elle sur le même ton.*

*Nous avançons jusqu'au fleuve d'un pas lent. L'odeur de son parfum me transporte, me faisant perdre la raison. Des notes de fruits exotiques me plongent dans une humeur passionnée. Je rêve de rentrer pour pouvoir honorer son corps.*

*— Mais non ! C'est sérieux ?*

*La péniche se dévoile face à nous, illuminées de nombreuses guirlandes, qui la parent d'une lueur ressemblant à celle des bougies. Les tables sont dressées comme dans un gastronomique, les nappes blanches sublimées par les bouquets de fleurs champêtres. Exactement comme je l'avais imaginé. Camille me jette un regard surexcité. Je m'explique :*

*— Voici notre restaurant pour ce soir. Au programme : un repas-croisière avec un excellent vin.*

*— Trop bien !*

*Nous marchons jusqu'au serveur qui se tient à l'entrée. Il nous salue d'un geste du menton.*

*— Madame, Monsieur, bonsoir. Avez-vous une réservation ? interroge-t-il.*

*— Oui, au nom de Fostier.*

*Il vérifie son registre avant de nous faire signe de prendre place.*

— Ce sera la troisième table sur la droite. En vous souhaitant une agréable balade.

Nous le remercions puis gravissons les quelques marches. Camille sautille presque. Ses foulées s'accélèrent tant elle a hâte de monter à bord. Dans la précipitation, l'un de ses talons se coince entre deux lattes du ponton et je la rattrape de justesse avant qu'elle ne tombe. Ses bras enroulés autour de mon cou, elle plonge son regard dans le mien.

— Mon sauveur !

Je la gratifie d'un sourire avant de me baisser pour lui enlever ses chaussures. Elle se laisse faire. J'en profite pour lui caresser le pied au passage, ce qui allume une lueur de désir dans ses yeux. Sa lèvre inférieure coincée entre ses dents, elle est d'un érotisme fou. On peut sauter le repas ?

— Princesse...

Je me redresse et la soulève pour la porter jusqu'à notre table. Les clients déjà arrivés nous jettent des œillades amusées. J'entends certains d'entre eux murmurer que nous formons un beau couple, ce qui me soulage. Je ne suis pas dupe : je sais que je fais pâle figure à côté de Camille. Moi, le maigrichon immense et elle, la déesse aux courbes magnifiques. Cependant, je décide de faire abstraction de cela, ce soir. Pour ce premier rendez-vous, il n'y aura qu'elle dans ma tête. J'oublie Gabriel, j'oublie Sophie et tous mes problèmes pour me concentrer sur Camille.

Bientôt, toutes les tables réservées ont accueilli leurs clients et la péniche se met en branle. Des musiciens prennent place sur la petite scène un peu plus loin, nous octroyant une musique jazz très sympathique. J'effleure la main de Camille posée près de son verre alors qu'elle se gorge du paysage autour de nous. Je n'ai d'yeux que pour elle.

— Tout est parfait, murmure-t-elle.

— C'est toi qui l'es.

Elle rougit à mon compliment et baisse le regard, gênée. Pour masquer son embarras, elle continue :

— Qui aurait cru que tu serais si romantique et que j'aimerais autant ça ? Moi, la féministe, adore me faire traiter comme une princesse.

Nous rions avec légèreté. Je rétorque :

— C'est vrai que tu n'es pas très contes de fées, d'habitude.

— Il faut une première à tout, non ?

J'acquiesce alors qu'elle hausse les épaules, mutine. Cette soirée promet d'être magique.

\*\*\*

Après notre délicieux repas, nous sommes de nouveau dans la voiture. La tête de Camille est posée sur mon épaule tandis que je la reconduis chez elle. Le trafic s'affaiblit, car nous approchons minuit, ainsi, je la laisse s'installer comme elle le souhaite. Un silence agréable flotte dans l'habitacle alors que nous profitons des derniers moments de ce rendez-vous.

Arrivés devant son immeuble, je décide de ne pas quitter la voiture. Sait-on jamais si l'un de nos amis se prêtait à une sortie nocturne.

— Merci pour cette soirée.

— Je t'en prie, tout le plaisir est pour moi.

Je dépose un baiser chaste sur ses lèvres pour ne pas être tenté de monter avec elle. Elle approfondit notre échange, permettant à sa langue de se frayer un chemin contre la mienne. Je laisse ce délicieux ballet s'éterniser, quelques instants, avant de grogner contre sa bouche :

— File avant que je ne puisse plus te lâcher.

*Un rire chantant s'échappe de sa gorge et elle sort du véhicule en me souhaitant une bonne nuit. J'attends que la lumière de son appartement s'allume avant de remettre le contact. Postée à sa fenêtre, elle m'adresse un baiser et je repars pour rejoindre mon chez-moi. Jamais je n'avais passé un moment si agréable. Camille est si... Tout... Si belle, si pleine d'esprit, si drôle... Je pense que je suis amoureux. Tu crois ? Non, en fait, je suis sûr d'aimer ce petit bout de femme qui envoie valser toutes mes certitudes.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 28

## Camille

**A**u calme dans le jardin, nous lézardons au soleil. Il paraît que ce sont les derniers jours de beau temps avant que l'automne ne pointe le bout de son nez. Quel dommage de ne pas avoir pu en profiter plus ! Des éclats de rire me viennent de la maison d'à côté. Je jette un œil par-dessus la haie basse. Sophie se fait pousser par son frère sur la balançoire en demandant d'aller toujours plus haut. Un sourire communicatif orne leurs lèvres. Ils s'adorent, c'est indéniable. De ce que j'ai compris de mon grand-père et des bribes d'informations entendues çà et là, la pauvre chérie est placée en foyer et Aymeric ne peut l'avoir que quelques jours de temps à autre. Ça doit être très dur pour lui. Je secoue la tête pour m'enlever cette idée de l'esprit. C'est son problème, il n'avait qu'à pas faire de conneries.

— On peut jouer au camion ? demande soudain la petite fille.

— Bien sûr, ma chérie.

Il stoppe la balançoire pour elle et elle descend d'un bond. Il n'y a pas à dire, elle est trop mignonne dans sa jolie robe zébrée. Aymeric ouvre un coffre de jardin en plastique et en extrait un bac semblant contenir une

multitude de jouets. Il le dépose devant sa sœur avant de se tourner vers l'intérieur de la maison.

— Je reviens, Sophie. Ne bouge pas.

— D'accord.

Concentrée sur sa caisse, elle ne lui octroie pas le moindre regard. Elle récupère un tapis et le déploie, dévoilant ainsi de nombreuses routes dessinées. Son dévolu est jeté sur une voiture jaune qu'elle élève au-dessus de son visage comme pour la jauger. Elle semble à son goût, car elle acquiesce. Ses yeux se posent alors sur moi. Elle m'adresse un petit signe de la main et s'exclame :

— Bonjour !

— Bonjour, réponds-je sur le même ton avec un sourire.

— Normalement, je dois pas parler aux inconnus. Mais t'es la famille de Henri donc, c'est bon ! T'es gentille.

— Je suis contente que tu penses ça.

— Trop chou, murmure Lucie avec une moue tendre.

Je suis bien d'accord avec elle. Cette gamine est adorable, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Elle retourne jouer, alors qu'Aymeric débarque de nouveau dans le jardin, accompagné, cette fois-ci, d'une femme habillée plutôt strictement. Son carnet dans les mains, elle semble noter plusieurs choses. *Houla, ça pue pour lui ça, non ?* Grave.

Samuel quitte le bras de Léna pour s'installer à côté de moi. L'air soucieux, il me questionne :

— Tu tiens le coup ?

Je soupire, fatiguée. J'aurais préféré continuer de me mêler des histoires de mon nouveau voisin, alias ex-ami, alias traître. *Tu vas accoler les trois*

*titres à chaque fois ?* Te plains pas, je pourrais en mettre beaucoup plus. *Oui, comme changer le « ami »,* il était plus que cela, non ?

— C'est dur, finis-je par répondre à Samuel pour faire taire cette petite voix en moi qui cherche à me ramener dans le passé.

L'enterrement arrive bientôt et, même si ce sont nos parents qui gèrent tout, je suis usée. Surtout que j'aurais aimé qu'ils nous soutiennent plus dans cette épreuve. Ils nous ont laissés seuls, ici, pour qu'on soit « tranquilles, entre amis », préférant l'hôtel. Je peux comprendre leur décision de ne pas vivre, plusieurs jours, entourés de cinq jeunes adultes bruyants, néanmoins, ça ne les empêche pas de nous rendre visite pour discuter... *On dirait bien que si...*

— Sache que je te donne mes parts de la maison, annonce-t-il.

Je secoue la tête.

— Non, tu y as le droit aussi !

— Et j'en ferais quoi, en vivant sur un autre continent ?

— Tu pourrais avoir la moitié de l'argent qu'elle rapportera.

— Je n'en ai pas besoin, Cam, j'ai ce qu'il me faut.

Je pousse un râle de frustration. Pourquoi faut-il que mon frère soit si borné ? Il m'énerve lorsqu'il fait ça. Voyant que la conversation commence à tourner au vinaigre, Léna nous interrompt :

— Au pire, vous pouvez convenir d'une somme pour laquelle il te vendra ses parts. Ce sera donnant-donnant.

— Léna, tu es ma déesse.

Je me redresse pour lui coller un bisou sur la joue ce qui la fait rire. Cette fille est remplie de bon sens, et, toujours là, pour apaiser les tensions. Devoir s'occuper de trois mecs doit y être pour beaucoup. Samuel me repousse, taquin, avant de s'exclamer :

— Elle est à moi, pas touche.

Je lève les mains en l'air en guide de reddition. Léna roule des yeux alors qu'il embrasse son nez, la faisant ainsi rosir de plaisir. La rejoindre aux *States* est la meilleure décision qu'il a prise dans sa vie. Les voir si heureux me conforte dans l'idée que, même si son éloignement est compliqué à gérer, il participe à son bonheur. C'est tout ce qui m'importe.

— Pour en revenir à la maison, lancé-je en m'asseyant de nouveau à ma place, je sais pas encore. C'est dur de rester ici alors qu'il n'y est plus.

— On pourrait la vendre ou la louer à quelqu'un.

— Il y a trop de travaux à faire si tu veux mon avis. Elle est dans son jus.

— Faisons appel à des experts, ils s'occuperont de tout.

Je secoue la tête, franchement pas ravie à cette idée. Permettre à des inconnus de venir modifier l'endroit où j'ai grandi, hors de question !

— Je ferai le plus gros moi-même. Tout ce qui est possible sera effectué par mes petites mains.

Je leur montre mes paumes, fière de cette décision. Ça me changera les idées, lorsque je n'aurai rien à faire après les cours et le week-end. Au moins, je penserai moins au vide qu'a laissé papi derrière lui. Samuel me charrie, persuadé que c'est un travail titanesque qui sera trop compliqué, mais je suis déterminée. Je remettrai cette maison en état.

Quand la conversation retombe, celle provenant du jardin d'Aymeric nous parvient avec force. La femme s'est accroupie face à Sophie et lui pose des tas de questions dont l'une m'interpelle :

— C'est toi qui as décidé de jouer aux camions ?

— Oui, répond Sophie, soudainement timide.

— Pourquoi pas la poupée ?

— Parce que j'aime pas, c'est nul.

Je me retiens d'exploser de rire face à la mine revêche de Sophie. C'est quelque chose, cette petite. Hilare, Cameron rétorque :

— OK, ça, c'est fait. Un point pour la gamine, balle au centre.

La femme se tourne vers Aymeric, les sourcils froncés. Il hausse les épaules avant de s'expliquer :

— Je lui ai offert des poupons et tout, pour son anniversaire, elle ne les a jamais utilisés. Ils sont comme neufs, je peux vous les montrer. Elle m'a dit qu'elle voulait des voitures à la place. Si elle préfère s'amuser avec des trucs de « garçons », enchaîne-t-il en mimant des guillemets, alors elle y jouera.

Pas convaincue, la femme se contente d'acquiescer d'un air hautain. Bon Dieu, on est au vingt et unième siècle, arrêtez avec ces stéréotypes à la con ! Moi, je suis ravie de voir qu'Aymeric laisse le choix à sa petite sœur. C'est un bon point pour lui. *Un point pour quoi ?* Bah, pour... Euh... Je chasse cette remarque de mon esprit.

— Bien, j'ai terminé pour aujourd'hui. Je vous ferai part, par courrier, de mon avis concernant la suite.

— Je vous raccompagne.

Alors que la femme rentre dans la maison, je bondis sur mes pieds. Je ne peux m'empêcher de demander à Aymeric par-dessus la haie :

— Services sociaux ?

Il se tourne vers moi, surpris que je lui adresse la parole, avant de se contenter d'un hochement de tête. Il finit par suivre la mégère, s'effaçant de ma vue. Quand je me rassois, mes amis ont les yeux braqués sur moi.

— Bah quoi ? J'ai le droit d'assouvir ma curiosité, non ?

— Assouvir ta curiosité, ouais, répète Samuel, peu convaincu.

Il ne va pas s'y mettre quand même. Ce n'est pas la mer à boire. Lucie pose son coude sur la table, son menton dans la main. Le regard tourné vers la maison d'à côté, elle lance :

— N'empêche, il a bien changé.

Samuel lâche un rire sec et ironise :

— Tu m'étonnes, il a été en prison. Pas sûr que tu restes le même après ça.

Je les laisse débattre un instant, me demandant quelles autres différences ont pu se mettre en place chez Aymeric, durant ces deux dernières années.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 29

## Aymeric

**L**e trajet retour me file la boule au ventre. Sophie redéposée chez Karen, il me reste plus qu'à rejoindre les autres chez Henri. J'ai beau avoir souhaité cette conversation pendant deux ans, je ne suis plus si sûr qu'elle sera bénéfique. Je vais prendre cher, je n'en doute pas. En même temps, après le tort que je leur ai causé, c'est plus que normal. Mes yeux font des allers-retours entre la route et l'horloge numérique de la voiture.

Je n'arrive pas à dire si le temps s'écoule lentement ou non. Je suis dans l'expectative. Vais-je encore me prendre un pain ? Me faire passer à tabac ? Me faire insulter de tous les noms possibles et imaginables ? Mystère !

Bien trop tôt à mon goût, je me stationne dans l'allée. La gorge nouée, je descends pour regagner la maison d'Henri. J'ai l'impression de monter à l'échafaud. Cameron et Samuel sont déjà postés devant la porte et m'attendent de pied ferme. Alors, à quelle sauce vais-je être mangé ? Je les rejoins d'un pas vif. Autant en finir au plus vite. Campé face à eux, j'écarte les bras et lance d'un air blasé :

— Si vous voulez cogner avant de parler, faites-le maintenant.

Samuel s'avance dans ma direction. Cameron le retient par l'épaule et secoue la tête. Attends. C'est Cameron qui empêche Samuel d'user de la violence ? Putain, les rôles sont inversés là, non ? D'un signe de la tête, celui qui fait office de sage, ce soir, m'indique de rentrer. Je les suis donc à l'intérieur. L'odeur de cannelle me foudroie sur place et je reste un instant figé. Il est parti depuis quelques jours et pourtant, l'âme d'Henri semble encore habiter les lieux. Je n'imagine pas la souffrance de ses petits-enfants de devoir rester ici, quand sa présence se fait si palpable.

— Tu te ramènes ?

Je me secoue et rejoins le salon. Ils sont tous assis ensemble, soudés face à moi. Mon regard passe en vitesse sur la copine de Samuel. Je me demande quand il l'a rencontrée. Si j'ai bien compris, ils ont quitté le pays ? Je détourne les yeux pour me focaliser sur la seule personne dont je souhaite l'attention.

Camille a relevé les genoux sous son menton comme pour se protéger. J'aimerais qu'elle m'observe, qu'elle se concentre sur moi. Je rêve d'un échange avec elle, peu importe si c'est pour qu'elle me balance des horreurs à la figure. Elle fait comme si je n'existais pas et son indifférence me déchire. Je préférerais mille fois qu'elle me hurle dessus, plutôt qu'elle se mure dans ce silence. J'ignore si me regarder la dégoûte ou la fait trop souffrir. Certainement un savant mélange des deux. Dans tous les cas, j'ai mal à en crever.

Cameron et Samuel s'asseyent à leur tour. Leurs corps sont tendus à l'extrême. Cameron prend la parole :

— C'est l'heure de passer aux explications.

J'inspire avec force et me frotte la nuque. Replonger dans le bordel qu'était ma vie me semble insurmontable. Je pensais avoir fait la paix avec

les incidents qui se sont déroulés avant de connaître Gabriel, mais ce n'est pas le cas. La honte et les remords me bouffent encore. Bon sang, j'ignorais que ce serait si dur de déballer mon passé devant eux. Je me lance :

— Quand j'étais au lycée, j'ai eu pas mal de mauvaises fréquentations. Je sortais beaucoup, je fumais comme un pompier. Je traînais dehors, toutes les nuits, jusqu'à ce que l'envie de rentrer me prenne. Bien souvent, je m'étais mis une mine et je titubais en arrivant chez moi. Ma mère me hurlait dessus en me faisant la morale alors qu'elle n'était pas mieux. Du coup, au plus elle piquait sa crise, au plus je testais ses limites. Bref. J'étais un ado turbulent, sans plus. Jusqu'à ce que je rencontre Arthur.

Je reprends ma respiration. Jusque-là, c'était facile. Un quotidien de mec de dix-sept ans qui cherche juste à faire chier ses parents. C'est maintenant que ça se corse. Je continue dans un silence de plomb :

— Arthur, c'était le genre de gars cool que tu vois en soirée et avec qui tu te marres bien. Il m'a demandé si j'en avais pas marre des clopes et m'a proposé un autre style de fumette, bien moins légale. Je me suis dit que ça pouvait pas me faire de mal, du coup, j'ai accepté. Sur le moment, ça a été comme une révélation pour moi. Le tabac me permettait de calmer ma nervosité. Ça, c'était autre chose. Non seulement j'étais détendu, mais ça me mettait la tête en vrac au point d'oublier mon père en taule et ma mère bourrée vingt-quatre sur vingt-quatre. Alors, j'ai pris l'habitude de me rouler des pètes.

Je ne suis pas fier de ma propre lâcheté. Si j'avais affronté mes problèmes, tout seul, on n'en serait pas là. Il a fallu que j'aie recours à des substances illicites pour combler le vide dans ma poitrine.

— Je savais pas que tu touchais à ces trucs, lâche Cameron face à mon silence.

Un rire amer m'échappe.

— Si c'était resté au simple joint, j'aurais pu m'en sortir. Mais non, ça aurait été trop facile ! Mon corps a fini par s'accoutumer et ça a vite été insuffisant. La situation avec ma mère se dégradait. L'effet anesthésiant s'est dissipé. Arthur m'a fait passer au niveau au-dessus. Ça a commencé par des drogues douces avant de monter crescendo. Je bousillais ma vie pour essayer de ne pas voir que ma mère faisait la même chose avec la sienne. J'étais dans un cercle vicieux. Plus je me camais pour oublier mes problèmes, plus ils dégénéraient. Plus ils dégénéraient...

Je ne finis pas cette phrase, ils ont compris le principe. J'ai des frissons rien qu'à évoquer cette époque qui me file l'envie de vomir. Quel connard j'étais ! Je m'apprête à continuer quand Samuel me coupe :

— OK, c'est bien triste ton histoire, mais, c'est quoi le rapport avec ce que tu nous as fait ?

— J'ai rencontré Gabriel dans une de ces soirées défonce. J'avais pris l'habitude de dormir hors de chez moi donc on se croisait souvent. Un jour, j'ai reçu un appel des flics. Je venais tout juste d'aligner un rail sur la table sans avoir eu le temps de le sniffer. J'étais encore *clean*, et heureusement. Ils m'ont annoncé que ma mère avait fait un coma éthylique et qu'il fallait que je passe chercher ma sœur de toute urgence. J'ai couru jusque là-bas. Ils m'ont appris que ça faisait deux jours que Sophie n'avait pas eu de repas convenable, car ma génitrice était trop bourrée pour s'occuper d'elle. C'est là que j'ai capté qu'en me défonçant comme je le faisais, je laissais ma mère s'occuper de ma petite sœur, alors qu'elle était déjà incapable de se prendre elle-même en charge.

Putain. J'ai mal au ventre rien qu'à y repenser. Sophie avait deux ans et, déjà, elle était plongée dans un enfer qu'elle ne pouvait pas comprendre. Ma

princesse...

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? me questionne Lucie.

Je secoue la tête avec un sourire triste.

— Sophie a été mise sous la garde de nos grands-parents. J'ai tenté de protester en disant que je pouvais m'en occuper moi-même. Mais c'était faux. J'étais juste un putain de camé, mineur, qui plus est. C'était ma sœur, ma responsabilité. Mes grands-parents étaient déjà trop vieux à l'époque pour avoir une petite fille en plus dans leurs jambes. Alors, j'ai pris la décision de me sevrer. Je ne pouvais pas aller en désintox de peur que les services sociaux l'apprennent et concluent que je n'étais pas apte à prendre soin d'elle. J'en ai chié. La fièvre, les tremblements, le manque. J'ai cru que j'allais mourir un nombre incalculable de fois. Pourtant, j'y suis arrivé. J'ai trouvé un travail, un appartement et j'ai mis de côté pour offrir la vie que Sophie méritait. J'étais si fier...

Je souris en repensant au mec que j'étais devenu. Après toutes les galères que j'avais traversées, je devenais quelqu'un de respectable.

— Tu peux l'être, m'affirme Léna avec un regard encourageant.

Elle, je l'aime bien. Elle m'a l'air gentille. Mes yeux se posent sur Camille et je crois déceler une lueur de compassion dans les siens, avant qu'elle ne détourne le regard. L'histoire aurait pu s'arrêter sur cette note positive cependant, la vie en a décidé autrement.

— Ça n'explique pas ce que tu as fait, lâche ma belle blonde d'un ton égal.

# Chapitre 30

## Camille

— Ça n’explique pas ce que tu as fait, rétorqué-je en forçant ma voix à ne pas trembler.

Malgré moi, mon cœur saigne, d’apprendre ce qu’il a vécu. Lorsque nous étions ensemble, il avait simplement évoqué un passé compliqué avec ses parents sans rentrer autant dans les détails. Je n’avais pas creusé, me disant qu’il allait me raconter ses galères quand il en aurait envie.

Aymeric se renfroge. Ses yeux s’assombrissent alors qu’il reprend :

— Puis, Gabriel a refait surface au moment où je m’y attendais le moins. Il m’a expliqué que sa sœur s’était suicidée à cause d’un gars et qu’il avait besoin de quelqu’un pour se venger. Je lui ai répondu que c’était triste pour elle, mais qu’il devait passer son chemin. Je bataillais déjà pour être quelqu’un de bien pour Sophie, je n’allais pas m’enfoncer dans ses problèmes. C’était mal le connaître, de croire qu’il allait me lâcher.

— Il t’a fait chanter, devine Cameron.

Aymeric acquiesce. Je me souviens alors de ce que grand-père m’a annoncé. Il nous a trahis pour protéger sa petite sœur. J’ai soudain un goût de bile dans la bouche.

— J’ai eu le droit à des photos de moi en train de me défoncer et la promesse qu’elles parviendraient aux services sociaux si je ne lui filais pas un coup de main. Merde, j’avais tout donné pour récupérer Sophie, il ne pouvait pas tout gâcher maintenant. Il m’a affirmé que je devais juste surveiller Cameron et lui dire s’il s’approchait trop près de sa meuf. J’ai accepté, ça ne faisait de mal à personne et, s’il devait te régler ton compte, je n’étais pas impliqué.

Cameron hoche la tête en silence. Nous ignorons encore comment il s’est retrouvé à devoir nous kidnapper avec ce taré. Je sens que la suite ne va pas être réjouissante. Aymeric lâche un rire sans joie, amer. Malgré tout ce qu’il nous a fait, je hais le voir dans cet état, lui qui est si joueur en apparence.

— J’ai fait ce qu’il m’a demandé pendant un temps. Puis un jour, alors que j’étais au parc avec Sophie, je l’ai croisé avec l’un des membres du gang avec lequel il traînait. Je l’ai entendu se vanter de comment il traitait Lucie. Enfin, Emilie, à l’époque. Ça m’a rendu malade. Je lui ai envoyé un message sur-le-champ en lui disant que j’arrêtais tout, que je l’avais assez aidé comme ça. Je préférais laisser Sophie sous la garde de mes grands-parents que de devenir complice de ce genre de choses. Pas de chance, il m’a repéré avant que je ne quitte les lieux, me menaçant de le regretter. Je voulais filer au commissariat pour tout expliquer, mais il nous a suivis sur toute la route. Je suis rentré chez moi avec Sophie, paniqué à l’idée qu’il découvre où vivaient mes grands-parents, au cas où. Il est parti et je me suis juré d’aller parler aux flics, le lendemain.

Il a essayé de sortir de ce borborygme. Je suis soulagée de savoir qu’il a tenté quelque chose pour aider ma meilleure amie. Après ce qu’il nous a fait subir, j’avais peur qu’il ne soit qu’un salaud sans cœur.

— Le jour suivant, je suis retourné au parc avec Sophie. J'avais prévu de tout raconter à Cameron et aux policiers, une fois que je l'aurais ramenée. J'ai croisé un ami avec lequel j'ai discuté quelques minutes. Quand il m'a salué et que j'ai tourné la tête vers ma petite sœur, j'ai aperçu Gabriel accroupi face à elle.

L'image me vient à l'esprit, me faisant frissonner. Cette ordure n'avait donc aucune limite ? Lucie pose sa main sur la mienne et je vois les larmes au bord de ses yeux. Je passe un bras autour d'elle pour la réconforter. L'histoire d'Aymeric doit faire écho avec ce qu'elle a vécu et ressenti à l'époque.

— Je me suis précipité vers eux et j'ai récupéré Sophie. Gabriel m'a alors dit que si je refusais de l'aider, ce serait elle qui en souffrirait. La lueur de folie que j'ai décelée dans ses yeux, à ce moment-là, m'a fait froid dans le dos. Je suis parti avec la ferme attention d'aller trouver les flics. Il a devancé mon idée en m'affirmant que, si je le faisais, c'était le gang que j'aurais à mon cul. Tout s'est ensuite enchaîné si vite. Gabriel a retrouvé la trace de Lucie, qui s'était enfuie, puis j'ai dû me rapprocher de vous, pour lui donner des informations. J'ai laissé Sophie, chez mes grands-parents, pour qu'elle soit en sécurité. J'étais déjà dedans jusqu'au cou et, tant que je faisais ce qu'il me demandait, il lui foutait la paix.

Il plonge son regard dans les nôtres. Quand vient mon tour, je sens les regrets qui l'étreignent. J'aimerais lui pardonner, lui affirmer que je comprends la décision de protéger sa sœur, néanmoins, j'en suis incapable. Il y a ce blocage en moi qui me répète que, s'il m'a trahi une fois, il le refera sans doute. Je ne peux pas me permettre de lui laisser le bénéfice du doute. Il a fait ses choix.

— J’ai essayé de trouver un moyen pour vous prévenir sans me faire chopper, mais cet enfoiré était toujours sur mon cul. Je suis resté subtil en insistant, auprès de Cameron, de ne pas lâcher Lucie d’une semelle, qu’il devait continuer à se battre pour elle.

Nous nous tournons tous vers le principal intéressé qui hoche la tête pour confirmer ses dires. Aymeric passe la main sur son visage avant de conclure d’une voix lasse :

— Je comprends votre colère et je la mérite. Je sais que j’ai fait du mal à chacun d’entre vous, d’une manière différente. Pourtant, je suis désolé de vous apprendre que si c’était à refaire, je le referais. Parce qu’il n’y a pas plus important pour moi que le bien-être et la sécurité de ma sœur. Alors, vous pouvez me haïr jusqu’à la fin de vos jours, ça ne changera pas le fait que je regrette de vous avoir fait souffrir, pas d’avoir protégé Sophie.

Le silence plane à la fin de ses explications. Je tente sans succès de digérer toutes les informations qui viennent de nous tomber dessus. En effet, je devrais le détester de tout mon être. C’est en partie de sa faute si Lucie a vécu un enfer et que je suis traumatisée de mon enlèvement. Il a joué avec moi, m’a brisé le cœur. Dans un sens, même si je suis incapable de l’excuser, je peux comprendre ses motivations. Ce qui me fait enrager. Comme je hais ces sentiments contradictoires qui me bouffent.

Lucie me lâche et se lève pour avancer dans sa direction. Elle décrète :

— Je te pardonne.

Je reste abasourdie. Attends, elle est sérieuse là ? Je bondis sur mes pieds et m’exclame :

— Lucie ! Merde, tu peux pas ! Après tout ce qu’il t’a fait et...

Cameron pose une main sur mon épaule pour m’empêcher de continuer.

— C’est son choix, Camille.

— Et ça te rend pas malade, toi ?

Lui parmi tous les autres ? Il a perdu des années avec Lucie en partie à cause de lui. Sa femme a été violentée, obligée de se terroriser pendant des lustres et il la laisse faire comme si de rien n'était ? J'hallucine ! D'un ton calme, il répond :

— Ça ne me plaît pas plus qu'à toi, crois-moi. Pourtant, je pense que Lucie a besoin de lui pardonner pour tourner définitivement la page. Je ne serais pas un bon mari si je l'empêchais de faire quelque chose qui lui fait du bien.

Lucie lui sourit et vient l'embrasser avec tendresse en le remerciant. Pourquoi est-il devenu aussi sage, celui-là ? Il me fait chier avec sa morale à la con. Aymeric, qui semble avoir repris un peu vie grâce aux mots de Lucie, conclut la soirée :

— J'ai payé pour ce que j'ai fait. J'ai été en prison, j'ai perdu la garde de Sophie. Attention, je ne m'en plains pas, c'était mérité. Je vais passer le reste de mon existence à faire amende honorable auprès de vous si vous le permettez. Maintenant, je vais rentrer parce que je suis épuisé.

Il plaque ses mains sur ses genoux pour se redresser et fait volte-face sans nous laisser le temps de répondre. Je suis incapable de réfléchir, la tête trop pleine. Avant de quitter la pièce, il se tourne vers moi.

— Je viendrai m'occuper du jardin demain, si ça te va.

J'acquiesce, ailleurs, et ses pas l'emmènent hors de la maison. La porte claque. Nous restons silencieux de longues minutes, choqués. J'imaginais cette conversation plus éprouvante pour lui que pour nous. J'avais tort, on dirait.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demande Samuel après ce qui semble une éternité.

— J’ai déjà dit ce que j’avais à dire, répond Lucie.

Cameron enchaîne :

— Moi, je le crois et, dans un sens, je comprends, même si ça me tue de l’avouer.

— Putain, je suis d’accord avec toi, surenchérit Samuel. Ça me brûle la gorge de l’avouer, mais je suis convaincu que j’aurais fait pareil à sa place.

Je suis incapable de savoir ce que j’en pense. J’ai la tête en vrac, les images tournant en boucle dans mon esprit. Pourquoi faut-il que la situation soit si compliquée ? Léna, qui a un avis plus neutre sur la question, donne son opinion à son tour :

— D’un point de vue extérieur, il n’a pas eu le choix. Trahir des personnes qui sont devenues ses amis, malgré tout, en mettant de côté son honneur ou laisser sa petite sœur subir on ne sait quoi. De ce que vous m’avez raconté, ce taré de Gabriel était capable de tout...

Ils acquiescent tous de concert. Samuel se tourne vers moi et m’interroge :

— Et toi ? Tu n’as rien dit.

— Je ne suis pas prête à lui pardonner. Je vais me coucher, je suis fatiguée, enchaîné-je sans leur donner le temps de rétorquer. Bonne nuit.

Je monte à l’étage sans attendre. La solitude devient un besoin vital, à ce moment précis. Je ne peux pas rester, avec eux, à débattre de leurs sentiments sur le comportement d’Aymeric. Mon cœur est déjà assez en miettes de sa trahison, je ne veux pas en plus avouer qu’il n’avait pas le choix. On l’a toujours.

Je m’allonge tout habillée dans mon lit, sans prendre la peine d’enfiler un pyjama. Il faut que je dorme. Je prie juste pour que mon sommeil ne soit pas troublé par un nouveau cauchemar.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 31

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

— *Tu vas continuer à me réserver des surprises ou c'est une habitude qui va s'étioler ? Parce que je préfère le savoir tout de suite !*

— *Si tu es sage, ça pourrait bien se poursuivre.*

— *Je suis toujours sage !*

*Elle rit, ne croyant pas elle-même à son affirmation. Camille est un joli petit démon qui adore me faire sortir de mes gonds. Les mains sur ses épaules, je l'immobilise avant de la lâcher. Ses yeux bandés, elle ignore où elle se trouve ni ce qui l'attend. N'est-ce pas le but d'une surprise ? Si. Je la fais poireauter, quelques instants, sans un mot.*

— *Aymeric, t'es toujours là ?*

*Je tente de retenir le petit rire qui me prend. Comme si j'allais la laisser toute seule ainsi. C'est mal me connaître !*

— *Aymeric !*

*Elle s'agite, se balançant d'un pied à l'autre. Elle me percute en effectuant un pas en arrière. Un soupir de soulagement lui échappe et elle*

*envoie sa main vers moi dans le but de me frapper. Elle atteint mon torse.*

*— Tu m’as fait peur, espèce d’enfoiré !*

*— Ça ne t’est pas venu à l’esprit de retirer le tissu ?*

*— Bah non ! Tu m’as demandé de ne pas le faire !*

*— Si je te disais de te jeter du haut d’un pont, rétorqué-je du tac au tac.*

*— C’est bon, tu m’énerves !*

*Elle défait le nœud, mi-agacée, mi-amusée par mon répondant. Ses yeux me jettent des éclairs avant de se tourner vers sa surprise. La colère déserte ses traits à la vue du pique-nique aux chandelles que j’ai pris soin de préparer. Le parc ne fermant pas au public la nuit, j’ai choisi l’endroit qui me semblait le plus joli. Ici, les lumières de la ville nous parviennent assez pour nous permettre de voir ce que l’on fait sans gâcher la magie des lieux.*

*— C’est trop mignon, lâche-t-elle avec un sourire.*

*— Je suis pardonné ?*

*— Bien sûr !*

*Nous nous asseyons pour déguster la salade composée par mes propres mains. Si les premières minutes sont paisibles, animées de conversations futiles sur la fac, la météo changeante, etc. Très vite, la mine de Camille se fait plus sérieuse. Je passe mon pouce sur la ride qui se forme entre ses deux sourcils froncés puis l’interroge :*

*— Qu’est-ce qui te tracasse ?*

*— Je peux te poser une question ?*

*Jusqu’ici à moitié allongé sur le sol, je me redresse.*

*— Je t’écoute.*

*Elle se mord la lèvre, hésitante. Je sens que je ne vais pas aimer la suite de la conversation. Après quelques secondes de silence, elle se lance :*

*— Tu ne me parles jamais de ta famille. Pourquoi ?*

*Voilà, nous y sommes. Je me doutais bien que le sujet allait finir par être mis sur le tapis. Ça fait maintenant deux mois que nous sommes en « couple », bien que nous n'ayons pas officialisé les choses encore. Il fallait bien qu'elle commence à se poser des questions.*

*Je soupire et tourne mon regard vers le lac. Je ne pense pas pouvoir assumer le changement dans ses yeux lorsqu'elle apprendra le bazar qu'est ma famille.*

*— Mon père est en prison.*

*Je me stoppe là, incapable d'aller plus loin. Lui expliquer qu'il a tué un homme en se battant avec lui dans un bar risquerait de l'effrayer plus qu'autre chose. Ce détail est réservé pour plus tard si notre relation continue d'évoluer ainsi.*

*— Je vois...*

*Je lui jette un bref coup d'œil. Trop rapide pour savoir ce qu'elle pense vraiment, pas assez pour ne pas déceler le choc sur son visage. Je décide d'enchaîner. Comme un pansement, il faut l'enlever d'un coup.*

*— Ma mère a commencé à boire pour oublier et se trouve en cure de désintox à l'heure actuelle.*

*Là, où j'ai failli me retrouver, si Sophie ne m'avait pas aidée à remonter la pente. Je me garde bien de lui faire part de cette information. Je ne suis pas fier de mes années de camé, encore moins lorsqu'on voit où cela me mène aujourd'hui.*

*Camille pose sa main sur la mienne en guise de réconfort. Je lui envoie un sourire triste. Je n'avais pas envie de lui évoquer de la pitié, néanmoins, son soutien me réchauffe le cœur. D'une voix douce, elle murmure :*

*— Ça doit être dur pour toi... Et avec ta sœur, ça se passe comment ?*

— Elle est encore trop jeune pour comprendre, heureusement. Je fais mon maximum pour l'épargner, mais c'est compliqué de ne pas répondre à ses questions. Elle se demande pourquoi elle est chez nos grands-parents, et pas avec ses parents. Si tout se déroule comme prévu, je récupérerai sa garde. Attends-toi à avoir une mignonne petite fille dans nos jambes très souvent.

— Aucun problème, tu sais que j'adore les enfants. En tout cas, c'est très courageux de ta part de vouloir t'occuper d'elle.

Je hausse les épaules.

— C'est normal, c'est ma sœur.

— Non, ça ne l'est pas pour tout le monde. Beaucoup auraient laissé tes grands-parents se charger d'elle, eux-mêmes.

Je lui envoie un sourire reconnaissant avant d'enrouler mon bras autour de sa taille pour l'enlacer. Elle s'appuie sur moi sans rechigner.

— Merci de m'en avoir parlé en tout cas.

Je ne réponds pas, me contentant de la serrer un peu plus contre moi. Je garde le secret sur mes conneries passées. Ça gâcherait tout. J'aimerais ne pas voir s'éteindre cette lueur qui anime son regard lorsqu'elle le pose sur moi. Préférant changer la conversation avant que d'autres questions ne lui viennent en tête, je demande :

— Et toi, parle-moi de tes parents. Tu n'abordes pas beaucoup le sujet non plus.

— Parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire, en fait. Ils sont tous les deux très pris par le boulot. Ils l'ont toujours été. Samuel et moi, on a fini par s'y habituer. On a de la chance d'avoir des grands-parents comme les nôtres. Ils nous ont presque élevés, compensant notre manque d'attention. Quand mamie est décédée, ça a été très dur pour papi, Samu et moi. Mes parents

ont été égaux à eux-mêmes : malgré leur chagrin, ils se sont remis au taf dès que les formalités ont été effectuées. Attention, je ne jette pas la pierre à nos parents. C'est juste qu'ils sont tellement dans l'idée de travailler pour avoir de l'argent de côté pour assurer notre avenir à Samu et moi, qu'ils oublient le principal.

— Ils ne savent pas ce qu'ils perdent en vous accordant si peu de temps, lui affirmé-je. Ils ont deux merveilleux enfants.

— Merci...

Elle se redresse pour plaquer sa bouche contre la mienne. Je butine ses lèvres quelques instants, profitant du goût de noix de coco qu'elles ont. Son front se pose contre le mien. Voulant à tout prix retarder le moment de notre séparation, je l'informe :

— Si jamais tu le souhaites, j'ai réservé une chambre d'hôtel pour nous deux pour qu'on soit un peu tranquilles. Rien d'obligatoire, tu n'es pas forcée d'accepter. Je te jure de ne pas mal le prendre.

— Comme si j'allais refuser de passer la nuit avec toi. On finira la salade demain, si ça te dit. J'ai bien envie de rentrer me mettre dans un lit.

Je lui souris et ramasse en vitesse les restes de notre pique-nique. Le tout rangé dans un panier, je me lève, la main tendue pour l'aider à en faire de même. Je l'entraîne ainsi à ma suite jusqu'au petit hôtel. À cet instant, je me fais la promesse que si toute cette merde avec Gabriel se finit bien, je parlerai à Samuel de notre relation.

# Chapitre 32

## Aymeric

**J**e toque à la porte de chez mes voisins, assez anxieux, quant à la suite des événements. Hier, je leur ai tout raconté sur mon passé, leur expliquant ainsi comment j'en suis venu à les trahir malgré moi. C'était intense. À peine me suis-je allongé dans mon lit que je me suis endormi comme une masse. J'étais vidé de toute énergie, mais également de ce poids si lourd sur mes épaules. Certes, ce que je fais ne changera pas, néanmoins, ils savent maintenant.

C'est la maman de Camille qui m'ouvre la porte. Je reste figé un instant. C'est la première fois que je la revois depuis l'hôpital. À l'instar de mes anciens amis, son mari et elle ne semblent pas vivre dans la maison.

— Aymeric ! Comment allez-vous ?

— Bien, madame, merci.

— Appelez-moi, Louise ! Entrez !

Elle s'efface pour me laisser pénétrer les lieux. À peine le seuil franchi, je hume l'air. La cannelle m'apaise, comme si l'odeur me prouvait qu'Henri était toujours parmi nous, en quelque sorte.

— Vous venez pour le jardin, c'est cela ?

— Tout à fait. Qu'il reste bien entretenu est primordial pour moi.

Elle acquiesce, la mine triste avant de me précéder dans le salon. Le père de Camille m'adresse un mouvement du menton pour me saluer. Assis à table, une tasse dans une main et son journal de l'autre, il demeure silencieux. Du peu que je l'ai vu, il ne semble pas très loquace.

— Tous les jeunes dorment encore. Ils ne devraient pas tarder à se réveiller. Du café, en les attendant ? me propose Louise.

— C'est très gentil, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je commence mon service à onze heures.

— Pas de soucis, une prochaine fois alors ! Faites comme chez vous, vous devez mieux connaître l'emplacement de chaque outil.

Je confirme puis rejoins le jardin d'un pas vif. Ça m'arrangerait beaucoup de quitter cette maison avant que les autres ne sortent de leur sommeil. Je ne suis pas prêt à les affronter maintenant qu'ils ont eu le temps de digérer ce que je leur ai raconté. La tondeuse récupérée dans le petit cabanon, je me mets en route. Vu le bruit de la bécane, je ne doute pas qu'elle va alerter les dormeurs sur ma présence. Malgré qu'il soit assez tôt, le soleil tape déjà. Il fait bien trop chaud pour un mois de septembre et travailler dehors est un calvaire. Je retire mon T-shirt pour m'éponger le front avec. Il ne faut pas que je traîne si je veux prendre une douche avant le taf. J'attache mon vêtement à ma ceinture avant de continuer mon labeur.

Quelques minutes suffisent pour accomplir cette première tâche. Un coup d'œil à mon téléphone m'annonce qu'il me reste assez de temps pour m'occuper des légumes. Je troque la machine contre un arrosoir que je remplis au robinet extérieur. En m'approchant du jardinet, j'ai le plaisir de constater du coin de l'œil que Camille est postée à sa fenêtre. Sans me retourner face à elle, je crois comprendre qu'elle me mate. L'envie de la

taquiner me démange. Elle, qui fait tout son possible pour m'envoyer chier, semble bien contente de la vue que je lui offre. Cependant, j'abandonne cette idée. Notre « entente » est trop fragile pour que je me permette de la pousser dans ses retranchements. Je fais alors mine de ne pas l'avoir remarquée avant de prendre soin des plantes.

— T'es venu tôt pour nous éviter ? s'élève la voix de Camille à l'étage.

Je ne rétorque pas, la réponse est évidente. À la place, je l'informe :

— Les tomates pourront bientôt être récoltées. Elles sont en retard, mais, vu les belles journées, ça ira. Par contre, faudra attendre plus longtemps pour les carottes. Pas sûr que tu en auras cette année.

— C'est là-bas que tu t'es forgé ce corps ou en sortant ?

« *Là-bas* ». La prison, quoi. Je suis décontenancé par son changement de sujet. *C'est toi qui as commencé.* Ce n'était pas si brutal avec moi. Pourquoi parle-t-elle ainsi de mon physique ? Je tourne le regard vers elle. À sa tête, elle ne semble pas non plus comprendre pourquoi elle m'a lancé ça. Je vois qu'elle est prête à se renfermer et quitter la fenêtre alors, pour continuer ce contact inattendu entre nous, je me prête au jeu et réponds :

— Faut trouver quelque chose à faire pour ne pas devenir cinglé. Le sport, ça a été mon échappatoire en quelque sorte. De toute manière, il fallait que je m'endurcisse si je ne voulais pas me faire démonter. Du coup, l'activité physique m'a permis de faire d'une pierre deux coups.

Elle acquiesce sans un mot. Je me relève, et frotte mon jean pour enlever la terre qui l'orne. Si je peux éviter de salir leur maison en partant...

— Je vais au boulot.

Elle ne répond pas. *Elle s'en fiche, je crois.* C'est très probable. Il faut toujours que je sorte des remarques à la con lorsqu'elle est là. J'ouvre la baie vitrée et rejoins la cuisine pour informer Louise et son mari de mon

départ. Ces derniers sont assis à table, une montagne de papiers alignés devant eux. J’imagine que ce sont les formalités à remplir suite au décès d’Henri. Je m’approche et déclare juste pour ne pas les déranger :

— Je m’en vais, je reviendrais dans quelques jours pour tondre et tailler les haies.

Ils relèvent les yeux vers moi et Louise se lève d’un bond :

— Vous êtes sûr de ne pas avoir le temps pour un petit-déjeuner ?

— Non, vraiment. C’est très gentil, mais, non.

— Vous devriez venir manger avec nous bientôt, lâche le père de Camille d’un ton avenant.

— Je trouverai un moment.

C’est faux. Dîner avec les parents de Samuel et Camille, avec tout ce qu’il s’est passé... Rien que cette conversation semble surréaliste. Je ne suis plus leur ami, je n’ai aucun droit de m’installer à la même table qu’eux. Néanmoins, je pense qu’ils vont insister si je refuse tout net, alors autant leur sortir un bobard pour éviter cela.

— Au fait, Aymeric. Les funérailles de mon père se feront demain, j’ignore si les enfants vous ont informés.

J’acquiesce bien que ce ne soit pas la vérité. J’imagine que c’est le signe qu’il vaut mieux que je n’y aille pas. Sinon, ils me l’auraient dit. Alors que je m’apprête à partir pour de bon, des pas dans l’escalier nous interrompent. Camille et Samuel nous rejoignent et ce dernier m’interroge :

— Tu viendras, demain ?

Aucune animosité ne transparaît de sa voix. Je prends cela pour une invitation.

— J’y serais, affirmé-je.

Il hoche la tête sans rien ajouter avant de pénétrer dans la cuisine, Camille le talonnant de près. Ils se font alpagner au passage par Louise, qui leur demande s'ils ont réfléchi concernant la maison. Ma belle blonde soupire.

— Je te l'ai dit, maman. Je fais les travaux puis on verra ce qu'il en est par la suite.

Je ne peux m'empêcher de proposer mon aide :

— Si besoin, je peux donner un coup de main. J'ai dépanné pas mal de fois des amis sur des chantiers, j'ai des bases assez solides. Bref, bonne journée à tous.

Je ne leur laisse pas le temps de répondre, préférant ne jamais avoir de nouvelles concernant ces travaux que de me faire remballer, et quitte la maison. Si je ne veux pas arriver en retard au boulot, je dois me grouiller de me laver et me changer.

# Chapitre 33

## Camille

**J**e réponds aux mails de la responsable de ma formation, me sentant coupable de ne pas y avoir mis les pieds pour l'instant. Heureusement qu'ils ont été compréhensifs face à la situation. La seule condition imposée pour me libérer ces jours nécessaires à mon deuil est de rattraper mon retard quand je commencerai les cours. Tout m'a été envoyé, il faut juste que je trouve le temps et le courage de m'y plonger.

— Tu tiens le coup ?

— C'est mieux maintenant qu'on a quitté le cimetière, réponds-je à Samuel.

Lors des funérailles, je me suis effondrée. Maintenant qu'il est six pieds sous terre, la situation prend une proportion plus réelle. Léna pose une main sur mon épaule avant de me presser contre elle. Je lui souris, reconnaissante. Samuel a beaucoup de chance d'avoir une femme comme elle à ses côtés.

— Vous voulez quelque chose ? nous propose Cameron d'une voix calme.

Je jette un œil au buffet posté à l'entrée de la maison. Pour répondre aux exigences de grand-père, nous avons préparé une « fête » en son honneur. Il ne souhaitait pas que cette journée finisse dans la morosité. Alors, nous avons tous mis la main à la pâte, hier, pour cuisiner une montagne de nourriture. Si nos parents nous ont affirmé que nous en avions trop fait, j'étais persuadée que les lieux seraient remplis. Ça n'a pas loupé. Au moins une cinquantaine de personnes déambulent entre le rez-de-chaussée et le jardin. Je n'en suis pas étonné. Comment ne pas aimer papi ?

— Camille ? m'interpelle Lucie.

— Un morceau de flan, c'est très bien.

Elle acquiesce et part en direction du buffet avec son mari. Mon regard scrute l'assemblée. Je suis déconcertée par l'absence d'Aymeric. J'avais pourtant cru comprendre que cet hommage était important pour lui. Quand la cérémonie s'est clôturée, je l'ai vu quitter les lieux rapidement, seul. Une part de moi a voulu le rattraper alors que l'autre me jetait à la figure ce qu'il nous avait fait. C'est cette dernière qui a pris l'ascendant. J'ignore si Aymeric n'est pas là par choix ou s'il le fait pour ne pas nous imposer sa présence. *Les deux, peut-être ?*

— Tu es sûre que ça va, sœurlette ? Tu sembles ailleurs...

— Je suis juste un peu troublée par la situation...

Je me retourne pour l'enlacer. Si je lui faisais part de mes pensées contradictoires par rapport à Aymeric, il me ferait la morale. Moi-même, je ne comprends pas pourquoi je réagis ainsi.

— Il continuera à prendre soin de nous de là-haut...

J'acquiesce à ses mots réconfortants. Cette idée réchauffe un tantinet mon corps anesthésié. Il n'est peut-être plus parmi nous d'un point de vue

physique, mais, tant qu'il vivra à travers nous, alors il ne sera jamais totalement mort.

Les invités passent chacun leur tour nous adresser leurs condoléances. Cette épreuve est difficile. Notre peine est déjà immense, devoir faire face à celle des autres ne fait que l'accentuer. Et bientôt, je ne pourrai plus m'appuyer autant sur mes amis et ma famille. Chacun devra reprendre sa vie d'avant. Je questionne Samuel :

— Vous repartez quand, Léna et toi ?

— Dans deux jours, l'avion décolle en fin d'après-midi. Tu es sûre que ça ira pour toi ?

— Ne t'en fais pas, je suis une grande fille.

La vérité est que j'appréhende d'être toute seule. Pas uniquement à cause de la perte de grand-père, je sais que je peux les appeler à n'importe quel moment si besoin. De plus, Léna et Cameron m'ont déjà fait promettre de venir leur rendre visite, si ça ne va pas. Non, ce qui m'inquiète le plus, c'est mon nouveau voisin. J'ignore comment je réagirai face à lui quand je ne serai plus influencée par les avis de mes amis et de mon frère. Dans la mesure où, sans le vouloir, ils me rappellent plus ou moins à l'ordre lorsque les miennes dévient... Je ne sais pas si je serais capable de le voir tous les jours...

De but en blanc, Samuel demande :

— Tu penserais quoi, si je proposais à Aymeric de passer ? Je ne crois pas l'avoir vu à cette petite « fête ».

— Tu lui as pardonné ? l'interrogé-je, surprise.

Je crois bien que mon frère est le plus rancunier d'entre nous. Il était son meilleur ami et colocataire après tout. Alors, le voir lâcher prise si vite...

— Je lui en voudrai toujours de nous avoir trahis et d’avoir fait souffrir ma famille. Une part de moi gardera cette rancune tenace. Pourtant, je comprends le fait qu’il ait songé à la sienne en premier, lui. J’aurais fait la même chose à sa place. Donc, je suis prêt à faire un effort pour passer au-dessus de tout ce qu’il a fait. Surtout qu’il vaut mieux que l’entente reste cordiale, vu qu’il est ton nouveau voisin.

J’acquiesce sans rien ajouter. Si même Samuel arrive à aller de l’avant, pourquoi en suis-je incapable ? Rien que de le revoir fait naître des émotions que j’aimerais faire taire. Les images qui m’assaillent sont encore trop vivaces, même deux ans plus tard. Curieux, Samuel me renvoie la question :

— Et toi ? Qu’est-ce que tu en penses ?

— Je crois pas pouvoir faire comme toi. Il t’a trahi amicalement, alors que, moi, il m’a trahie...

Je ne termine pas cette phrase, c’est trop douloureux. J’enchaîne avant que Samuel ne l’achève à ma place :

— Mais tu peux lui proposer de venir. Après tout, cette réunion est faite pour honorer papi. Aymeric était très important pour lui et j’imagine qu’il aurait aimé sa présence avec nous.

— Sûre ?

— Certaine, oui.

— Je reviens dans ce cas. Espérons qu’il soit chez lui, je ne vais pas lui courir après dans toute la ville.

Il dépose un baiser sur le front de Léna avant de se diriger vers la porte d’entrée. En passant devant Cameron, il s’arrête. J’imagine qu’il lui annonce ce qu’il va faire, car ce dernier l’accompagne dehors. Lucie nous rejoint avec un petit sourire.

— On prie pour qu'ils ne se cognent pas dessus ?

— Cameron n'a pas eu sa part, lui rappelé-je.

— C'est vrai. Je ne pense pas qu'il le fera pourtant. Déjà, il est moins violent depuis qu'il m'a récupérée et il me semble que, dans un sens, il s'est retrouvé dans le témoignage d'Aymeric.

— Comment ça ? intervient Léna.

Lucie soupire avant d'expliquer :

— Cameron est prêt à tout pour protéger ceux qu'il aime. Pour le peu qu'on a échangé sur le sujet, j'ai cru comprendre qu'il s'est vu dans le cas inverse, si Bastien ou moi avions été en danger. Ça lui a pris aux tripes rien que d'imaginer la scène, alors la vivre pour de vrai...

Je réfléchis à ses paroles. Je tente à mon tour de me mettre à la place d'Aymeric avant d'y renoncer très vite. L'idée me glace le sang.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 34

## Aymeric

*J*e suis dans une merde noire. Plus le temps défile, plus je sens que je tombe amoureux de Camille. Elle est ma première pensée le matin, la dernière avant de me coucher. Quand je ne la croise pas de la journée, elle me manque. Je pourrais me contenter de cette sensation. Après tout, c'est moi qui ai joué au con, alors si j'en souffre, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Non, le pire, c'est cette impression que c'est réciproque. Je vois bien sa manière de me regarder évoluer de jour en jour et je ne peux pas me le permettre. Je ne veux pas lui briser le cœur.

Ça fait deux semaines que je mets de la distance entre Camille et moi. Quand j'ai vent de sa venue chez nous, je fais en sorte d'être occupé hors de l'appartement. J'évite avec précaution les lieux qu'elle fréquente le plus. J'ai beaucoup de mal à garder cette résolution. Chaque fois que je la vois, mon palpitant se gonfle, mes bras me démangent, de la serrer contre moi. Je sens que ma détermination flanche. Pourtant, je sais que Gabriel est prêt à tout. La preuve, puisqu'il a débarqué chez nous quand il a appris que Lucie y était seule. Je suis malade d'avoir dû lui donner la clef pour lui

*éviter l'effraction. Néanmoins, s'il se fait choper par les flics maintenant, le gang risque de se retourner contre moi.*

*— T'as réussi à dormir cette nuit ? me questionne Samuel en se servant un café.*

*— Nan, toute cette histoire est trop dingue.*

*— À qui le dis-tu...*

*Il s'installe à mes côtés, de larges cernes sous ses yeux. Ça me rend fou de savoir que je trahis ce mec. Il ne mérite pas ça, lui qui a le cœur sur la main, qui est prêt à se plier en quatre pour aider ceux qu'il apprécie. Hier, le récit de Lucie a dû lui faire un choc. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir un crush sur elle, alors apprendre ce que ce malade lui a fait... Et pour en rajouter une couche, nous avons eu le droit aux gémissements de Lucie et Cameron toute la nuit. Même si ça m'embête pour mon pote, j'espère que ça finira bien pour les deux et qu'ils trouveront le moyen de nous mettre hors d'état de nuire. Ils méritent la paix et le bonheur.*

*— Qu'est-ce que tu...*

*Samuel est coupé par le bruit d'une porte. Lucie en sort, les vêtements de Cameron sur le dos. Le caleçon ne laisse aucune place à l'imagination. Lorsqu'elle se rend compte de notre présence, elle baisse les yeux sur sa tenue avant de rougir jusqu'aux oreilles. Elle se précipite à la salle de bain sans demander son reste. Je jette un œil à Samuel qui est toujours figé sur son apparition, la bouche ouverte. Je lui envoie un coup de coude et lance :*

*— Sois plus discret, si tu ne veux pas te faire griller.*

*Il secoue la tête pour se reprendre. Cameron apparaît à son tour et, malgré la nuit de plaisir qu'il a passée avec Lucie, il a une tronche à faire peur. Samuel lui laisse à peine le temps de nous rejoindre qu'il l'interroge déjà :*

— Tout va bien ?

— Elle refuse de me donner plus de détail, dit-il en soupirant. Putain, ça me tue de ne pas savoir...

— Elle finira par s'ouvrir.

Samuel est un saint. Chercher à reconforter le mec qui sort avec la fille qu'il aime... Cameron se contente d'acquiescer avant de se diriger vers les plaques de cuisson.

— Vous voulez quelque chose ?

— Y a de la pâte à pancake dans le frigo, l'informé-je.

Il extrait le plat du placard avant de se mettre au boulot. En quelques minutes, c'est prêt. Il sert un verre de jus d'orange et un café qu'il dépose face au tabouret vide. Il va chouchouter Lucie désormais, c'est certain. Qu'elle profite de pouvoir se faire traiter comme une reine, elle le mérite. Cameron gagne la salle de bain et toque à la porte. Il appelle Lucie :

— Lucie, ça va ?

Sa réponse nous parvient, étouffée :

— Oui, oui !

— Le petit-déjeuner est prêt.

— J'arrive de suite !

Il nous rejoint et s'installe face à moi. Elle finit par sortir de sa cachette. Nos regards se braquent sur elle, ce qui la fait de nouveau rougir. Alors que Samuel détourne les yeux, plus pour ne pas se faire choper par Cameron que par galanterie, Cameron mate sa copine sans vergogne, appréciateur. Pour avoir vu Camille dans mes fringues, je confirme qu'il n'y a rien de plus satisfaisant. Il marque son territoire dans un sens.

Pour éviter de prolonger le moment de gêne, Samuel me questionne sur ma sœur. Je tente de ne pas me tendre. Sujet sensible lorsqu'on apprend que

*j'ai sa vie entre mes mains actuellement. Je me contente donc de dire qu'elle est chez nos grands-parents et que la procédure pour récupérer sa garde avance. Lucie et Cameron me complimentent sur mon courage, comme si j'étais un héros. S'ils savaient...*

*Samuel se racle la gorge avant de lâcher :*

*— Loin de moi, l'idée de te mettre mal à l'aise, Lucie, mais il nous faudrait plus d'informations sur la situation. Tu pourrais...*

*— On ne devrait pas plutôt appeler la police ? le coupé-je.*

*S'ils veulent avoir une chance de stopper Gabriel avant qu'il ne fasse trop de dégâts, ils doivent s'entourer de personnes qui ont du pouvoir. Seuls, ils vont perdre à coup sûr.*

*— Ils sont incompetents, rétorque Cameron, amer. S'ils nous prennent au sérieux, et je dis bien, si c'est le cas, ils vont prendre des plombes à réagir avec leurs procédures à la con.*

*— Rien ne nous empêche de les prévenir et de commencer nos recherches de notre côté.*

*J'insiste, sans succès. C'est fou ce qu'il est buté, ce mec, quand il veut. Je suis frustré de ne pas pouvoir leur donner plus d'indications. Je risquerais de me trahir et je ne peux pas mettre Sophie en danger. Soudain, une idée me vient à l'esprit. L'évoquer à voix haute revient à du suicide, mais je me lance :*

*— Alors je ne vois qu'une solution.*

*— Laquelle ?*

*— Si on veut que Gabriel, – c'est ça, son nom, hein ? – que Gabriel sorte de sa cachette, il va falloir l'attirer à nous.*

*— T'es quand même pas en train...*

*— Faut que Lucie joue les appâts.*

*Je commence à connaître Gabriel, maintenant, et je sais que c'est la seule chose qui pourra le mettre en péril. Il est trop intelligent, il réfléchira avant d'agir, sauf si on lui sert Lucie sur un plateau d'argent. Sans grande surprise, Cameron pète un câble. Son tabouret claque au sol, il devient rouge de colère. Je suis persuadé que je ne vais pas tarder à m'en prendre une. Samuel tente de le calmer, en vain. Je pince la cuisse de Samuel et lui montre Lucie du menton. Celle-ci s'est recroquevillée sur elle-même, le temps que la tempête passe. La pauvre, Gabriel l'a vraiment amochée.*

*— Tu fais peur à Lucie, chuchote mon meilleur ami en se penchant vers Cameron.*

*Ce dernier semble revenir à la raison. Il rassure Lucie, qui se laisse faire avant de l'embarquer de nouveau dans sa chambre. Je plains Lucie. Se retrouver dans des états pareils au moindre éclat de voix... Gabriel mérite pire que la prison pour ce qu'il lui a fait subir.*

*— Tu n'aurais pas dû mettre cette idée sur le tapis, me reproche Samuel.*

*— Si le gars est capable de se pointer ici pour la récupérer, ça doit être un sacré taré. Impulsif, qui plus est. Et comment on attrape un mec impulsif ?*

*Samuel hoche la tête, ma réflexion faisant tilt dans son esprit. Il rétorque :*

*— Je comprends où tu veux en venir. Je ne crois pas que ce soit le meilleur plan, Lucie risque d'être trop en danger.*

*— Elle l'est d'autant plus si on n'agit pas.*

*— Je vais cogiter sur la situation, je trouverai peut-être une stratégie...*

*Il se prend le crâne dans les mains. Je ne peux rien faire de plus pour les aider. Maintenant, la suite ne tient qu'à eux.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 35

## Camille

**T**ous les invités sont repartis chez eux, même nos parents. Ils ont préféré retourner à l'hôtel, fatigués par leur journée. Ils ont prévu de rentrer le lendemain pour reprendre le travail dans deux jours. Le boulot avant tout, comme d'habitude. Il n'y a plus qu'Aymeric, assis sur le canapé. Sans m'avoir informé de la raison, Samuel lui a demandé de rester quand tout le monde s'est retiré. Il le laisse mariner plusieurs minutes dans un silence pesant. Je crois bien voir Aymeric se ratatiner sur lui-même jusqu'à ce que mon frère annonce :

— On peut y aller.

Comme un seul homme, les trois garçons se lèvent. Je jette un œil à Lénéa et Lucie, qui secouent la tête. Aucune de nous ne sait ce qu'il se trame. Je les regarde partir, me demandant si nous faisons bien de les laisser entre mecs. J'ai beau être persuadée que Samu et Cameron ne veulent pas la bagarre, j'ai peur que ça dégénère. Ce genre de situation peut aller si vite... Samu fait passer Aymeric en premier, me gâchant la vue de ses fesses moulées dans son costume. Je le trouvais déjà canon habillé avec classe lorsque nous étions ensemble, mais son nouveau physique le rend

irrésistible. Malgré toute l'énergie que je déploie pour éviter les pensées salaces de m'envahir, ce mec est devenu un appel à la luxure. *T'es cinglée, tu le sais ?* Les garçons sortent, la porte claquant derrière eux.

— J'en connais une qui matait son voisin.

Je tourne la tête vers Lucie, surprise par sa réflexion. Ne me dites pas que j'étais si peu discrète. Face à mes deux meilleures amies, je décide de jouer franc-jeu et lui réponds :

— Comment t'as deviné ?

— D'un, parce que ça se voit à des kilomètres.

— De deux, surenchérit Léna, on peut comprendre. On aime peut-être nos chéris plus que tout au monde, mais on sait reconnaître un bel homme quand on en croise un.

— Et de trois, je suis passée par là, Camille. Quand Cameron m'a retrouvée, j'ai eu les mêmes sentiments contradictoires. Les questions qui se bousculent dans ta tête, l'envie à la fois de l'étrangler et de le serrer contre toi... Le désirer très loin et si près en même temps...

— Vouloir le détester sans être sûre d'avoir de vraies raisons de le faire...

Je me rends compte que j'ai dit ça à voix basse lorsqu'elle hoche le menton. J'ai déjà du mal à croire que je puisse le penser, alors l'avouer... Bon sang, qu'est-ce qui m'arrive ? Bien sûr que j'ai de bonnes raisons, je proteste donc :

— Non ! Je le hais à juste titre !

— C'est vrai, conçoit-elle d'une voix apaisante. Il t'a brisé le cœur et c'est normal que tu lui en veuilles, mais essaye de prendre du recul.

— Après toutes les crasses qu'il nous a faites... Je ne vois même pas comment je peux imaginer le contraire.

— Parce qu’au fond de toi, tu sais qu’Aymeric n’est pas le salaud qu’on croyait.

Je me lève, l’envie de bouger devenant trop importante. J’arpente le salon de long en large en réfléchissant à ce qu’elle me raconte. Son point de vue, je le comprends. Quand nous avons appris pourquoi il nous avait trahis, nous avons tous revu notre copie par rapport à son comportement. Je ne peux m’empêcher de débattre :

— Il a aidé un homme qui a fait de notre existence un enfer. Surtout la tienne.

— Je suis d’accord avec toi. Ce qu’il a fait nous a tous changés. Mais, il ne l’a pas fait gratuitement. Il ne faut pas oublier, non plus, que la vie d’une petite fille était en jeu. Si j’ai réussi à lui pardonner, pourquoi pas toi ?

— Il n’a pas joué avec tes sentiments en te prenant pour une conne. Ça n’a rien à voir !

Je suis blessée par les propos de mon amie. Je suis d’accord pour dire qu’elle a vécu pire que moi. Pourtant, Aymeric n’a pas participé à la violence qu’elle a subie. Tout ce qu’il lui a fait, c’est aider l’enfoiré à lui remettre la main dessus. Moi, il a brisé mon estime de moi, il m’a rendue parano avec les hommes... Elle ne peut pas comparer nos deux situations !

Voyant que je commence à perdre patience, Léna s’interpose :

— Ce que veut dire Lucie, c’est que tout n’est pas noir ou blanc. Certes, il a fait de mauvaises choses, néanmoins, c’était ce qu’il pensait être juste à ce moment-là. Personne ne peut comprendre parce que nous n’avons pas été à sa place.

Je me rassois et respire un grand coup pour tenter de me calmer. Rien ne sert de s’énervier. Nous disputer ne réglerait aucune situation.

— Concernant votre relation à Aymeric et toi, enchaîne-t-elle, j’ai un avis bien tranché sur la question.

Je lève un sourcil, curieuse de savoir ce que la plus sage de notre groupe peut bien en penser. Je lui fais signe de continuer. Elle soupire et, ses yeux accrochés aux miens, elle lance une vraie bombe :

— Je crois qu’il ne s’est pas foutu de toi.

Je lâche un rire jaune, m’apprêtant à protester. Elle s’explique :

— J’ai beau être dégoûtée par ce qui vous est arrivé, j’ai un point de vue plus neutre sur la situation. Franchement, quand on voit comment il te regarde à chaque fois que tu es dans la même pièce que lui, il faudrait être aveugle pour ne pas comprendre qu’il est fou de toi.

Du coin de l’œil, j’aperçois Lucie acquiescer. Toutes les deux semblent d’accord pour dire qu’Aymeric éprouve quelque chose pour moi, ce qui me paraît improbable. Après tout...

— S’il était amoureux pour de vrai, jamais il ne m’aurait mise en danger comme il l’a fait.

— Si tu veux mon avis, il s’est retrouvé embourbé dans une merde plus grosse que lui. Je ne crois pas qu’il se soit attendu à tomber amoureux de toi. Il a dû se battre pour choisir entre sa petite sœur et la femme qu’il adore. Je le plains.

Ces paroles font écho dans ma tête d’une manière qui ne me plaît pas. Si je décide d’envisager cette version des choses, cela laisse place à l’espoir de ne pas avoir été qu’un dommage collatéral. Je ne suis pas prête à intégrer cela. Ma souffrance ne peut pas être due au simple jeu du hasard, je refuse de le croire. Alors, pour abrégé cette discussion trop pénible pour mon cœur et mon esprit, je me contente de demander :

— On change de sujet ? Je n’ai plus envie d’en parler.

— Bien sûr, ma belle.

Léna me sourit alors que Lucie se lève pour m'enlacer. Je la serre contre moi comme pour m'excuser de m'être énervée contre elle. En guise de réponse, elle propose :

— Un marathon film, ça vous tente ? Histoire d'évacuer le trop-plein d'émotion de cette journée ?

— Quelle super idée, la complimente Léna. J'ai cru voir du popcorn dans les placards en plus. Je m'en occupe.

Je me lève pour participer à la préparation, mais Lucie pose ses mains sur mes épaules pour me rasseoir. Elle pointe son index vers moi.

— Toi, tu laisses tes fesses sur le canapé. Je vais nous chercher à boire.

Je râle alors qu'elle rejoint Léna à la cuisine, pendant que j'allume la télévision. Si je ne bouge pas de là, j'ai bien le droit de choisir le programme, non ? Après quelques minutes, je décide de lancer un film d'horreur. Je n'ai pas la force de regarder un truc à l'eau de rose où tout va bien dans le meilleur des mondes.

— Le popcorn est prêt, s'exclame Léna en rapportant un immense saladier.

— Et moi, j'ai trouvé bien mieux que des bières !

Lucie brandit deux bouteilles pleines de vodka. Léna siffle, affirmant que ce sera bien plus efficace pour oublier cette journée. J'approuve d'un hochement de tête. J'avais besoin de ce moment entre filles. Que la soirée commence !

# Chapitre 36

## Aymeric

**A**ccoudés au bar d'un café situé en périphérie de la ville, nous sifflons des bières dans un silence moins pesant que je ne l'aurais cru. Ce moment me rappellerait presque ceux que nous passions, avant qu'ils n'apprennent que je faisais partie des méchants de l'histoire. L'ambiance, ici, est plutôt sympa. Quelques gars jouent au billard dans un coin alors que les autres matent le match de foot diffusé sur l'écran plat. Le lieu semble abriter des habitués venus avec pour seule envie de s'amuser. Ça change des endroits à problèmes que je fréquentais...

— Tu sais que tu n'auras plus jamais ma confiance ?

La question de Samuel me prend aux tripes. Bien que je sois déjà au courant de ce fait, l'entendre de sa bouche est plus difficile à encaisser. Je cherche à masquer ma peine en optant pour une voix neutre et rétorque :

— C'est normal. Jamais je n'en demanderais tant après ce que j'ai fait.

— Maintenant, ce que je veux savoir, c'est pourquoi tu n'es pas venu nous parler à l'époque. Si tu nous avais tout raconté, la situation serait différente.

On commence fort. Je me doutais que cette sortie ne servirait pas à resserrer nos liens pourtant, je ne m'attendais pas à devoir passer un nouvel interrogatoire. N'étant pas en mesure de négocier une quelconque trêve, je réponds :

— J'ai eu peur que vous pensiez que je voulais vous manipuler. Genre faire semblant d'être de votre côté pour vous soutirer plus d'infos.

— C'est pas ce que tu as fait, au final ?

Un point pour Cameron.

— Dans un sens, si. Avec du recul, je me rends compte que c'était con. J'aurais dû vous faire confiance au lieu de chercher à tout gérer moi-même. J'ai cru pouvoir vous aider en vous aiguillant pour contrer Gabriel. Je me suis vautré en beauté.

Les deux hochent la tête pour confirmer mes dires. Ils échangent un regard que je ne comprends pas. Une information passe entre eux et Cameron lui fait signe de parler. Il prend une inspiration entre ses dents.

— La seule question qui m'importe vraiment, c'est de savoir si tu t'es foutu de la gueule de ma sœur.

— Jamais, m'exclamé-je. J'étais fou d'elle, Samuel. Et pour être honnête, je le suis encore. Camille n'est pas le genre de femme dont on peut se défaire si facilement. J'ai essayé de rester loin d'elle, je le jure. J'étais malade à l'idée qu'elle puisse pâtir de la situation. Pourtant, malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à m'éloigner. Je l'avais dans la peau. Crois-moi, je regrette chaque jour de lui avoir fait du mal.

Je termine ma bière d'une traite avant d'en commander une autre. C'est dingue de raconter tout ça à Samuel alors que je suis incapable de le dire à Camille. Peut-être se sentirait-elle moins trahie si elle savait tout cela...

Toujours dans le silence, ma nouvelle bouteille apparaît devant moi. Samuel semble pensif, les yeux rivés sur les verres rangés face à lui.

— Je te crois, finit-il par lâcher. Mais tu n’as plus intérêt à t’approcher d’elle. Elle a trop souffert par ta faute et ça, je ne pourrai jamais te le pardonner.

— Je ne tenterai rien. J’ai trop de respect pour elle. De toute manière, elle ne me laisserait pas faire, alors c’est réglé.

— Bien, nous sommes d’accord sur ce point. C’est tout ce que je voulais savoir.

Nous finissons tous les trois nos bières. Heureusement que j’ai appris à avoir une bonne descente au lycée, sinon je n’aurais pas assumé ces deux bouteilles ingurgitées si vite. Je dépose un billet pour payer nos consommations et nous reprenons la voiture de Cameron. Le retour se fait dans un calme agréable. Bien loin des tensions accumulées ces derniers jours, je pense que Samuel est apaisé de savoir que sa sœur restera à distance de moi.

De nouveau chez nous, je cherche mes clefs dans ma sacoche. Je m’apprête à rentrer quand j’entends les garçons jurer. Samuel s’exclame :

— C’est une blague ?

Inquiet, je fais le tour de l’allée pour rejoindre la leur et pénètre dans la maison, la porte encore ouverte.

— Qu’est-ce qui se passe ? m’enquiers-je.

Samuel se pince le nez alors que Cameron paraît hésiter entre le rire et la colère. La scène qui se présente, devant moi, me semble surréaliste. Les trois filles sont debout sur le canapé, chantant à tue-tête, face à une vidéo karaoké. Deux cadavres de vodka gisent sur la table basse, confirmant

qu'elles sont déchirées. J'ignore la raison de cette soirée, mais elles s'amusent en tout cas.

— Vous voilà enfin, s'exclame Camille d'une voix bien trop gaie.

Elle s'approche de nous en riant. Elle trébuche en se mélangeant les pieds et j'ai le réflexe de la rattraper par la taille avant qu'elle ne s'écrase au sol. Samuel râle, dépité :

— Vous êtes impossibles ! On part deux heures et vous trouvez le moyen de vous bourrer la gueule ?

— Elles avaient besoin de décompresser, je pense, argumenté-je pour tenter de les défendre.

— Mon amour ! Fais pas cette tronche !

Léna se jette au cou de Samuel qui soupire en la serrant contre lui. Il secoue la tête et annonce :

— La soirée est finie, on va se coucher.

Les trois fêtardes protestent mollement, bien décidées à poursuivre leur nuit. Cameron s'approche de Lucie pour la convaincre de lâcher la télécommande qu'elle continue à prendre pour un micro. Léna accaparant son attention, Samuel lance un coup d'œil vers Camille. Je lui affirme :

— Je m'en occupe.

Je soulève Camille toujours accrochée à mon bras. Samuel m'adresse un signe de tête et nous montons les escaliers, à tour de rôle, en portant les filles.

— Sa chambre est là, m'indique-t-il.

Je pousse du pied la porte de la pièce indiquée. Ma belle blonde dort déjà à moitié. Je la dépose avec délicatesse sur le lit. Elle a toujours ses vêtements du jour. J'hésite sur la marche à suivre. Même si j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir de son corps, je ne suis pas sûr que la déshabiller soit

une bonne idée. En même temps, dormir dans cette tenue plutôt moulante risque de la gêner...

Je fais le choix de lui enlever ses chaussures ainsi que sa robe. Je fais mon maximum pour ne pas la regarder, ne souhaitant pas tirer profit de la situation. Une fois cela fait, je lui enfille un grand T-shirt trouvé dans son armoire et lève le drap sur elle. Je ne peux m'empêcher de déposer un baiser sur son front avant de faire demi-tour. Camille me rattrape par le poignet. Les yeux à moitié ouverts, elle murmure :

— Je te déteste pour ce que tu m'as fait.

— Je sais.

Ce sont les seuls mots qui sortent de ma bouche à cet instant. Elle répète une nouvelle fois alors que le sommeil prend de nouveau possession d'elle. Même si elle a raison de me haïr, je sens mon cœur se serrer. Ça fait un mal de chien de l'entendre. Je rapproche la petite poubelle de son bureau pour la placer juste à côté d'elle. Si jamais elle a besoin de vomir, elle n'aura pas à tracer jusqu'aux toilettes. Je fais pivoter son visage assoupi sur le côté, question de sûreté. Ses mots tournent en boucle dans ma tête alors que je termine de prendre soin d'elle. La femme que j'aime me déteste, génial !

Sans un regard en arrière, je quitte la chambre en refermant la porte. Samuel est posté devant moi. Il a certainement tout entendu.

— Elle va bien, me contenté-je de lui dire. Jette peut-être quand même en œil pendant la nuit, on sait jamais.

Sans attendre sa réponse, je déserte la maison d'Henri pour rejoindre la mienne. J'allume la télévision pour ne pas rester dans un silence qui me ferait ressasser. J'augmente le son plusieurs fois pour tenter de noyer la voix de Camille dans le bruit.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 37

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

*J'ignore pourquoi Aymeric réagit ainsi. Il a beau me dire que tout va bien, je sens qu'il s'éloigne de moi un peu plus chaque jour. Est-ce que l'histoire de Lucie l'affecte beaucoup et il a besoin d'espace ? Ou est-ce moi, le problème ? Je pensais que tout allait bien entre nous. J'étais même à deux doigts de parler de notre couple à Samuel pour officialiser la chose et ne plus avoir à nous cacher. Pourtant, dès que j'ai évoqué l'idée, il s'est braqué et a vite coupé court à notre sortie. Je suis dégoûtée que notre relation prenne cette tournure. Il y a toujours quelque chose qui cloche.*

*— Tu m'écoutes, Camille ? m'interpelle Lucie.*

*— Bien sûr, continue !*

*Elle me jette un regard entendu. Non, je n'étais pas attentive. J'ai perdu le fil à force de me triturer l'esprit concernant Aymeric.*

*— Qu'est-ce qui se passe, Cam ? Je vois bien qu'un truc te tracasse. Et ne dis pas que c'est à cause de Gabriel, je sais qu'il y a autre chose.*

*J'aimerais pouvoir tout raconter à ma meilleure amie. Elle est toujours de bons conseils et avoir un avis extérieur pourrait m'aider à y voir plus clair. Néanmoins, je ne souhaite pas trahir la confiance d'Aymeric. On s'est promis de ne rien dire à personne sans se mettre d'accord au préalable. Je déforme donc la vérité :*

*— C'est juste que je fréquente un mec depuis quelque temps et je le trouve de plus en plus distant avec moi.*

*— Tu veux qu'on en discute ?*

*— Le truc, c'est que je ne sais pas quoi te dire. J'avais l'impression que tout allait comme sur des roulettes et, du jour au lendemain, il s'est éloigné. Je ne comprends pas pourquoi ce revirement de situation.*

*— Tu lui en as parlé ?*

*Je nie. À vrai dire, hormis lui demander comment il va, je n'ai pas abordé le sujet plus en profondeur. Je crois bien avoir peur que sa réponse ne confirme mes craintes. Merde, j'ai pas envie de le perdre, moi.*

*— Tu devrais, me conseille Lucie. Sinon, tu risques de te monter la tête et tu vas t'inquiéter peut-être pour rien. Si ça se trouve, il est juste fatigué ou quelque chose du genre.*

*— Et s'il ne veut plus de moi ?*

*— Alors, il serait sacrément con.*

*Je ris à cette remarque venant du cœur. Il n'y a pas à dire, j'ai la meilleure amie du monde. Même quand tout va mal pour elle, elle est toujours présente pour me rebooster le moral. Elle enchaîne :*

*— S'il te largue, c'est qu'il ne te méritait pas et, dans ce cas, tu trouveras bien mieux.*

*— Merci, ma chérie.*

*Je la prends dans mes bras. Depuis qu'elle nous a tout raconté sur son passé, je la sens plus à l'aise avec moi. Je ne m'amuse pas à la toucher sans arrêt, néanmoins, elle est plus tactile et ça fait du bien. En tout cas, elle a raison. Ça ne sert à rien de ruminer toute seule dans mon coin. Il faut que j'aie une conversation sérieuse avec Aymeric. J'ai besoin d'être fixée. Je la relâche et me lève en annonçant :*

*— Bon, c'est pas tout ça, mais il est temps pour moi de rejoindre l'appart de Samu.*

*— Tu es certaine de vouloir partir ? C'est super gentil de nous laisser la place à Cameron et moi, cependant, tu es chez toi ici.*

*— Je suis sûre à cent pour cent. Tu as besoin de te retrouver avec ton amoureux et je n'ai pas envie de devoir passer mes nuits avec des bouchons d'oreilles...*

*Je lui envoie un clin d'œil, la faisant rougir. La situation compliquée avec Aymeric me pousse à éviter de rester avec eux pendant qu'ils roucouleront tranquillement.*

*— On peut... commence-t-elle à protester.*

*Je la coupe en lui offrant mon argument le plus convaincant :*

*— C'est plus prudent. Tu seras avec Cameron et moi avec Samuel. Au moins, aucune de nous ne se retrouvera seule si jamais Gabriel repasse à l'action.*

*Ses yeux se voilent de tristesse. Elle se mord la lèvre, anxieuse. Merde, je voulais pas l'inquiéter, moi, juste la faire déculpabiliser pour mon transfert de domicile provisoire. J'entoure ses épaules de mon bras.*

*— Ne t'en fais pas, je suis sûre que tout ira bien, maintenant que les garçons savent toute l'histoire.*

*Je prends une voix solennelle digne des plus grands films de superhéros et termine :*

*— Le bien triomphe toujours sur le mal !*

*Elle pouffe de rire avant de m'affirmer que je suis bête. Ouais, je suis au courant de ça. Je récupère ma valise et lui adresse un salut militaire puis me retire des lieux. Dans l'escalier, je croise Cameron, qui s'arrête devant moi.*

*— Salut, lance-t-il. Lucie est bien chez vous ?*

*— Elle ne partirait pas sans te le dire, t'inquiète.*

*— En tout cas, merci de nous laisser l'appartement. C'est cool.*

*— Ce sont mes oreilles qui m'en remercieront ! Pensez à vous protéger les amoureux.*

*Sur ces mots, je l'abandonne pour quitter l'immeuble. Perverse ! Si peu ! J'appuie sur le bouton de la porte d'entrée qui refuse de s'ouvrir. Je réitère l'opération. Rien à faire, elle est de nouveau cassée. Je mets donc un coup d'épaule dedans et magie !*

*— Camille.*

*Je pose mes yeux sur Aymeric, qui m'attend devant sa voiture. Je suis surprise de le trouver là, alors que nos amis peuvent nous surprendre sans souci. Est-ce une manière de me montrer qu'il s'en fiche qu'on soit découverts ? Peut-être que Lucie a raison, je me monte la tête pour rien. Je m'approche donc de lui, tout sourire, pour l'embrasser, mais il m'en empêche, au dernier moment, en déclarant :*

*— Samuel travaille, il m'a demandé de venir te récupérer pour que tu ne sois pas seule sur la route.*

*La déception m'étreint. Pour dévoiler notre couple au grand jour, il faudra attendre à ce que je vois. Je tente de masquer ma peine en rejoignant*

*le coffre du véhicule.*

*— Je vais le faire, s'empresse de me proposer Aymeric.*

*— Ça va, je m'en occupe.*

*Je soulève ma valise par moi-même et la dépose. Je fais le tour de la voiture en vitesse avant de m'installer côté passager. Aymeric démarre non sans me lancer un regard surpris. Le silence s'étire entre nous. Je garde les yeux rivés sur la vitre, frottant mes mains moites sur mon jean. Comment sommes-nous arrivés à ces instants lourds alors que tout était parfait ?*

*Souhaitant briser la gêne entre nous, Aymeric demande :*

*— Tu es sûre que tout va bien, Camille, je te trouve bizarre ?*

*— J'ai besoin qu'on parle tous les deux. Mais pas maintenant, ce soir.*

*Je vois ses doigts se crispier sur le volant alors qu'il m'interroge :*

*— Rien de grave ?*

*— Non, non, je veux juste discuter.*

*Je n'ajoute rien. Bien sûr, la gravité de la situation ne dépendra que de sa réponse lorsque je lui mettrai son air distant sous le nez. En attendant, je n'ai qu'une envie : prendre une longue douche chaude sous laquelle je préparerai ce que je lui dirai.*

# Chapitre 38

## Aymeric

— Maintenant ? Mais, je suis en repos et c'est mon jour de garde pour ma petite sœur.

Je m'appuie contre le plan de travail, embêté par cette requête. Si j'avais été prévenu plus tôt, j'aurais pu m'arranger.

— Je sais bien ! Je ne t'appellerais pas si j'avais une autre solution. Tout le monde a chopé le même virus. Trois heures, c'est tout ce que je te demande. Je te lâche avant midi, c'est promis, m'affirme ma patronne d'une voix suppliante.

Je soupire. Ai-je vraiment le choix ? Je ne suis qu'en CDD et, si je veux espérer décrocher un contrat à durée indéterminée, je dois prouver que je suis présent pour le job. Si accepter de dépanner le temps d'une matinée augmente mes chances d'être embauché, je dois saisir l'opportunité. N'empêche, ça tombe mal.

Je finis par répondre :

— Je trouve un moyen pour ma sœur et j'arrive au plus vite.

— Merci, Aymeric, je te le revaudrai, sois-en sûr.

Je raccroche, frustré de devoir sacrifier quelques heures avec Sophie pour travailler. Quelle plaie ! Je récupère en vitesse ma tenue de boulot dans la salle de bain pour l'enfiler. Quand faut y aller... Au pied des escaliers, j'appelle Sophie, qui joue tranquillement dans sa chambre. J'attrape ses chaussures dans le meuble et les lui tends lorsqu'elle descend. D'un air désolé, je l'informe :

— Il va falloir que j'aille travailler. Ce ne sera pas long, c'est promis.

— Je vais où, moi ? m'interroge-t-elle en enfilant ses souliers sans protester.

Cette gamine est un ange. Elle pourrait très bien me piquer une crise et, malgré ça, elle se contente juste d'obéir. Tout en récupérant un sac dans lequel je range quelques-uns de ses jouets, je réponds :

— Je vais demander aux voisins si ça ne les dérange pas, d'accord ? Sinon, je t'emmènerai au travail avec moi.

Cette dernière solution ne me plaît pas. On a parfois des gars louches qui débarquent déjeuner. Certains puent encore l'alcool de leur soirée arrosée et viennent décuver devant une assiette de pancakes. Je refuse que Sophie soit dans les parages, si jamais c'est le cas aujourd'hui. Je l'ai déjà mise une fois en danger...

— Ça te va ?

— Oui, d'accord ! Toute façon, ils doivent être aussi gentils qu'Henri donc on va pouvoir jouer.

Je souris face à ce raccourci. Si la vie était si simple, ça se saurait. J'attrape sa petite main dans la mienne et nous quittons la maison. J'espère de tout cœur qu'ils accepteront de surveiller Sophie quelques heures. Devant la porte d'entrée, je laisse Sophie toquer à sa demande. Quelques

secondes plus tard, le battant s'ouvre sur Camille. Surprise de me voir avec la fillette, elle me questionne :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ma patronne a appelé, je dois remplacer un collègue de toute urgence et je n'ai personne pour s'occuper Sophie. Je sais que Samuel et Léna partent ce soir, mais je ne peux pas faire autrement. Tu veux bien t'en charger, s'il te plaît ?

— Moi ? Mais...

— Je reviens la chercher pour midi, je te le jure. Je suis vraiment dans la mouise, Camille.

Samuel apparaît derrière ma belle blonde. Il lui lance un regard interrogateur. Sans laisser le temps à Camille de lui expliquer la situation, je poursuis pour ne pas arriver trop en retard :

— J'ai besoin de ce travail pour reprendre sa garde, je ne peux pas les lâcher. Alors, je t'en supplie, tu peux la prendre avec toi ?

Elle semble hésiter un instant, échangeant en silence avec Samuel. Bon sang, je sais que je leur ai causé des emmerdes, mais je ne demande pas la mer à boire. Sophie est adorable en plus. Je porte le coup de grâce, priant pour que cela fonctionne :

— Tu me détestes, j'en suis conscient. Je ne te réclame pas de le faire pour moi, mais pour elle.

Je désigne Sophie d'un geste du menton. Cette dernière nous regarde avec de grands yeux curieux, ne comprenant pas un traître mot de ce que nous racontons. Tant mieux, elle n'a pas besoin d'apprendre que son grand frère a été un connard fini. Je reporte mon attention sur Camille qui me fixe, éberluée. Samuel pose une main sur son épaule et répond :

— On va s'occuper d'elle, pars bosser.

— Tu me sauves la vie, Samuel. Je vous le revaudrai, je le jure.

Je m'accroupis face à Sophie et passe ma paume sur sa tête. Elle serre son ours en peluche contre elle, concentrée.

— Sois sage et écoute ce que Camille et Samuel te diront, d'accord ? Je n'en ai pas longtemps.

— Promis !

Elle enroule ses petits bras autour de moi pour un câlin d'au revoir. Je caresse ses cheveux un instant avant de la relâcher. D'un geste qui semble si naturel, elle tend la main à Camille, qui ferme la sienne dessus.

Je me relève en leur jetant un dernier coup d'œil avant de me précipiter pour rejoindre ma voiture. Le contact allumé, j'envoie un message à ma patronne pour lui annoncer que j'arrive et n'attends pas sa réponse pour démarrer en trombe. Je mentirais si j'affirmais ne pas être stressé de cette garde d'enfant improvisée. J'espère que tout se passera bien pendant mon absence.

# Chapitre 39

## Camille

**J**e reste bouche bée face à cet Aymeric anxieux. C'est la première fois que je le vois aussi agité. Il parle vite, trop, pour que j'aie le temps d'intégrer tout ce qu'il me raconte. Samuel arrive à ma rescousse et, bientôt, je me retrouve avec la main d'une petite fille dans la mienne. C'est la meilleure sensation du monde, ça.

— Viens, on rentre, lance mon frère.

Nous pénétrons dans la maison quand les mots d'Aymeric s'imposent à mon esprit. « Tu me détestes, j'en suis conscient ». Pourquoi est-ce qu'il a lâché ça d'un coup ? Il n'est pas net, celui-là. Samuel me sort de mes pensées en se penchant vers la fillette.

— Sophie, qu'est-ce que tu voudrais faire ?

Elle hausse les épaules et me jette un regard qui me file des frissons. Elle a les mêmes yeux que son frère. Je n'avais pas fait attention jusqu'ici, mais leur ressemblance est frappante.

— Ça sent bon ici. C'est comme quand Henri faisait des gâteaux.

Je suis touchée par cette remarque. Je lui indique donc :

— On est en train de faire des cookies, ça te dit de cuisiner avec nous ?  
Tu auras le droit d'en manger, bien sûr !

Elle acquiesce et je devine à son sourire ravi qu'elle adore cette idée. Nous rejoignons la cuisine où les garçons s'affairent à préparer une nouvelle tournée. La première ayant été effectuée par nos soins, c'est chacun son tour. Les regards se braquent sur nous, interrogateurs à la vue de Sophie qui n'a pas lâché ma main. J'explique :

— Aymeric a dû partir en urgence au taf, il nous a presque suppliés de la garder le temps qu'il revienne.

— Bonjour, je m'appelle Sophie.

De sa voix cristalline, la gamine semble toucher tous nos amis en plein cœur, car leurs visages s'adoucissent tous. Léna s'approche de nous et se poste devant elle.

— Bonjour, Sophie. Moi, c'est Léna. Et là tu as Lucie et Cameron, enchaîne-t-elle en les désignant un par un.

Ils saluent tous la petite fille qui répond avec d'énormes sourires. Mon Dieu, elle est à croquer.

— Camille a dit que je pouvais vous aider à faire les cookies.

— Elle a raison, s'exclame Cameron. On en aurait bien besoin, parce qu'on n'est pas très doués pour la pâtisserie.

— Ça ressemble à de minuscules crottes, s'amuse-t-elle en désignant les monceaux ratés des garçons.

Cameron lui adresse un regard contrit et hausse les épaules, les mains plongées dans la pâte.

— Ouais, je sais. Je te l'ai dit qu'on n'était pas forts.

Lucie se marre et dépose un baiser sur la nuque de son mari qui lui envoie un sourire enjôleur. Il assure avec les enfants, qui l'aurait cru ?

Comme si elle était chez elle, Sophie avance jusqu'au lavabo et monte sur le petit escabeau. Voilà donc pourquoi papi avait cela chez lui. La chérie devait venir souvent pour qu'il pense à ce genre de choses. Elle se lave les mains consciencieusement tout en récitant, je ne sais quoi, à voix basse. Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu chuchotes ?

— L'histoire du lavage des mains ! C'est Henri qui me l'a apprise quand je l'aidais à faire la cuisine !

— Tu nous la racontes ? propose Samuel avec un sourire ému.

Nous nous rendons compte à cet instant que Sophie a vécu beaucoup de choses avec papi avant sa mort. Je crois comprendre que c'est elle qui a eu le plus de contact avec lui ces derniers mois. Même si je regrette de ne pas lui avoir rendu visite plus souvent, je suis heureuse de savoir que ce petit bout a égayé ses journées.

Elle commence en se remettant du savon dans les mains :

— Il pleut, il y a des nuages. Le serpent glisse sur le sol tandis que le hérisson sort ses piquants. L'ours, quant à lui, se frotte à l'arbre. Le ver de terre gigote dans son trou et la poule picore des graines. Le panda s'accroche à sa branche et, enfin, le soleil revient.

Si j'avais su que papi pouvait être si créatif ! Chaque geste est représenté par un animal, ne laissant ainsi aucune parcelle de peau non lavée. La petite sèche ses mains avant de descendre du marchepied pour le ramener devant le plan de travail.

— Je peux faire quoi ?

— Que dirais-tu d'ajouter les pépites de chocolat ?

Elle acquiesce à la proposition de Samuel et récupère le sachet. Profitant que la gamine soit occupée avec les autres, je fais signe à mon frère de me

rejoindre dans le salon. Il fronce les sourcils et me suit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Y a un truc qui me trotte dans la tête. Tu sais pourquoi Aymeric m'a balancé que je le détestais ?

Il lâche un ricanement avant de m'interroger :

— Tu ne te souviens donc pas ?

— Non, sinon je ne te demanderais pas !

— Tu te souviens, il y a deux jours, quand vous étiez bourrées...

Il me lance un regard réprobateur, me faisant rouler des yeux. Combien de fois je vais devoir m'excuser pour ça ? Les filles et moi sommes toutes les trois majeures et vaccinées. Je ne vois pas en quoi se laisser aller, dans notre propre maison, soit si grave. Au moins, on ne l'a pas fait dans un bar ou entourées d'inconnus. Je lui fais signe d'abrégé.

— C'est Aymeric qui s'est occupé de toi pendant que, Cameron et moi, on couchait Léna et Lucie.

Je digère l'information. Je m'étais persuadée que c'était Samuel qui s'en était chargé. La poubelle au pied du lit, le fait de m'enlever mes chaussures et ma robe pour que je sois à l'aise... Le soin qui a été pris pour que je ne risque rien ne me semblait pouvoir provenir que de lui.

— Pour ta gouverne, lorsqu'il a quitté ta chambre, tu l'as retenu en lui disant que tu le détestais. Et plusieurs fois. Il l'avait peut-être cherché, mais, même moi, je me suis senti mal pour lui.

Je déglutis. Merde, j'ai fait ça, moi ? Ça y est, j'ai honte de lui avoir balancé une telle horreur alors qu'il s'occupait de moi. *Après, t'étais déchirée...* Et puis, ai-je vraiment besoin de m'en vouloir ? C'est lui qui a joué au con en me prenant pour une girouette. Tant pis pour lui si je l'ai

blessé. Il n'avait qu'à pas faire en sorte que je le haïsse. *C'est le cas ?* Oui. *Sûre ?* Ta gueule, conscience de merde.

— En tout cas, ça explique pourquoi il n'est pas encore revenu pour le jardin, finis-je par dire.

— Tu m'étonnes... Tu aurais vu sa tête en partant. Si ton but était de lui rendre la pareille en lui brisant le cœur à ton tour, c'est gagné.

Il me plante là pour rejoindre les autres. Pourquoi ne ressens-je pas de satisfaction à cette nouvelle ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 40

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*J*e ne peux m'empêcher de tourner en boucle la conversation que j'ai eue avec Camille. J'ai flippé quand elle m'a dit qu'elle souhaitait qu'on parle. Au pire, elle savait que j'étais impliqué dans les combines de Gabriel, au mieux, elle me quittait. En un sens, j'aurais préféré. Je suis bien trop faible pour prendre cette décision quand bien même ça ne lui serait que bénéfique.

*Je shoote dans une cannette au sol qui valse dans le caniveau. Plus le temps passe, plus je m'enfonce dans les problèmes. J'en viens à me dire que la seule chose qui pourrait régler la situation serait de nous tuer, Gabriel et moi. Mon téléphone vibre dans ma poche. En parlant du loup.*

*— Amène-toi, comme d'habitude.*

*La ligne se coupe. Je suis persuadé qu'il cause mieux à un chien qu'à moi. Tu le mérites peut-être ? Non, c'est clair. Je presse le pas pour rejoindre ma voiture, stationnée un peu plus loin. Je conduis quelques minutes puis me stoppe pour laisser Gabriel monter. Habillé tout en noir, on*

*dirait qu'il s'apprête à cambrioler une banque. Avant que je ne puisse ouvrir la bouche, il annonce :*

*— Émilie est toute seule. C'est le moment.*

*Oh merde ! Cameron n'a pas pu accompagner Lucie à la fac aujourd'hui. Gabriel allait à coup sûr sauter sur l'occasion pour s'en prendre à elle. Redoutant la réponse, je le questionne tout de même :*

*— On fait quoi ?*

*— On se poste près de chez elle, sur son trajet habituel. Tu te mets en double file et on l'attend sagement. Quand elle est là, je la récupère et on se casse avec elle à l'arrière. Tes vitres sont teintées, c'est nickel et je l'assommerai si elle gigote trop.*

*Je crois que je vais gerber. Comment peut-on avoir une telle idée en tête ? Et la débiter comme si c'était la chose la plus normale au monde. Voyant que je ne réponds pas, Gabriel insiste :*

*— Tu as compris le plan ?*

*Je me contente d'acquiescer, incapable de prononcer le moindre mot. La bile dans ma gorge menace de sortir. Cela fait déjà des semaines que je n'ose plus me regarder dans le miroir, mais cet après-midi va marquer un tournant définitif. Je ne peux pas croire que je vais aider Gabriel à enlever Lucie. Putain, la galère ! Si la sécurité de Sophie n'était pas en jeu, je préférerais crever que d'accomplir une telle horreur. Bon sang, pourquoi je n'arrive pas à trouver le courage de le dénoncer aux flics ? Ce serait bien plus simple. Même si je ne doute pas que Gabriel me cache de nombreuses informations au cas où j'aurais les couilles de le faire, j'ai de quoi le faire tomber. Néanmoins, je ne peux pas prendre de tels risques. Si on apprend que je suis la balance...*

*— La voilà, cette garce, s'exclame Gabriel.*

*Dans le rétroviseur, je vois Lucie s'approcher, téléphone à la main. Sans même l'entendre d'où je suis, je peux deviner que sa voix tremble sous l'effet du stress. Elle ne cesse de jeter des coups d'œil à la ronde. Gabriel doit s'en rendre compte aussi, car le sourire sadique qui barre son visage ne trompe personne. Il prend son pied, cet enfoiré !*

*Alors que Lucie passe à côté de nous, Gabriel sort de la voiture pour la suivre sur quelques mètres. Je reste assis derrière le volant, impuissant. Comme si je n'étais pas maître de mon corps, j'assiste à la scène sans bouger le petit doigt.*

*Sa main s'abat sur le poignet de mon amie qui se retrouve plaquée contre son torse. Cette image me répugne. Son cri me prend aux tripes alors qu'elle se débat pour lui échapper. Elle n'a aucune chance, il est bien trop fort pour elle. D'une voix trahissant son excitation, il annonce :*

*— Je t'avais dit que je te rattraperais toujours. Ton cauchemar n'est pas fini, Émilie, et le sien, non plus...*

*Il la traîne jusqu'à la voiture alors qu'elle s'échine à hurler. Moi qui priais pour que quelqu'un intervienne et l'aide, je suis vite déçu. Putain, il n'y a vraiment personne qui va bouger son cul quand une femme se fait enlever ? Dans quel monde vit-on ?*

*Une idée germe dans mon esprit tandis que Gabriel s'approche de moi. En deux mouvements de rien du tout, je pourrais démarrer la voiture et me casser sans lui. Peut-être qu'il serait rattrapé ainsi et que le calvaire serait terminé. Avant que je n'aie le temps de mettre mon plan à exécution, un cri s'élève au bout de la rue.*

*— Lily !*

*Dieu merci, Cameron est là à temps ! Je le vois se précipiter vers Gabriel, qui soupire, dépité que son petit jeu cesse ici.*

— On dirait que ton prince charmant est arrivé !

Il agrippe Lucie par les cheveux et lui claque la tête contre le véhicule le plus proche d'eux. Je reste choqué face à la violence de son geste. Gabriel accourt vers la voiture et s'écrie :

— Démarre !

Je m'exécute, en mode pilote automatique. Mes mains tremblent sur le volant alors que l'image de Lucie qui s'écroule au sol me brûle les rétines. Elle avait l'air...

— Merde, tu l'as tuée !

— J'espère pas ! Ce serait pas drôle sinon...

— Tu...

— Ta gueule et conduis !

Je me tais. Ce type est un psychopathe, ce n'est pas possible autrement. Comment peut-il réagir ainsi ?

— Dépose-moi plus loin, je me démerderai pour la suite.

Je ne me fais pas prier et m'arrête sur le côté pour le laisser descendre. Je ne prends pas la peine de le saluer et pars en trombe pour mettre le plus de distance entre ce malade et moi. Si l'idée de le suivre pour découvrir sa planque me fait envie, je n'en suis pas capable à l'heure actuelle. Je suis trop choqué.

Quand je suis enfin devant mon immeuble, je quitte l'habitable. Il est urgent que je me douche. Ça ne me lavera pas des atrocités que je commets, mais je peux toujours essayer. Alors que je pousse la porte, je suis bousculé par Camille. Je la rattrape et lui demande :

— Qu'est-ce qui se passe, Camille ?

— C'est Lucie, elle... Elle...

*Son émoi réussit à cacher le mien. Elle est déjà au courant ? Je pose mes mains sur ses épaules et l'enjoins à respirer avec plus de calme. Elle prend quelques inspirations tremblotantes avant de continuer :*

*— Gabriel a agressé Lucie. Cameron vient d'appeler, elle est transférée à l'hôpital le plus proche.*

*Je l'enlace pour tenter de l'apaiser. Je lui murmure que tout va bien se passer, que les médecins vont prendre soin d'elle. Quel soulagement d'apprendre que Lucie n'est pas morte. On aurait pourtant dit une poupée de chiffon...*

*— Merci, Aymeric... Tu es le meilleur. Je sais pas ce que je ferais si t'étais pas là.*

*Je resserre les bras autour d'elle, dégoûté. Je suis le pire des enfoirés.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 41

## Camille

**A** lors que tous les autres sont en haut en train de préparer leurs affaires, on toque. Je jette un œil à ma montre : midi pile. Je pense ne pas prendre trop de risques en affirmant qu'il s'agit d'Aymeric. La porte d'entrée atteinte, je l'ouvre. Cette fois-ci, la surprise de le trouver en moins, je ne peux m'empêcher de pouffer en voyant Aymeric dans des vêtements typés des années cinquante. Il lève les yeux au ciel avant d'écarter les bras face à moi. Il lance :

— Allez, vas-y ! Moque-toi !

Je ne me gêne pas. Sa tenue lui va si mal avec sa carrure de mec super baraqué que le contraste est à mourir de rire. J'ignore ce que j'aime le plus : le petit chapeau sur sa tête ou le tablier noué à ses hanches. À mon avis, les deux se valent !

— C'est bon, tu t'es assez marrée ?

— On va dire que oui ! Allez, entre.

Je le laisse passer devant moi. Il prend une seconde pour humer la pièce. Il fait ça également ? Je pensais être la seule à me gorger de l'odeur de cannelle toujours présente. Un petit sourire naît sur son visage. Il secoue la

tête, puis rejoint le salon où Sophie colorie depuis un gros quart d'heure. Je n'ai jamais connu d'enfant aussi sage qu'elle ! Obéissante, joueuse et dotée d'une intelligence très développée pour son âge, Sophie est vraiment une perle. Aymeric se penche vers elle pour embrasser ses cheveux et lui demande d'une voix douce :

— Tu dessines quoi ?

— C'est Henri, au milieu des étoiles. C'est beau ?

— Magnifique, ma puce.

J'ai la gorge nouée d'émotion. Mon Dieu, cette petite fille vaut tout l'or du monde. Je comprends pourquoi Aymeric a tout fait pour protéger cette princesse. Il fallait quelqu'un pour faire obstacle à la laideur de ce monde.

— Je peux finir mon dessin avant de partir ?

Aymeric me lance un regard et j'acquiesce, ravie de garder ce rayon de soleil quelques minutes encore. Son frère commence à la questionner sur cette matinée et je suis heureuse de savoir qu'elle s'est amusée avec nous. Ses mimiques sont hilarantes lorsqu'elle raconte les exploits de Cameron et Samuel, qui sont toujours incapables de former des cookies dignes de ce nom.

— Tes copains ne savent pas cuisiner ! Toi, au moins, tes cookies sont ronds alors qu'eux, ça ressemblait aux galets qu'on a trouvés à la plage.

— Maintenant que tu le dis, rétorqué-je, c'est vrai qu'il y avait un air ! Tu crois qu'ils ont essayé de remplacer les deux pour nous avoir ?

— C'est possible !

Aymeric et moi rions de bon cœur. Je me revois à son âge, quand papi faisait de son mieux pour nous divertir. Mes premières préparations culinaires égalisaient celles des garçons. À ceci près que j'avais six ans et

qu'ils en ont vingt-cinq. Après un bon quart d'heure, Sophie dépose sa craie grasse sur la table avant de se lever de sa chaise. Elle s'exclame :

— Fini !

Elle sautille jusqu'à moi pour me donner la feuille.

— Tiens, Camille, c'est pour toi !

— Merci, Sophie.

Je l'accepte, les larmes aux yeux. Il sera magnifique, affiché sur le tableau. Aymeric articule un « ça va ? » auquel je réponds par un simple hochement de tête. Il me renvoie la pareille avant de prendre Sophie dans ses bras. Il lui demande :

— Tu as faim ?

— Très !

— Alors, c'est parti, mademoiselle !

Aymeric se tourne vers moi. Je lui tends le sac de Sophie qu'il récupère et enfile sur son épaule. Pourquoi je le trouve si attirant ainsi ? *C'est l'effet papa ! Même si ce n'est que sa sœur !* Mouais...

— En tout cas, merci beaucoup de l'avoir gardée, vous m'avez enlevé une épine du pied.

— Aucun souci, Sophie est une petite fille adorable. Tu l'as vraiment très bien éduquée.

Il pique un fard, chose assez rare pour le souligner. De sa main libre, il me fait signe que ce n'est rien et se contente de lâcher :

— Elle est assez intelligente pour comprendre en observant les autres. Je n'y suis pour rien.

Sa modestie me touche autant qu'elle m'agace. Il ne pourrait pas juste accepter le compliment ? Ce mec m'énerve à toujours affirmer l'inverse de ce qu'on peut énoncer.

— Dis, Camille, m’interpelle la petite brunette.

— Oui ?

— Je pourrais revenir faire de la « pâsserie » avec toi ?

— Pâ-ti-sse-rie, la reprend Aymeric. Et je ne suis pas sûr que Camille aura beaucoup de temps, ma chérie. Elle aussi a un travail.

Je secoue la tête devant sa mine attristée. Je m’empresse alors de lui assurer :

— Ce sera avec plaisir.

Un énorme sourire vient remplacer la déception sur son visage et mon cœur se gonfle face à ce bout de chou. Reconnaisant, Aymeric me souffle un remerciement que je chasse d’un revers de main. Je suis égoïste, j’accepte plus pour moi que la petite. Elle va égayer mes journées.

Aymeric avance de quelques pas pour quitter la maison, avant de s’arrêter en plein milieu du couloir. Il se tourne vers moi et, d’un air sérieux qui me donne des frissons, m’annonce :

— Je me doute que tu ne veux pas entendre parler de ça, mais n’oublie pas que si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux venir me trouver. Peu importe l’heure du jour ou de la nuit. Je ferai mon possible pour t’aider.

J’acquiesce sans trop savoir quoi répondre. Même si j’aime me déclarer libre et indépendante, avoir la certitude que si j’ai le moindre souci, je peux le contacter me réchauffe le cœur. Je ne devrais pas lui accorder ma confiance, il ne la mérite pas. Pourtant, quand je vois l’homme qu’il est avec sa sœur, je ne peux que me dire qu’il est quelqu’un de bien. Qui a fait des choses qu’il regrette, certes. Tandis qu’il franchit le seuil de la porte, je l’arrête à nouveau :

— Au fait, je ne te déteste pas. Enfin, je ne crois pas.

J'ignore pourquoi j'ai balancé ça d'un coup. Pour freiner la culpabilité qui me rongait ? Pour me prouver quelque chose à moi-même ? Il m'adresse un sourire triste qui me fend le cœur et répond :

— Tu devrais.

— Je sais.

Il hoche la tête avant de partir pour de bon, cette fois-ci. Je l'observe regagner son domicile, la poitrine étrangement serrée.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 42

## Aymeric

**J**e déteste ces quelques heures qui précèdent le départ de Sophie. Tout est bien trop calme dans cette foutue maison qui me semble soudain si vide. J'imagine que c'est ce que doit ressentir Camille maintenant que tout le monde est parti. Lorsque j'ai redéposé Sophie chez Karen, ils chargeaient leurs véhicules respectifs. Comme un con, la seule chose que j'ai réussi à balbutier a été un « faites attention à la route ». Ils ont acquiescé avant de me souhaiter une bonne soirée. Moins d'une heure plus tard, il ne restait plus que la voiture de Camille.

La télécommande en main, je zappe d'émission nulle en émission nulle sans parvenir à me décider sur celle qui m'abrutira le plus. Un coup d'œil à l'horloge m'indique qu'il est une heure du matin. Le sommeil ne se pointe pas et je regarde les secondes s'égrener. La vérité est que je suis inquiet pour Camille. La savoir toute seule deux jours après l'enterrement de son grand-père me ronge. J'aimerais avoir le courage d'aller la voir et lui demander comment elle va. Néanmoins, je suis presque sûr qu'elle m'enverrait balader. À juste titre.

Je prends enfin la décision d'éteindre la télévision quand un cri perce la nuit, me glaçant :

— Non !

Camille ! Sans réfléchir, je me précipite dehors alors qu'une nouvelle plainte s'élève. Je tente d'ouvrir sa porte d'entrée qui est verrouillée, naturellement. *Bah, oui, ducon !* Je repasse par chez moi pour courir dans le jardin et sauter la petite haie qui sépare nos deux maisons. La fenêtre de sa chambre n'est pas fermée et j'entends ses gémissements d'en bas. Je scrute les environs à la recherche de quelque chose qui me permettrait de grimper. Je récupère plusieurs chaises que j'empile les unes sur les autres pour gagner de la hauteur. Quand j'estime être assez élevé, j'escalade la montagne, manquant de me casser la figure au sol. Je me stabilise contre le mur. Mince, il me faut encore quelques centimètres !

— Fais chier.

J'évalue la distance qui me sépare de sa fenêtre. Si je saute, c'est faisable. Enfin, si je ne bascule pas avant. Je décide de tenter le coup, ne supportant pas d'entendre ses pleurs. Étant donné qu'elle n'appelle pas au secours, j'ose espérer qu'elle ne soit qu'en plein cauchemar. Je bondis sur mes pieds et me raccroche tant bien que mal au rebord. Je me tracte jusqu'en haut. Ma jambe enjambe le mur, me ramenant directement dans la chambre.

Camille est allongée dans son lit et se débat entre ses draps. Un nom, qui nous hante tous les deux, franchit la barrière de ses lèvres :

— Pourquoi tu fais ça, Gabriel ? Tu ne peux pas la laisser tranquille ?  
*Nous* laisser tranquilles ?

Je reconnais les mots qu'elle a prononcés lorsque cet enfoiré l'a enlevée à la place de Lucie. Je pose une main sur son épaule en l'appelant :

— Camille ?

Elle ne réagit pas. J'insiste :

— Camille, réveille-toi !

Je me prends son poing en pleine face alors qu'elle s'agite de nouveau. Elle a un sacré revers en tout cas ! Je me frotte le visage puis m'installe à ses côtés. Les bras autour d'elle, je la serre contre moi pour l'apaiser. Elle se débat encore un instant avant de reprendre conscience en sursaut. Elle me repousse avec violence, ses yeux plongés dans les miens. Je vois dans son regard que, pendant quelques secondes, elle ne me reconnaît pas.

— C'est Aymeric.

Son corps se détend lorsqu'elle revient enfin à elle. Elle lâche un soupir de soulagement avant de se laisser aller contre sa tête de lit. D'une voix la plus douce possible, je demande :

— Ça va ?

— Ouais.

Elle se passe la main dans les cheveux. Je n'ose pas l'approcher de peur de la braquer et reste à la distance à laquelle elle m'a éloigné. Il lui faut plusieurs longues minutes avant de se calmer. Quand enfin, elle semble avoir repris ses esprits, elle m'interroge :

— Tu m'expliques ce que tu fous là au fait ?

— Je t'ai entendu crier, j'ai accouru.

— La porte d'entrée n'était pas fermée à clef ?

— Je suis passé par la fenêtre.

Je hausse les épaules comme si c'était la chose la plus normale du monde. Le temps de comprendre ce que je viens de lui dire, elle reste silencieuse. Elle finit par s'exclamer :

— Mais t'es fou !

— Je sais.

Elle secoue la tête en répétant que je suis malade de m'introduire ainsi chez les gens. Sauf que je ne le fais pas pour les autres, uniquement pour elle. J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre quand elle a crié. Mon instinct protecteur s'est réveillé. Trouvant le moment propice pour des confidences, je la questionne :

— Ça fait longtemps que tu fais ces cauchemars ?

— Depuis... Tu vois, quoi. C'est déjà mieux maintenant, ils sont moins intenses et réguliers, mais ce n'est toujours pas ouf.

Le savoir me broie la poitrine. Ses nuits sont hantées en partie à cause de moi, c'est dur à digérer. J'ignore quoi lui répondre, car aucun mot ne pourra exprimer à quel point je m'en veux. Aussi, je me contente de lâcher un simple :

— Je suis désolé...

Elle ne rétorque pas. Ses bras se referment autour d'elle, signe qu'elle clôt la discussion. Il est temps pour moi de la laisser tranquille.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, crie et j'arrive. Je te filerai mon numéro demain au cas où...

Alors que je pose la main sur la poignée de sa porte, elle me surprend en murmurant :

— Est-ce que tu jouais ?

Je me tourne vers elle, incrédule. Je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'elle entend par là.

— Toi. Moi. C'était de l'*acting* ?

Je pousse un profond soupir. Il semblerait que Samuel ne lui ait pas raconté la conversation que nous avons eue au bar. J'hésite un instant à répondre. Si j'affirme que oui, je la brise. Si j'avoue la puissance de mon amour pour elle, j'ai peur de la suite des événements.

— Dis-moi la vérité, me supplie-t-elle.

— Je n'ai jamais été aussi sincère qu'avec toi, Camille. Tu étais ma bouffée d'oxygène dans l'enfer qu'était devenue ma vie. Si tu savais comme je regrette que ça se soit passé ainsi. Si je pouvais revenir en arrière, je me battrais plus fort contre moi-même pour ne pas t'approcher. Je ne t'aurais pas embrassé, t'aurais tenue à l'écart... Quitte à supporter moins bien la situation, j'aurais au moins eu le mérite de protéger ton cœur.

Ses yeux se plantent dans les miens et je crois y déceler des larmes qui me foudroient sur place. Moi aussi, j'ai envie de pleurer. Notre histoire est digne des tragédies shakespeariennes. Je conclus :

— Malheureusement, je n'ai pas le pouvoir de remonter le temps. Si ça peut te rassurer, ça me tue d'apprendre que, même après deux ans, je te fais toujours autant souffrir. J'ai beau me répéter sans cesse que je l'ai fait pour Sophie, je suis toujours incapable de me regarder dans le miroir. Je suis un monstre, je le sais et je le resterai jusqu'à la fin de mes jours. Tout ce que je peux faire désormais, c'est t'alléger la vie comme je le peux. Avec le jardin, les travaux ou en t'apportant un soutien moral au besoin. Demande-moi ce que tu désires et je le ferai, sois-en certaine.

Dans la semi-pénombre de la chambre, je la vois déglutir. Ce n'était peut-être pas le moment pour une telle déclaration. En pleine nuit, juste après un cauchemar... Alors que je crois qu'elle ne dira rien, elle ouvre la bouche et annonce :

— Ce serait mentir que de dire que je ne t'en veux pas. Pourtant, je comprends. Surtout après avoir passé la matinée avec Sophie. Tu devais la choisir et tu l'as fait.

— J'aurais aimé que ça se déroule autrement, affirmé-je.

— Moi aussi.

Je franchis les quelques mètres qui nous séparent pour déposer un baiser sur son front, incapable de me réfréner. Il faut que je la touche, que je la sente contre moi. Sa peau est si douce contre mes lèvres que je manque de fondre en larmes comme un enfant. Ses mains s'agrippent à mes poignets, me donnant l'impression de revivre. Nous restons ainsi pendant un temps qui semble s'étirer à l'infini. Quand ses doigts se desserrent, je fais un pas en arrière.

— Je vais te laisser dormir, tu en as besoin. Mais si jamais tu refais un cauchemar, ne t'étonne pas de me trouver au pied de ton lit.

Elle lâche un petit rire qui vient percuter mon cœur de plein fouet.

— C'est que tu te transformes en superhéros, plaisante-t-elle.

— C'est juste la moindre des choses.

Je quitte la chambre avant de la supplier de me laisser passer la nuit avec elle. Je rejoins ainsi ma maison en empruntant cette fois-ci la porte d'entrée, et non la pile de chaises. Maintenant que la situation semble apaisée avec Camille, je tiens à rester en vie. Tout en m'allongeant sous mes draps, je repense au visage apeuré de ma belle blonde. J'espère qu'elle aura une fin de nuit paisible.

# Chapitre 43

## Camille

*Deux ans plus tôt...*

*J' accélère le pas, persuadée que quelqu'un me suit depuis déjà cinq bonnes minutes. Peut-être que cette personne ne fait qu'emprunter le même chemin que moi, mais je reste prudente. Avec Gabriel, qui traîne dans les parages, nous ne sommes en sécurité nulle part. Je glisse la main dans ma poche arrière pour récupérer mon portable. Avoir Aymeric au téléphone me rassurerait beaucoup. Je compose son numéro puis porte l'appareil à mon oreille. Trois sonneries s'enclenchent avant qu'il ne décroche.*

*— Hey, ma belle.*

*— Coucou...*

*— Tout va bien ?*

*Ma voix sifflante a dû l'alerter. Je commence à fatiguer à force d'augmenter mon allure. Les pas derrière moi semblent adopter mon rythme, ce qui tend à confirmer mes soupçons.*

*— Aymeric, je crois qu'on me suit.*

*— Quoi ? Mais non, pourquoi...*

— J'en sais rien, mais je suis pas folle !

Je sens un corps me frôler. Le mec ne s'arrête pas et me dépasse. Oh putain ! Il a accéléré pour me montrer qu'il ne m'épiait pas. J'ai eu si peur ! Bon sang, cessez de faire ça les gars et changez juste de trottoir, ça nous évitera de flipper encore plus.

— C'est bon, fausse alerte, indiqué-je à Aymeric qui soupire de soulagement à l'autre bout du fil.

Le pauvre... Si j'avais attendu deux minutes de plus avant de l'appeler, il n'aurait pas eu ce coup de stress. Cette histoire nous rend tous paranos, c'est dingue. J'emprunte la première à droite pour déboucher dans notre rue et réalise que je suis dans un cul-de-sac. Je m'arrête une seconde en fronçant les sourcils. Angoissée au possible, je n'ai même pas remarqué que j'avais pris des détours pour semer l'homme.

— Aymeric, je me suis perdue dans le quartier. Je ne vais pas t'entendre pendant quelques secondes, le temps de lancer mon GPS sur mon tél.

— Mets-moi sur haut-parleur.

— Pas bête, ça.

J'appuie sur la touche et sa voix s'élève, ricochant entre les murs de la ruelle dans laquelle je me trouve. Je jette un œil aux alentours et les lieux me font frissonner. Mince, je n'ai pas choisi le bon endroit pour me paumer... Une alarme de voiture s'enclenche. Je sursaute.

— Tout va bien ?

— Ouais...

Je passe la vitesse supérieure et tape mon adresse sur le moteur de recherche. La page mouline. En effet, je n'ai pas beaucoup de réseau ici. C'est bien ma veine ! Enfin, le chemin s'affiche. Je m'exclame :

— Ah, mais ça va ! Je ne suis qu'à deux pâtés de maisons.

— Dans quelle direction ? Je te rejoins.

— Le temps que tu descendes, je pense être déjà arrivée.

— Peu importe, dis-moi.

Je lui envoie ma localisation avant de mémoriser le trajet. Deuxième à droite, puis première à gauche. Je continue jusqu'au rond-point, première sortie et je devrais reconnaître les lieux à ce moment-là. Pas trop difficile ! Le haut-parleur désactivé, je reprends ma conversation avec Aymeric que j'entends se préparer. Je me mets en marche d'un bon pas, préférant tout de même ne pas m'attarder sur la route pavée sombre. On ne sait jamais sur qui je peux tomber. J'ai presque quitté la rue qu'une voiture passe à côté de moi et ralentit à ma hauteur. Je me crispe par instinct. La vitre côté passager s'ouvre et un grand blond aux yeux magnifiques s'adresse à moi :

— Excusez-moi, mademoiselle. Vous pourriez...

Je ne perçois pas la suite de sa phrase qui se noie dans le bruit de la circulation un peu plus loin. Je réponds :

— Je n'ai pas compris ce que vous disiez.

— Camille, à qui tu parles ? s'inquiète Aymeric.

— Je cherche...

Avec Aymeric, qui me cause en même temps, je ne comprends pas un strict mot de ce qu'il me raconte. Je m'approche de la voiture pour mieux entendre le conducteur.

— Pourriez-vous m'indiquer la route pour la station essence ? Je ne suis pas du coin, je rends visite à mes parents.

— Bien sûr ! Vous voyez le feu rouge un peu plus loin ?

Je lui montre du doigt et il acquiesce. Je commence mes explications avant de m'interrompre à cause du bruit de mon téléphone. Aymeric hurle à

*l'autre bout du fil. Agacée, je le reprends contre mon oreille et le réprimande :*

*— Je donne son chemin à un mec, je suis à toi dans...*

*— Cours, putain, Camille ! C'est Gabriel !*

*Je n'ai pas le temps de comprendre l'information qu'une main agrippe mes cheveux avec une force telle qu'elle me fait monter les larmes aux yeux. Je tourne mon regard vers le gars qui m'envoie un sourire de travers me faisant froid dans le dos. Penché à travers le véhicule, son bras tendu me tire vers l'intérieur et il claque ma tête contre le rebord de la fenêtre. Je tombe sous le choc. Aymeric s'égosille au téléphone. La portière côté conducteur s'ouvre. Je tente de me redresser pour fuir, bien qu'en voiture, il me rattrapera sans aucun mal. Il faut que je gagne du temps !*

*— T'inquiète pas, ce n'est pas après toi que j'en ai, se marre le malade en se plantant devant moi.*

*Il agrippe de nouveau ma tignasse et me traîne jusqu'à l'arrière du véhicule. J'ai beau crier, personne ne semble présent à la ronde. Le coffre est grand ouvert. Il me pousse à l'intérieur avant de le refermer sur moi. Putain, je suis dans la merde ! Je frappe comme une folle contre les parois, essayant de faire le plus de bruit possible dans l'espoir d'alerter quelqu'un. Peine perdue.*

*Très vite, je commence à étouffer dans l'espace restreint. Il fait chaud et noir. Je pleure toutes les larmes de mon corps, le suppliant de me laisser tranquille. Épuisée, je finis par comater, roulée en boule. J'aimerais pouvoir réfléchir à un plan pour me sortir de là, mais mes idées se bousculent sans que je ne parvienne à en isoler la moindre. Ma tête semble sur le point d'exploser entre le coup et mes hurlements. Je vais mourir. C'est la seule pensée qui me vient alors que je crois sentir la voiture*

*ralentir. Le coffre s'ouvre. Je cligne des yeux sous la lumière du jour. Gabriel me lance une moue satisfaite.*

*— Je ne te bâillonne pas. Si tu cries, attention aux conséquences, c'est bien clair ?*

*La lueur dans son regard me met en garde. Ce mec est prêt à tout, mieux vaut ne pas jouer avec lui. Je hoche la tête, docile.*

*— Bien. On va attendre sagement que tes amis se rendent compte de ta disparition. Puis, j'enverrai un petit message pour leur dire que la chasse est ouverte. Avec un peu de chance, ils te trouveront vite.*

*— Pourquoi tu fais ça ? demandé-je, la voix tremblante de peur.*

*— Pour les faire flipper, quelle question ! Je veux qu'ils commettent une erreur dans la précipitation. Cameron et ton frère vont débarquer, laissant Émilie toute seule, enfermée à double tour. Et là, je la cueille comme une fleur !*

*Mes prunelles s'écarquillent de terreur. Un appât ! Je suis un putain d'appât pour chopper Lucie ! Mes sanglots reprennent de plus belle ce qui le fait rouler des yeux. Il soupire.*

*— J'ai compris ! Je vais devoir t'assommer pour avoir la paix !*

*— Non ! Pitié !*

*Mon téléphone me revient en mémoire. Peut-être que ce cinglé l'a récupéré et qu'il est encore en communication avec lui ! Ou même mieux ! S'il est arrivé à temps, peut-être a-t-il pu suivre le véhicule dans lequel je suis. Je tente le tout pour le tout et dans un geste désespéré, je hurle son prénom :*

*— Aymeric !*

*Le rire de Gabriel me vrille les oreilles.*

— Si j'étais toi, j'arrêteraï de compter sur lui. Il n'est pas digne de confiance.

Son poing s'abat sur mon visage et je perds connaissance, plongeant ainsi dans des abysses que je pensais ne jamais découvrir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 44

## Aymeric

**J**e prends toutes les précautions du monde en enlevant les semis de leurs pots. Si je suis trop brusque, les racines vont se découper et je peux dire adieu à la floraison. Je dépose le tout dans le trou que j'ai formé au préalable, puis referme la terre. Henri avait planté des graines quelques semaines avant de nous quitter et je me dois de continuer à les faire pousser.

Le bruit de la baie vitrée me fait tourner la tête. Camille s'approche et me tend une cannette de soda que j'accepte avec plaisir. Constatant qu'elle est bien fraîche, je la pose sur ma nuque.

— Merci, ça fait trop du bien.

— Je t'en prie. J'ignorais que tu avais autant la main verte.

Elle désigne le potager d'un geste du doigt. J'ouvre ma boisson et en prends une longue gorgée avant d'expliquer :

— Ce n'est pas le cas de base. C'est ton grand-père qui m'a tout appris. La connaissance, qu'il avait, était dingue.

— Oui, il était incroyable. À force, on avait l'habitude de ne plus le lancer sur le sujet du jardinage, car nous savions que nous en avions pour des heures.

Je confirme d'un hochement de tête et me remets au travail. J'espère pouvoir prendre le temps pour une séance de sport avant de partir bosser. Avec tout ce qui s'est passé, je n'ai pas encore pu me vider l'esprit ainsi et l'exercice physique commence à me manquer. *T'es accro*. Et je l'assume. Camille s'assied à côté de moi sur le petit muret qui délimite le jardinet. Elle m'observe quelques minutes en silence et je trouve ce moment agréable. Je redécouvre un peu de cette douceur qui m'envahissait dès lors que nous nous rejoignons pour un rendez-vous.

— Je peux te poser une question ?

Aucune tension dans sa voix. C'est bon signe, j'imagine.

— Je t'écoute.

— Comment papi a-t-il appris pour nous ? Je veux dire, il avait l'air au courant de ton passé même s'il ignorait mon implication.

Je lâche mon transplantoir et me tourne vers elle. Bien que ses interrogations ne semblent mues que par la simple curiosité, je préfère lui consacrer toute mon attention. J'ai trop peur d'être maladroit dans mes paroles et de l'énervier. Ou pire, de la blesser. Assis à même la terre, je me lance :

— Quand j'ai emménagé ici avec Sophie, Henri a tout de suite voulu sympathiser. Ça a commencé par des plats qu'il cuisinait soi-disant en trop grande quantité, puis des jouets qu'il avait « récupérés d'un ami » et qu'il offrait à Sophie.

Camille sourit et secoue la tête :

— Tu te rends compte que ce sont des excuses bidon ?

— Bien sûr, mais il avait l'air si investi dans sa tâche de nous faciliter la vie que je l'ai laissé s'approcher. C'était simple. Avec des parents comme les nôtres, jamais on n'avait reçu ce genre d'attention. Je me suis mis en tête

que je le faisais pour Sophie, bien que j'en profitais autant qu'elle. Il a fini par me demander pourquoi elle n'était là que quelques jours.

Je revois dans mon esprit sa mine sérieuse lorsqu'il m'a posé la question. Prédissant que le sujet viendrait sur le tapis, je m'étais répété en boucle ce que j'allais lui dire. Rien n'est sorti comme je l'avais imaginé.

— C'est là que tu lui as tout raconté ? insiste Camille alors que j'ai terminé mon explication dans ma tête.

— Pas tout, non. J'ai juste répondu qu'elle était en famille d'accueil parce que nos parents étaient incapables de s'occuper d'elle et que je n'avais pas encore de boulot stable pour espérer le faire. De fil en aiguille, je suis venu plus souvent lui demander conseil sur la manière de l'élever. Je ne suis pas père alors avoir une enfant avec moi, même pour quelques jours, ça fait flipper des fois. Il a obtenu les informations petit à petit. Jusqu'au jour où j'ai trouvé ton profil sur ce site de rencontre.

Elle grimace à cette évocation et je ne peux que lui renvoyer un sourire contrit. Je sais bien que ce n'était pas la meilleure manière de la recontacter. J'aurais pu tout gâcher avant même que ça ne recommence. Après tout, qu'aurais-je fait si je ne lui avais pas plu de nouveau ?

— Bref. Ce jour-là, j'ai craqué. Tu me manquais et je m'en voulais tellement pour ce que j'avais fait... Je t'imaginais avec un autre homme. Puis mon esprit me rappelait que je n'avais aucun droit de réagir ainsi, après tout le mal que je t'avais fait. J'ai pris la voiture pour faire un tour et m'aérer la tête. Autant te dire que ça n'a pas eu l'effet escompté. En rentrant, j'ai embouti sa clôture sans le vouloir. Quand il est sorti pour comprendre ce qu'il se passait, j'étais en train de pester, cherchant un moyen de recoller les morceaux.

Mon état n'était pas beau à voir à ce moment-là. J'étais sur les nerfs, une bombe à retardement. Bombe qu'Henri a su désamorcer en un claquement de doigts.

— Il t'a engueulé ?

— Même pas. Il m'a dit que ce n'était pas grave, que ce n'était que matériel et que le principal était que j'aie bien. J'ai fondu en larmes devant lui.

— C'est vrai ?

Elle m'observe avec de grands yeux surpris. L'idée que je puisse me transformer en môme devant son grand-père semble la décontenancer.

— Je te jure. De gros sanglots. Il m'a ramené à l'intérieur et m'a fait un chocolat chaud, comme pour un enfant. Je lui ai tout débballé, en changeant les prénoms. Je ne sais pas si c'était pour limiter le risque qu'il puisse vous retrouver sur le net ou pour rendre les choses moins réelles. Il m'a écouté jusqu'au bout sans m'interrompre. Puis quand j'ai fini, il s'est levé, a posé la main sur mon épaule et il m'a sorti les mots que j'avais le plus besoin d'entendre.

Camille est accroché à mes lèvres. Ses yeux pétillent de larmes qui menacent de déborder de ses yeux. Je les essuie d'un geste tendre. Je ne mérite ni sa tristesse ni sa pitié.

— Il m'a dit que la vie m'avait mise dans une situation inextricable et que j'avais fait de mon mieux. Il m'a affirmé que j'étais un homme bien, que j'avais tout son respect. Putain, si tu savais à quel point ça m'a fait du bien. Je n'y croyais pas moi-même, mais avoir quelqu'un qui en était convaincu me prouvait que, peut-être, je n'étais pas un tel monstre.

— Tu n'en es pas un, confirme-t-elle d'une petite voix.

Ce n'est pas toujours ce qu'elle a pensé. Je ne mérite pas qu'elle soit si gentille avec moi, néanmoins, le vide dans ma poitrine se comble un peu en l'entendant me dire une telle chose. S'il y a bien une personne dans ce monde dont l'avis compte, c'est elle.

Elle souffle avant de lâcher :

— Merci de me l'avoir raconté et merci aussi pour hier soir.

— C'est normal, je ne pouvais pas te laisser comme ça. Et ne t'inquiète pas, je rangerai les chaises avant de partir.

Elle jette un coup d'œil derrière elle. Ses yeux s'arrondissent de nouveau face à la pile brinquebalante toujours debout sous sa fenêtre.

— Mais t'aurais pu te tuer en montant là-dessus, s'exclame-t-elle.

— C'est vrai, mais ça t'aurait arrangé dans un sens de ne plus voir ma sale tronche, non ?

Elle me flanque une gifle sur le bras, me sommant de ne pas raconter de choses pareilles sinon le karma me rattraperait. Je ris à cette notion. Ça fait déjà bien longtemps qu'il s'est chargé de mon cas, à mon plus grand désespoir. L'atmosphère est légère, ça fait du bien. Je retrouve la Camille que j'ai connue, celle que j'aime éperdument. Pour éviter à mes pensées de dériver sur cette pente dangereuse, je me remets au travail. J'ai encore trois pots à replanter. Quand je crois qu'elle va se lever pour rentrer, elle me surprend en balançant :

— Des fois, je me demande ce qu'il se serait passé entre nous s'il n'y avait pas eu toute cette histoire.

Mon cœur cesse de battre un instant face à cet aveu. Bon Dieu, moi aussi je me questionne...

— Tu essayes de me torturer, tenté-je d'ironiser.

— Non, j'ai juste besoin d'en parler. Je suis fatiguée de tous ces sentiments contradictoires qui m'assaillent lorsqu'il s'agit de toi.

— Je suis désolé...

— Arrête de t'excuser tout le temps.

— Je ne peux pas. Je le ferai jusqu'au bout. Tu sais, s'il n'y avait pas eu Gabriel, je suis persuadé qu'on se serait trouvé d'une autre manière.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Je caresse sa joue du dos de la main pour éviter de la maculer de terre humide.

— Parce que tu es mon évidence. Le destin aurait fini par nous réunir. Et, selon le temps qu'il aurait pris à le faire, nous serions peut-être déjà mariés.

— Tu vas pas un peu trop vite et loin ?

Je secoue la tête avec un petit sourire.

— J'ai su au moment où j'ai posé les yeux sur toi que j'étais foutu.

— Pourquoi tu n'as rien tenté avant ?

La voilà, la question à cent mille euros. Si ça n'avait tenu qu'à moi, je lui aurais fait la cour tous les jours depuis notre première rencontre jusqu'à ce qu'elle accepte un rendez-vous. Pourtant, il y avait d'autres facteurs en jeu...

— J'ai lutté jusqu'au bout parce que je savais que tu finirais par souffrir. Mais quand tu m'as embrassé ce soir-là... Je n'ai pas pu faire semblant.

Elle acquiesce. Ça me fait bizarre de la voir si calme et tempérée, elle qui avait l'habitude de se laisser submerger par ses émotions. Je mesure enfin l'ampleur du changement qu'a provoqué cette histoire sur elle. Elle ne sera plus jamais la même.

Je m'apprête à poursuivre lorsqu'elle bondit sur ses pieds et m'informe d'un air distant :

— Je vais étudier pour ma formation. Ma rentrée se fait dans deux jours et j'ai du retard à rattraper.

Je la regarde s'éloigner sans la retenir. Assez d'aveux pour aujourd'hui, elle a besoin de digérer tout ce que je lui ai raconté.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 45

## Camille

**A**llongée sur mon lit, je passe de vidéo réaction à *thread* horreur,<sup>[1](#)</sup> sans parvenir à me concentrer sur l'une d'elles. Les paroles d'Aymeric tournent en boucle dans mon esprit et ma joue semble avoir gardé la marque de son toucher. Pourquoi a-t-il fallu que je me montre si curieuse ? Résultat, je peine à me calmer, trop perturbée. Maintenant que j'ai la certitude qu'il m'a vraiment aimée, je ne parviens pas à me sortir cette information de la tête. Est-ce parce que, malgré tout, j'ai envie de lui pardonner et de me lancer dans une relation avec lui ? La peur de me brûler les ailes est immense néanmoins, trouverai-je, un jour, un autre homme capable de m'adorer autant que lui et réciproquement ? Parce que je ne me fais plus d'illusion, je suis toujours folle de lui. Mon petit cœur brisé se reconstruit avec celui qui l'a démolì. Quelle ironie !

Une notification de l'appli de rencontre – que je n'ai pas encore désinstallée – me sort de ma léthargie. C'est Aymeric.

*[J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose. Ça va ?]*

*[Pourquoi tu me contactes ici ?]*

*[Je n'ai pas ton numéro, j'imagine que tu l'as changé, non ?]*

C'est la vérité. C'est même la première chose que j'ai faite lorsque j'ai appris qu'il était de mèche avec Gabriel. Il fallait à tout prix éviter qu'il puisse me recontacter. J'avais trop peur de le laisser s'expliquer. Il insiste :

*[Tout va bien ?]*

*[Pour être honnête, je me sens seule depuis que les autres sont partis.]*

Je me retourne dans mon lit, ignorant pourquoi je lui raconte ça. On dirait une invitation à me rejoindre. La preuve, il m'envoie :

*[Tu veux de la compagnie ?]*

*[Non.]*

Surtout pas. Il est la cause de mon insomnie. L'avoir ici risque d'empirer la situation. J'ai besoin d'être seule, pour mettre de l'ordre dans mes esprits. Il pourrait bien me court-circuiter le cerveau par sa simple présence.

*[OK. Je reste connecté au besoin.]*

Il ne lâche jamais ? Je soupire et, prise d'un élan nostalgique, remonte nos conversations. Je relis les échanges que nous avons lorsque j'ignorais encore qui il était derrière cet écran. Je ris à certains messages. C'est fou tout de même. Par deux fois, alors même que je pensais avoir affaire avec deux hommes différents, je suis tombée amoureuse de lui. Si une autre personne m'avait raconté cela, je lui aurais rétorqué que c'était un signe. Qu'elle devait foncer. Pourtant, il y a quelque chose au fond de moi qui refuse de craquer et de lui redonner une place dans ma vie. Ce serait trop simple.

Je rejette le drap dans lequel je m'étais enroulée et m'assieds dans mon lit, furibonde. Pourquoi ne puis-je pas mettre mon esprit en pause ? *Tu devrais lâcher-prise*. Plus facile à dire qu'à faire, tu ne crois pas ?

— Oh ! Et puis, merde !

J'enfile mon jogging par-dessus ma culotte de nuit ainsi qu'un gilet. Il m'a proposé de la compagnie, non ? Je descends les escaliers quatre à quatre et, avant de prendre le temps d'y réfléchir, je sonne à sa porte. J'entends la télévision se couper et ses pas s'approcher derrière le battant. Il s'ouvre :

— Camille, ça va ?

— Je peux entrer ?

— Bien sûr.

Il s'efface pour me laisser pénétrer les lieux. C'est la première fois que je viens ici et je suis étonnée par la déco. Les murs sont peints dans une couleur taupe très douce. Quelques plantes vertes parsèment le couloir, apportant un côté cosy très agréable. Je déteste être sexiste, mais il a un goût certain, pour un mec.

J'avance jusqu'au salon et me stoppe dans mon élan à la vue de Sophie qui me regarde d'un air curieux. Je me tourne vers Aymeric et lance :

— Désolée, je ne savais pas que tu avais Sophie. Je vais vous laisser tranquilles.

— Non, reste. Tu es la bienvenue dans notre soirée films *Disney*.

Il me prend par la main avant que je ne puisse argumenter et je me retrouve assise sur un canapé moelleux qui me donne envie de m'y enfoncer pour ne plus en ressortir. Il me tend un coussin blanc à poils ainsi qu'un plaid bleu canard qui apaisent bien vite mon esprit. Qu'il me file l'adresse où il les a achetés, ces trucs sont des antistress de folie !

— Tu veux du popcorn ? me propose Sophie en me passant un saladier plein à ras bord.

Je la remercie d'un sourire et décide de me prendre au jeu. Jamais je n'aurais imaginé Aymeric faire ce genre de soirées. Je l'interroge :

— C'est en quel honneur ?

— J'essaye de faire ça régulièrement. Déjà parce que ça nous permet de passer du temps ensemble et ça récompense Sophie pour les bonnes notes qu'elle a à l'école.

D'un air fier, la principale intéressée se tourne vers moi et s'exclame :

— C'est moi qui ai eu le meilleur bulletin !

— Bravo, championne !

Je lui tends ma main et elle m'envoie un *high-five*. Aymeric relance le film et nous nous plongeons dans l'histoire d'Ariel, cette sirène incapable de se contenter de ce qu'elle a. Je suis absorbée, retombant pour quelque temps en enfance. À ce moment précis, j'oublie tous nos problèmes d'adultes, profitant un max.

Lorsque le conte se termine, Sophie est assoupie entre nous deux. Aymeric se lève et la prend dans ses bras. Il annonce :

— Je vais la coucher, je reviens. Tu peux choisir le prochain film si tu veux.

La chérie dort comme une masse, la bouche entrouverte. Aymeric la cale contre lui pour éviter à sa tête de bouger et le regard d'amour pur, qu'il pose sur elle, fait s'emballer mon cœur. L'image de ces deux-là est si attendrissante. Le grand frère protecteur et la petite princesse adorable. Comment ne pas fondre face à un homme pareil ?

Il ne lui faut que quelques minutes pour faire l'aller-retour et s'asseoir de nouveau à mes côtés. Cette fois-ci, Sophie n'est plus là pour faire barrage

entre nos deux corps.

— Tu peux mettre autre chose qu'un *Disney* si tu veux.

— C'est très bien.

Le générique du *Bossu de Notre-Dame* s'élève et je pose ma tête sur son épaule. D'abord surpris par mon geste, il se tend un instant avant de passer un bras autour de moi. Nous restons ainsi enlacés pendant de longues minutes. Bientôt, le sommeil finit par me gagner. J'ai beau lutter pour profiter de ce moment d'accalmie, je suis trop fatiguée pour garder les yeux ouverts. Je m'endors donc, me faisant la réflexion qu'il y a longtemps que je ne me suis pas sentie si détendue.

<sup>1</sup> Vidéos lors desquelles sont racontées des histoires étranges ou terrifiantes qui se sont réellement produites selon les auteurs de ces histoires.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 46

## Aymeric

*Deux ans plus tôt...*

*M*es pneus crissent alors que je tourne dans la ruelle qu'indiquent les coordonnées GPS qu'elle m'a envoyées. Si j'avais encore espoir d'arriver à temps, ce dernier vient de mourir étouffé dans l'œuf. L'endroit est vide.

*— Putain de merde !*

*C'est définitif, je vais buter cet enfoiré ! J'ai beau savoir qu'il ne tuera pas Camille, car cela risquerait de faire foirer tous ses plans, j'ignore ce qu'il est capable de lui faire en attendant qu'on la retrouve. L'image de ma beauté, tuméfiée, s'impose à mon esprit. Pitié, tout, mais pas ça. Alors que je poursuis mon chemin, je m'arrête en reconnaissant le sac à main et le téléphone de Camille. Je les récupère tous les deux avant de remonter en voiture. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il a pu l'emmener. Toutes ses planques sont gardées secrètes. Il est le seul à en connaître la localisation.*

*— Réfléchis, Aymeric, merde !*

*Je manque de percuter un autre véhicule dans ma précipitation. Ce n'est pas en ayant un accident que je vais réussir à la sauver... Je sors mon portable de ma poche et appelle Gabriel. Ça ne sonne même pas.*

*— Nous vous informons que le numéro demandé n'est pas attribué.*

*Bien sûr qu'il a changé son prépayé ! Il avait prévu son coup, l'enfoiré. Maintenant que je n'ai plus aucun moyen de le contacter, je me retrouve à attendre comme un con. Je sillonne la ville de fond en comble à la recherche du moindre indice. Je ne croise sa voiture nulle part. Mon cœur est sur le point d'exploser tant je suis inquiet. Si jamais il lui arrive quoi que ce soit...*

*Un appel me fait sursauter. Je me jette sur l'appareil comme un mort de faim sur de la nourriture.*

*— Ramène-toi à l'endroit que je t'envoie, ordonne Gabriel d'un ton calme qui me donne envie de vriller.*

*— Si tu lui as fait le moindre mal...*

*— Quoi ? Tu me fais la peau ? Laisse-moi rire ! Allez, grouille-toi.*

*Il coupe la communication. OK, maintenant, il faut la jouer au plus malin. Tant qu'il sera occupé avec moi, il ne s'approche pas de Camille. Mais il faut absolument que les autres se rendent compte qu'elle a été enlevée. Si je les préviens de façon directe, je suis mort et enterré.*

*Je tourne dans la rue de mon immeuble, priant pour que Samuel ne soit pas encore rentré. Bingo, sa voiture n'est pas là. J'empoigne les affaires de Camille récupérées sur le trottoir et m'élance dans les escaliers. J'enfonce presque la porte d'entrée. Si je laisse son sac et son téléphone ici et qu'elle n'y est pas, ils vont trouver ça louche, c'est certain ! Je les dépose donc sur la table non sans avoir effacé mon nom dans l'historique d'appel, ce qui me trahirait à coup sûr. Tu n'es plus à ça près. Gabriel va te balancer auprès de*

Camille ! *Tant pis. Je serais puni comme il le faut, mais sa sécurité est ma priorité numéro un.*

*J'envoie un message à Samuel pour lui mettre la puce à l'oreille :*

*[Ta sœur m'a dit qu'elle devait passer récupérer des affaires de cours avant d'y aller, mais j'ai oublié que j'avais une entrevue importante. J'ai pas le temps de rentrer et elle n'a pas ses clefs. Tu t'en occupes ?]*

*[T'as essayé de l'appeler ?]*

*[Ouais, elle répond pas. Elle dort peut-être encore.]*

*[Vas-y, j'arrive. J'ai presque fini.]*

*Bien. Maintenant que Samuel a les choses en main, il va être réactif. Je n'ai plus qu'à rejoindre cette ordure au point de rendez-vous. Je quitte l'appartement en trombe. Alors qu'il m'aurait fallu une quarantaine de minutes pour rejoindre la destination, je n'en mets que vingt. Le moteur à peine éteint, je bondis hors de la voiture et me précipite vers le hangar, seul bâtiment dans les environs, si on oublie la petite maison à ses côtés. Gabriel en sort justement. Je me rue sur lui, furieux. Il devance mon attaque en me balançant un coup dans le bide. J'expulse l'air de mes poumons, me fracassant au sol.*

*— Reste à ta place. Ta chérie ne risque rien. Je veux juste m'amuser.*

*— Espèce d'enfoiré.*

*Il se contente de me sourire avant de pointer la porte derrière lui. J'entends la voix de Camille s'élever depuis la paroi :*

*— Pourquoi tu fais ça, Gabriel ? Tu ne peux pas la laisser tranquille ? Nous laisser tranquilles ?*

— Tu peux aller la voir, enchaîne Gabriel sans me donner l'occasion de réagir. Attention, si tu tentes quoi que ce soit, elle douille. C'est compris ? Ma gentillesse a ses limites.

Gentillesse ? Mon cul, ouais ! Je me redresse et ouvre la lourde porte, porté par l'adrénaline qui anesthésie la douleur de mon bide. Je reste figé sur place. Camille est ligotée à une chaise, les yeux bandés. Elle tremble de tout son corps, agitée de sanglots. Je m'approche d'elle avec prudence et tombe à genoux. Au bruit de ma chute, elle se tend, les sens en alerte. Je pose mes mains sur les siennes et murmure :

— Je suis tellement désolé si tu savais...

— Aymeric... ? Qu'est-ce que tu... ?

— Je t'expliquerai, je te le jure.

Une larme coule le long de ma joue. En voulant sauver ma petite sœur, j'ai mis celle que j'aime en péril. Jamais je ne pourrais me pardonner d'avoir risqué la vie d'une femme aussi exceptionnelle.

— Comme c'est mignon, s'exclame Gabriel en la contournant.

— Ne la touche pas !

— Et tu crois pouvoir m'en empêcher ?

Il pose une main sur son épaule. Je bondis sur mes pieds, prêt à en découdre avec lui. Il hurle de rire et secoue la tête comme s'il était face à la chose la plus drôle qu'il ait jamais observée.

— Tu es hilarant, mon cher. Ne t'en fais pas, je vais juste la déplacer pour qu'ils ne trouvent pas ma planque. Je m'occuperai de dénicher Lucie tandis qu'ils la laisseront toute seule. Ta chérie sera saine et sauve. Mais avant ça, je veux admirer la trahison dans ses prunelles lorsqu'elle te verra.

*Sur ces mots, il retire le bandeau des yeux de Camille. Le morceau de tissu tombe sur ses genoux et nos regards s'accrochent. La lumière dans le sien est éteinte, remplacée par une immense déception. Je peux distinguer la confiance qui se brise dans ses prunelles. Des perles salées inondent ses joues alors qu'elle chuchote :*

*— Tu n'as pas pu faire ça... Pas toi...*

*— Je suis désolé...*

*— Tu es désolé ? Putain ! Pourquoi ? Pourquoi, Aymeric ?*

*Sa voix se craquelle à mon prénom. Je viens de détruire la vie de la femme que j'aime en protégeant ma petite sœur. Je suis un monstre, il n'y a pas d'autre mot. Alors que j'ouvre la bouche pour tout lui raconter, la supplier de comprendre, Gabriel nous coupe avec un sourire moqueur :*

*— Bien ! Il est l'heure, maintenant. Aymeric, tu as trente secondes pour dégager si tu ne veux pas que j'abîme son beau visage. Et fais attention à ce que tu diras à nos « amis »...*

*Sans parvenir à me détourner du regard meurtri de Camille, je quitte le hangar à reculons. Je monte en voiture pour rejoindre les autres qui doivent s'être réunis chez nous. Maintenant, je ne peux que les aider à trouver l'endroit où il va déplacer Camille. Ensuite, je m'en irais. J'irai me cacher quelque part avec Sophie, le temps que Gabriel soit mis hors d'état de nuire. Je n'ai aucune certitude sur ce qu'il va se passer dans les prochaines semaines, néanmoins, une chose est sûre : le regard de Camille me hantera jusqu'à la fin de mes jours.*

# Chapitre 47

## Camille

**L'**odeur d'Aymeric me fait émerger de mon sommeil. J'ouvre les yeux pour me rendre compte que je me trouve dans un lit autre que le mien. Je me redresse, jette un œil à la ronde et tombe sur un cadre avec une photo de Sophie et lui. Les images de la veille me reviennent. Je me suis endormie dans ses bras. Il m'a portée jusqu'ici, dans sa chambre. Curieuse, je me lève pour inspecter la pièce. Certains diraient que je suis une fouineuse, mais j'ai une envie folle de le découvrir d'une manière plus intime. Quoi de mieux que ses affaires ?

Je suis vite déçue par mes trouvailles. On ne peut pas dire qu'il ait grand-chose. Le connaissant, tout son argent doit partir pour Sophie. Je m'apprête à quitter les lieux lorsqu'une boîte ornée d'un énorme cœur m'appelle depuis son bureau. Ne me dites pas que... Je l'attrape, les doigts tremblants, et l'ouvre. La montre que je lui ai offerte à son anniversaire. Il l'a gardée tout ce temps ? Je suis émue. Pas une particule de poussière ne vient souiller le verre, pas une griffe sur le cuir du bracelet. Il en a pris soin, c'est le cas de le dire. Où est-il d'ailleurs ?

Décidée à le trouver, je repose le cadeau avant de sortir de la chambre. J'emprunte les escaliers sans faire de bruit. Le calme règne dans la maison, signe que je suis la première à me réveiller. Je pénètre dans le salon et découvre Aymeric allongé dans le canapé, un plaid relevé jusqu'à son menton. Son visage est si paisible à cet instant. Il est adorable de m'avoir filé son lit et d'être redescendu ici ensuite.

Je le laisse dormir et gagne la cuisine pour préparer du café. Il me semble qu'il en consomme toujours. Je cherche un moment les dosettes dans ses armoires avant de les trouver. La machine lancée, j'attends que la boisson coule. Un léger grognement me parvient depuis le salon. On dirait qu'il est réveillé. Quelques secondes plus tard, il me rejoint et je manque de faire une syncope. Il n'est vêtu que d'un jogging, me laissant le loisir d'admirer à nouveau son torse nu et ses ados finement ciselés. Quel spectacle ! Je me mords la lèvre en le matant sans vergogne.

— Bonjour à toi aussi, lance-t-il avec un petit rire.

— Salut...

— Bien dormi ?

— À merveille ! Ton lit est d'un confort !

Je m'extasie tout en lui tendant sa tasse fumante. Il me remercie d'un baiser sur la joue et cette scène me semble soudain si intime que j'en rougis. On dirait un vieux couple. Le téléphone sonne et il quitte la pièce pour y répondre. Tandis que je m'installe sur l'un des tabourets du bar, je me demande qui peut bien l'appeler à neuf heures du matin. Pas sa patronne, j'espère. Elle lui a déjà fait le coup la semaine dernière.

Après quelques instants, il revient, mutique. Il récupère une boîte de céréales dans l'armoire ainsi qu'un bol avec le prénom de Sophie inscrit dessus. Si je n'étais pas inquiète par ce soudain silence, je trouverais

mignon qu'il prépare le petit-déjeuner de sa sœur. Je l'observe sans savoir quoi dire. Et s'il était replongé dans les emmerdes ?

— Ça va ? demande-t-il.

— Hein ? Pourquoi ?

— Parce que tu as l'air nerveuse. J'ai fait quelque chose ?

— C'est plutôt moi qui devrais poser la question. Tu t'es renfermé après ton coup de fil.

Il soupire et vient s'installer en face de moi. Il passe sa main sur sa barbe avant de lâcher :

— C'était mon avocat. Il m'a annoncé que j'étais convoqué dans quelques jours pour une audience. Je saurais à ce moment-là si je récupérerai Sophie ou non.

— Mais c'est génial, m'exclamé-je. Pourquoi tu n'es pas content ?

— Parce que rien n'est gagné d'avance. Je pars même avec un sacré handicap.

Je fronce les sourcils. Comment un frère aussi aimant pourrait se voir refuser la garde de Sophie ? Elle est la prunelle de ses yeux. Elle ne sera heureuse nulle part, ailleurs qu'à ses côtés ? Se rendant compte que je ne comprends pas pourquoi il est défaitiste, un rire jaune lui échappe et il explique :

— Je dois te rappeler que j'ai fait de la prison pour tentative d'enlèvement et complicité de coups et blessures ?

*Pas faux.* J'avais presque oublié ça, oui. Je secoue la tête.

— C'est des conneries, tout ça ! Personne ne pourra mieux d'occuper de Sophie que toi.

— Peut-être, pourtant, ce n'est pas à nous d'en juger malheureusement.

— C'est injuste...

Je suis outrée. Certes, il a merdé, néanmoins, il a payé sa dette. Surtout que quiconque connaît toute l'histoire sait qu'il n'a toujours été question que de la sécurité de Sophie. Celui qui croit qu'Aymeric est un danger pour elle se fourre le doigt dans l'œil. Merde, on accorde de nouveau la garde à des parents qui ont fait pire que ça ! Je me demande si écrire une lettre au juge pour lui dire à quel point Aymeric est formidable avec sa sœur pourrait jouer en sa faveur. Après tout, je suis l'une des principales victimes de l'histoire. Si même, moi, je lui pardonne et affirme qu'il s'occupera d'elle comme il se doit, alors qui peut affirmer le contraire ? C'est décidé, je vais le faire ! Qui ne tente rien n'a rien.

Son portable vibre sur la table, m'extrayant de mes pensées. Un immense sourire vient barrer son visage et je lui demande :

— Une bonne nouvelle ?

— Ma patronne me propose un CDI, elle veut que je passe signer les papiers avant de prendre mon service ! Putain, c'est super pour le tribunal, ça !

— Félicitations !

Dans un élan de joie, je me lève pour me jeter sur lui. Il m'attrape et me serre contre lui. Ses bras puissants autour de ma taille me font chavirer et je meurs soudain d'une envie de me décoller pour l'embrasser. Pourtant, je ne suis pas sûre que ce serait bénéfique pour lui comme pour moi. Je ne souhaite pas lui mettre la tête en vrac à quelques jours d'une audition qui bouleversera sa vie et celle de sa petite sœur. Aussi, je me force à être sage et me contente de profiter de son étreinte.

Des pas dans l'escalier résonnent. Je tente de repousser Aymeric pour éviter que Sophie ne nous voie, mais il demeure accroché à moi. La bouche dans mon cou, il murmure :

— Reste encore un peu, j'ai besoin de te sentir contre moi. Sophie va d'abord passer aux toilettes. Je te promets de te lâcher avant.

Sa requête m'électrise. Je consens donc à l'enlacer plus longtemps. Autant pour son bien-être que pour le mien. Je sais que je joue un jeu dangereux à continuer de m'approcher malgré nos sentiments respectifs. Pourtant, la peur reflue lorsqu'il m'étreint ainsi. Je ferme les yeux, priant pour que tout se passe bien dans les jours à venir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 48

## Aymeric

**J**e descends les marches du tribunal, encore sonné du verdict. J'ai gagné. Le juge a décidé que j'étais assez digne de confiance pour que j'obtienne la garde de Sophie. Putain, ma petite sœur va enfin pouvoir avoir la vie qu'elle mérite. J'oscille entre le rire et les pleurs. Je pensais que c'était impossible, que le verdict était inéluctable et pourtant...

Je me stoppe quand la silhouette de Camille m'apparaît. Surpris de la trouver ici, je m'approche. Elle m'adresse un sourire timide avant de s'expliquer :

— Je voulais être la première à savoir, tu sais comme je suis curieuse. Alors, Sophie va pouvoir enfin vivre sa vie de petite fille ?

Je dévore les quelques mètres qui nous séparent en courant et enroule mes bras autour de sa taille. Je la fais tourner, me gorgeant de son rire qui sonne si doux à mes oreilles. Mes mains plongées dans ses cheveux, je presse son visage contre mon torse.

— Tu m'étouffes !

— Oh ! Pardon !

Je me recule d'un pas, mais elle me rattrape pour me plaquer de nouveau contre elle. Je suis si content qu'elle soit là, bordel.

— J'imagine que la réponse est positive.

J'acquiesce, incapable de trouver les mots pour exprimer le bonheur qui me submerge. Sophie, qui va pouvoir venir vivre avec moi, et Camille, qui est présente à mes côtés...

— Félicitations ! Vous le méritez, tous les deux. Après avoir passé des années à vous battre pour être heureux, cette nouvelle ne pouvait pas mieux tomber. Je veux tout savoir, raconte-moi !

Elle m'entraîne vers un petit banc et je la laisse m'asseoir sans rechigner. J'ai les jambes tremblantes d'émotion et je ne suis pas certain qu'elles pourront supporter ma carcasse plus longtemps. Me rejouant le fil de l'audience, je lui décris par la même occasion :

— Je pensais que c'était mort. Souvent, le juge a une idée, bien en tête, du verdict avant même que ça ne commence. Surtout pour des gars qui sont partis en prison comme moi. Mon avocat m'avait mis en garde. Et ça n'a pas loupé. J'avais beau exposer encore et encore mes raisons, il revenait encore à la charge. Jusqu'à ce qu'un mec vienne lui porter une lettre à son attention, expliquant qu'elle s'était perdue dans la masse de papiers. Il l'a lue et, comme par magie, il s'est adouci. J'ignore qui et quoi, mais putain ça m'a sauvé les miches.

Je n'arrive toujours pas à croire à ce coup du destin. Camille arbore un sourire fier avant de lancer :

— Je suis contente que ça ait pu t'aider, j'avais peur que ça ne serve à rien.

— C'était toi ?

Je suis abasourdie. Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Des dizaines de questions se bousculent dans ma tête. Elle a écrit une lettre au juge pour plaider en ma faveur ? Après tout ce que je lui ai fait subir, elle m'a offert ce cadeau inestimable ? Je dois être en plein rêve, pincez-moi !

— Je me suis dit qu'un pardon de la part d'une des victimes avec énonciation de tout ce que tu fais pour ta sœur pourrait faire pencher la balance.

Je suis trop ému pour émettre le moindre son. Elle vient de m'annoncer qu'elle m'a pardonné ou j'ai halluciné ? Non, c'est trop beau pour être vrai. Dans quelques secondes, je vais me réveiller dans mon lit et me rendre compte que Sophie est toujours en famille d'accueil et que Camille me déteste.

— Aymeric, ça va ?

Elle agite sa main devant mes yeux pour attirer mon attention. Je secoue la tête et reporte mon regard sur elle.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Parce que c'est ce qu'il y avait de plus juste, quelle question ! Sophie est plus heureuse avec toi que n'importe où ailleurs. S'il y avait une infime chance pour que votre vie soit meilleure, il fallait la saisir.

— Comment pourrais-je un jour te remercier ?

Cette femme est un ange tombé du ciel. Au lieu de ruminer sa rancune contre moi, elle a préféré aller de l'avant pour le bien-être d'une petite fille. Il y a si peu de monde qui serait capable d'une chose pareille et elle lâche ça comme si c'était normal. Putain, ce que j'aime cette fille. Je la vois hésiter un instant avant qu'elle ne déclare :

— Tu pourrais m'embrasser.

L'embrasser ? La mâchoire m'en tombe. J'ignore à quoi est dû ce revirement de situation. Un jour, elle me dit qu'elle me déteste puis elle me demande de l'embrasser ? Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Déjà qu'elle n'aurait jamais dû sortir avec moi, en premier lieu, alors m'accorder une nouvelle chance ?

Je prends son visage entre mes mains, caressant ses joues avec toute la délicatesse dont je suis capable. Cette femme est un trésor qu'il faut chérir. Elle ferme les yeux, prête à recevoir ma bouche contre la sienne. Cependant, lorsque mes propres paupières sont closes, l'image de Samuel s'impose à mon esprit. Je lui ai promis de ne plus m'approcher de Camille pour ne plus risquer de la faire souffrir. Je l'ai déjà trahi une fois, je suis incapable de recommencer. À contrecœur, je la relâche. Elle m'envoie un regard perdu.

— Je ne peux pas, affirmé-je.

— Pourquoi ?

Je ressens sa voix triste comme un uppercut dans le ventre. Voilà la raison pour laquelle Samuel ne veut pas que je sois près d'elle. Je ne lui apporte que du chagrin.

— J'ai promis à Samuel de ne rien tenter avec toi.

— Tu te fous de ma gueule ?

Furieuse, elle bondit du banc, attirant le regard des promeneurs sur nous. Son visage devient rouge de colère alors qu'elle vocifère :

— Je me bats contre moi-même pour te pardonner, te laisser une nouvelle chance de faire les choses bien et tu me rejettes à cause de mon frère ? Tu es tendre avec moi, te rends disponible dès que j'en ai besoin jusqu'à ce que je te refasse confiance puis tu m'envoies balader ? Mais je suis quoi, pour toi, Aymeric ? Un jouet ?

— C'est là que tu ne vois pas le problème, Camille, réponds-je d'une voix lasse. Ce n'est pas censé être une lutte. Si tu dois me pardonner, il faut que tu en aies entièrement envie. Et que je le mérite, surtout. Ce qui n'est pas le cas. Alors même si ça me déchire, je te laisse t'en aller. Tu trouveras un homme qui te rendra heureuse sans que tu aies besoin de te battre.

— Tu sais quoi ? Va te faire foutre, Aymeric.

Sur ces mots, elle tourne les talons et je me retrouve planté, là, comme un con. J'avais conscience que cette histoire finirait ainsi. Depuis notre première rencontre, je n'arrive qu'à la faire souffrir. Au moins, cette fois-ci sera la dernière.

Je reste encore un peu assis sur ce banc, les yeux fixés dans la direction qu'elle a empruntée. Je devrais fêter la reprise de la garde de Sophie pourtant, j'en suis incapable. Mon cœur est trop lourd d'avoir à nouveau déçu Camille. Une journée douce-amère...

# Chapitre 49

## Camille

**M**a vie est un calvaire ! Pile quand je fais le choix de lâcher prise et de me laisser aller, il faut que je me mange un mur en pleine face. Être heureuse, c'est trop demander ? Pourquoi faut-il qu'à chaque soupçon d'espoir, je finisse par être déçue ?

Je balance mon sac à main dans le canapé en pestant. Aymeric n'est qu'un connard, au final. Il a beau être le meilleur grand frère du monde avec sa petite sœur, niveau amour, il craint ! Et je ne suis pas mieux, moi-même ! Je suis trop conne de m'en rendre compte que maintenant. Bien sûr que rien n'est possible entre nous. Il y a eu trop de larmes, trop de drames pour espérer pouvoir recoller les morceaux. Je récupère mon portable et compose le numéro de Lucie. J'ai besoin de ses conseils.

— Allô ?

— Faut qu'on parle.

— Houla. Attends, je m'isole un coup.

J'entends Cameron lui demander si tout va bien et elle répond que ce sont des histoires de filles. Une porte se ferme. Je crois percevoir le bruit des ressorts d'un matelas avant qu'elle ne dise :

— C'est bon, je t'écoute.

Maintenant que je l'ai au téléphone, je ne sais pas par où commencer. Je suis tellement remontée contre Aymeric que les mots se bousculent entre mes lèvres. Merde, j'ai trop de choses à lui raconter. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle lance :

— Je peux presque entendre ton cerveau en surchauffe. Balance et je ferais le tri.

— C'est Aymeric.

— Je me doute. Il n'y a que lui pour te mettre dans un tel état. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Je souffle et lui relate cet après-midi, qui a viré au cauchemar. Je m'étais préparée pour lui annoncer que je lui pardonnais, j'avais répété dans le miroir. Faut dire que j'étais remontée à bloc. Surtout quand je l'ai vu sortir du tribunal vêtu de ce costard qui lui va si bien. Je lui explique comment, après des semaines à batailler contre ma conscience, je lui ai demandé de m'embrasser. Et comment il m'a de nouveau brisé le cœur en me repoussant.

— Tu te rends compte ? Tout ça parce que Samuel lui a dit qu'il n'avait rien à faire près de moi, il fait ça ? Ce mec souffle le chaud et le froid. Quel enfoiré ! Je me suis retrouvée si conne à attendre son baiser qui n'est pas venu.

Je parle en boucle depuis un quart d'heure. La gorge sèche, je récupère une bouteille d'eau dans le frigo et en bois une longue rasade. Ça fait du bien. Lucie n'a toujours pas ouvert la bouche à l'autre bout du fil. Les secondes s'étirent dans le silence, se transformant en minutes. Je n'y tiens plus.

— Dis quelque chose, Lu'...

— Je suis désolée de t'apprendre que je me doutais que ça se passerait ainsi.

— Impossible. Moi-même, je pensais le détester, alors comment tu aurais pu deviner que j'allais finir par céder ?

Ce qu'elle me raconte n'a aucun sens. Elle ne peut pas savoir mieux que moi ce que je ressens.

— Il y a des instincts qui ne trompent pas, Camille. Et je ne crois pas être la seule à l'avoir vu venir. Samuel ne se serait pas donné la peine de mettre Aymeric en garde s'il n'avait pas pressenti quelque chose.

— Et vous ne pouviez pas me le dire, histoire que je fasse attention à ne plus le croiser ?

Son rire à travers le combiné m'agace. Parce que ça l'amuse en plus ? Je lui dis que le mec qui m'a brisé vient de nouveau de me faire mal au cœur et elle se marre ? Où est passée ma meilleure amie, celle qui aurait sauté dans la première voiture pour castrer celui qui me blessait ?

— Contente de te divertir, lâché-je d'un ton amer.

— Désolée, c'est juste que... Camille... La vie ne fonctionne pas comme ça. Même si on t'avait prévenue, tu nous aurais balancé qu'on se trompait. Je pense que tu nous aurais traités de malades par la même occasion.

Je ne rétorque rien, car je sais, au fond de moi, qu'elle a raison. Comme toujours. Je les aurais envoyés balader en beauté et le piège se serait refermé sur moi. Cette fille m'agace avec sa logique implacable.

— Bref, en tout cas, je ne veux plus entendre parler de lui. Et c'est définitif ! C'est bien gentil de me prendre pour une girouette. C'est *finito*, ça ! Alors merci, mais non merci.

Elle me gratifie d'un simple « hum, hum » qui ne me plaît pas. Quoi, encore ? Elle va me dire que je me trompe ? Que je vais lui retomber dans

les bras ? Frustrée qu'elle remette ma parole en doute, je la provoque :

— Vas-y, balance !

— Tu m'as appelée pour que je t'écoute cracher sur Aymeric ou pour que je te donne mon avis ? Et c'est une vraie question. Si tu ne cherches qu'une oreille attentive, alors je me tais.

Elle est trop forte. Voilà la raison pour laquelle c'est elle qui poursuit des études de psychologie, et pas moi. Cette nana vous retourne le cerveau comme personne. Je me laisse tomber sur mon canapé et réponds dans un souffle :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu ne prends pas assez de recul. Dans le cas inverse, tu sais ce que tu m'aurais dit ? Que le fait que ce mec me repousse est une preuve d'amour. Il préfère souffrir en restant loin de toi alors qu'il est fou amoureux par simple peur de te faire du mal à nouveau. Ah ! Et c'est aussi un signe d'amitié et de loyauté. Ne pas trahir la promesse qu'il a faite à ton frère...

Vu sous cet angle, peut-être que je réagis excessivement, en effet. Mais, n'empêche qu'il y a des façons de faire. Aymeric aurait pu avoir plus de tact ou chercher à convaincre Samuel qu'il est digne de confiance.

— Le vrai problème, surenchérit Lucie, c'est Samuel sur ce coup. En voulant te protéger, il vous prive tous les deux du bonheur. Tu devrais lui parler, lui expliquer que tu es prête à laisser une chance à Aymeric. Il comprendra.

— Tu as peut-être raison... J'y réfléchirai.

— Je pense que c'est tout réfléchi. Allez, haut les cœurs, ma chérie. Tu me raconteras tout.

Nous raccrochons ainsi. Lucie est toujours celle que j'appelle en premier lorsque c'est le bordel dans ma tête. Elle a ce don de me remettre les idées

en place. Je vais suivre son conseil et parler à Samuel. Décidée à régler cette histoire une bonne fois pour toutes, je lui envoie un message :

*[J'ai décidé de laisser une seconde chance à Aymeric.]*

Clair, net, précis. Ce n'est pas une question, une simple affirmation. Parce que peu importe ce qu'il me dira, mon cœur a déjà pris sa décision. J'en ai marre de me tourner en bourrique toute seule. Il est temps d'affronter la situation comme une adulte. Au pire des cas, je me brûlerai les ailes et mes amis seront là pour m'aider à remonter la pente.

Je n'ai pas le temps de poser mon téléphone que son nom apparaît à l'écran. Aïe, s'il m'appelle c'est pour m'engueuler. Je prends une grande inspiration et décroche, prête à en découdre.

— All...

— T'es tombée sur la tête ou quoi ?

— Non, mon crâne va très bien.

— C'est que tu es devenue comique, je ne vois pas d'autre solution. Camille, ce mec va te briser le cœur, encore !

Je ne peux pas le laisser dire ça ! Quelle ironie. Il y a quelques minutes à peine, je tenais un discours similaire et me voilà en train de défendre Aymeric bec et ongle. *Il n'y a que toi qui peux dire du mal de lui, un point c'est tout !*

— Tu as bien vu qu'il n'est pas le grand méchant comme on le pensait ! C'est le même Aymeric que celui qui était ton colocataire. Il a fait des conneries pour préserver la vie de sa sœur !

— Au détriment de la tienne ! Non, je ne peux pas accepter ça.

— Parce que tu crois que je te laisse le choix ? Tu rêves ! Je te tiens juste au courant, histoire que tu ne tombes pas des nues en l'apprenant.

Il lâche un rire sans joie. Il m'emmerde à jouer le grand frère surprotecteur. J'ai passé l'âge de me faire mater. C'est ma vie, j'en fais ce que je veux. J'entends du bruit à l'autre bout du fil.

— J'ai bien fait de suivre mon instinct et de ne pas repartir maintenant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Chuis chez papa et maman, j'avais envie de renouer un coup. Léna est rentrée sans moi. Je sentais qu'il allait se passer une merde comme celle-là.

Je reste abasourdie par cette nouvelle. Il se fiche de moi ?

— C'est une blague, Samuel ? Ça fait presque deux semaines que vous m'avez laissée toute seule, et tout ça pour que tu sois encore en France ? Tu te rends compte qu'en faisant ça, tu m'as poussé dans les bras d'Aymeric ?

— Ne retourne pas la situation contre moi !

C'est la meilleure ! J'avais besoin de mon frère à mes côtés pour m'épauler et, lui, au lieu de reprendre sa vie comme il avait dit qu'il le ferait, il crèche chez nos parents qui travaillent tout le temps ? C'est le monde à l'envers.

— T'étais pas si loin de moi alors que je crevais de solitude ! Tu cries qu'Aymeric a mis en péril ma sécurité, mais, putain, c'est lui qui a été là pour moi ! Vous vous êtes tous tirés pour suivre le cours de votre existence et, lui, a tout fait pour rendre la mienne plus simple. Donc ne la ramène pas avec tes paroles moralisatrices. Il n'a pas tenu son rôle d'ami à l'époque, mais, toi, tu ne joues pas le tien de frère.

*T'es pas un peu dure là ?* Certainement, néanmoins, je suis trop énervée pour réfléchir comme il faut. Il m'a abandonnée au pire moment. Sa voix blessée résonne alors qu'il annonce :

— On terminera cette conversation bientôt. Je prends la voiture et je viens lui régler son compte à ce traître.

— Non, ne fais...

Trop tard, il a raccroché. Merde ! Faut que je prévienne Aymeric de toute urgence.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 50

## Aymeric

J'ai passé le reste de la journée à courir de magasin en magasin pour préparer la venue définitive de Sophie. Mes sacs de courses sont remplis à ras bord de tout ce qu'elle aime manger. J'ai pensé à lui racheter des jouets pour remplacer ceux qu'elle laissera dans la famille. Bien que mon humeur ne soit pas au beau fixe suite à mon altercation avec Camille, il faut que tout soit parfait pour demain.

Alors que je me gare en face de la maison, j'ai la surprise de découvrir cette dernière assise sur le perron. Je suis soudain pris de sueurs froides. Vu la manière dont on s'est quittés quelques heures plus tôt, il ne peut s'agir que d'une urgence. Je sors de la voiture et la rejoins en vitesse.

— Camille ? Tout va bien ?

— Merde, je t'ai attendu tout l'après-midi ! T'étais où ? Non, laisse tomber, on n'a pas le temps, me coupe-t-elle avant que je ne réponde. Samuel va arriver d'une minute à l'autre et il est furax !

Son débit de parole est si important que je peine à comprendre la situation. Samuel ? Il n'est pas reparti aux États-Unis ? Et pourquoi est-il aussi en colère ? Je pose mes mains sur ses épaules pour tenter de la calmer.

Je respire lentement pour essayer de lui faire adopter le même rythme, en vain. Elle est trop stressée.

Au moment où j'ouvre la bouche pour la questionner, une voiture s'arrête derrière la mienne, manquant de lui rentrer dedans. Furieux, Samuel s'extrait de l'habitacle. J'ai à peine le temps de comprendre ce qu'il se passe que, déjà, il me chope par le T-shirt. Je n'oppose aucune résistance. S'il est dans cet état, c'est pour une bonne raison. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Samuel ! Arrête, putain ! T'es ridicule !

Camille lui attrape l'avant-bras pour lui faire lâcher-prise. Son frère ne l'écoute pas, resserrant sa prise sur moi. Mon regard se pose tour à tour sur un Samuel furibond et une Camille déboussolée. Préférant éviter qu'elle ne reçoive un coup dans le feu de l'action, je demande :

— Camille, recule-toi.

— Mais...

— Ça va aller. Éloigne-toi avant de prendre une balle perdue.

Loin de calmer Samuel, mon intervention augmente sa rage. Il me plaque contre le mur en hurlant :

— Parce que tu me crois capable de blesser ma propre sœur ?

— Non, mais, un mauvais geste, ça arrive vite.

J'ignore encore ce qu'il se passe. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont en désaccord total sur la manière de réagir. Si Camille lui avait parlé de notre presque baiser, elle le laisserait m'en mettre une pour lui avoir fait du mal. Or, elle semble vouloir me défendre à tout prix. Bon sang, mais que quelqu'un m'explique !

— Je t'avais prévenu, Aymeric, que si tu t'approchais d'elle, j'allais te régler ton compte !

— Tu n’as rien à dire, le contre Camille. Si j’ai envie de lui donner une seconde chance, c’est mon choix !

Je reste stupéfait par ses paroles. Elle a tout raconté à Samuel et, malgré sa fureur lors de mon rejet, elle est prête à revenir à la charge ? Elle a plaidé notre cause auprès de lui ? Moi qui pensais que toute relation, quelle qu’elle soit, était inenvisageable...

Lorsqu’il s’aperçoit de ma surprise, Samuel se recule d’un pas, lâchant enfin mon T-shirt. D’un ton hargneux, il m’interroge :

— Pourquoi t’as pas l’air au courant qu’elle veut de nouveau de toi ?

— Parce que si tu m’avais laissé t’expliquer, ironise Camille en se dressant entre nous deux, tu saurais qu’Aymeric a tenu sa promesse de rester à distance. C’est moi qui lui ai demandé de m’embrasser et il a refusé à cause de cette foutue loyauté que vous avez entre mecs.

Je me prends un regard noir au passage. Bon, elle n’a toujours pas digéré le fait que je préfère l’éloigner que de la faire souffrir.

— C’est une mauvaise idée.

— Mais en quoi ? Explique-moi ! Parce que ton seul argument est de rabâcher que, pour protéger Sophie, il nous a fait du mal. Ça ne t’est pas venu à l’esprit de te dire que s’il est capable de mettre son honneur de côté pour la sécurité des gens qu’il aime, c’est justement parce que c’est un mec bien ? Quelqu’un prêt à tout, pour sa famille ? N’est-ce pas le genre d’homme que tu aimerais pour ta sœur ?

Tout va bien trop vite pour que je puisse me défendre moi-même. Bien loin des contes de fées habituels, c’est aujourd’hui Camille qui enfile son armure de chevalier pour me sauver. Cette femme est juste incroyable. Je ne la mérite pas, son frère a raison. Pourtant, Dieu seul sait à quel point je la veux. Il faut qu’elle fasse partie de ma vie.

— Je suis tombée amoureuse d'Aymeric par deux fois ! C'est pas suffisant ? De quoi as-tu besoin de plus ? Si jamais on m'enlève de l'équation et qu'on te raconte la même histoire, tu serais du côté d'Aymeric.

— Ce n'est pas...

Elle l'interrompt d'un geste de la main.

— Vrai ou faux ?

— Vrai, consent-il entre ses dents.

— Je suis assez grande pour prendre mes propres décisions. Et je choisis Aymeric, que tu sois content ou pas.

Samuel soupire, toute l'énergie quittant son corps. Il sait qu'il a perdu cette bataille contre sa sœur. Quand Camille veut quelque chose, elle l'obtient. Mon ancien ami se tourne vers moi et me menace :

— Tu as intérêt à prendre soin d'elle.

Dégouté, il fait volte-face sans attendre de réponse. Nous le regardons partir sans un mot. Je suis peiné de la manière dont les choses se déroulent. Tout serait si simple s'il acceptait que je vais chérir sa sœur, comme le plus beau trésor du monde. Elle est mon tout, la seule femme capable de faire battre mon cœur aussi vite.

Camille se tourne vers moi et nous nous faisons face, les yeux dans les yeux. Elle attrape ma main pour venir loger sa joue dans le creux de ma paume. Ses paupières se ferment. Un sourire se dessine sur ses lèvres. D'une voix incertaine, je m'assure :

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— Je le suis et tu n'as pas intérêt à protester ou tu t'en prends une !

Je lève les bras en l'air en signe d'innocence. Comment la contredire alors qu'elle m'offre mon désir le plus fou sur un plateau d'argent ? Elle tape du pied comme une enfant avant de s'exclamer :

— Bon, alors ? Tu vas finir par m’embrasser oui ou non ?

— Plutôt deux fois qu’une.

Je l’empoigne par la taille pour l’amener à moi. Nos lèvres se percutent, provoquant une explosion dans tout mon corps. Je pensais que mes mauvais choix me conduiraient vers une vie fade, loin de la femme que j’aime pourtant, c’est tout le contraire. Elle a laissé la place au pardon pour nous permettre de découvrir si notre histoire vaut la peine d’être vécue. Pour ma part, je n’ai aucune hésitation à répondre que oui.

Impatient à l’idée de commencer cette page de notre existence, je la soulève pour la ramener à l’intérieur. Sa bouche se fait plus vorace à mesure que je grimpe les escaliers en direction de ma chambre. En une seule nuit, mon linge de lit avait perdu son odeur et je compte bien les en imprégner de nouveau. C’est ainsi, sous le couvert de mes draps, que nous entamons cette nouvelle relation. Plus rien n’a d’importance hormis nos deux corps enlacés se retrouvant, se laissant porter vers l’avenir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Épilogue

## Camille

**P**our la première fois, depuis le décès de grand-père, nous sommes de nouveau tous réunis dans sa maison, qui est devenue la mienne. L'heure est à la fête et je connais une petite fille qui meurt d'envie de souffler ses bougies. Je passe la baie vitrée, les mains chargées de deux tartes spécialement demandées par la fillette. Tout le monde s'exclame à la vue du ravitaillement. Des ogres ! Samuel me précède, entamant ainsi le fameux « joyeux anniversaire » que nous chantons à tue-tête.

— Fais un vœu, ma chérie, l'enjoint Aymeric alors que je m'assieds sur ses genoux.

Sophie ferme les yeux une seconde, puis éteint les bougies en une traite. Nous la félicitons avant de nous jeter sur les gâteaux préalablement coupés. Je savais qu'ils allaient les dévorer. Léna termine sa première bouchée et demande :

— Alors, c'est officiel ? Vous gardez la maison ?

— Tout à fait, confirmé-je. Tout compte fait, je n'avais pas le cœur de la vendre et de laisser filer tous les souvenirs qu'elle regorge. Aymeric et Sophie vont venir s'y installer aussi.

Des sifflements s'élèvent de chaque côté de la table. D'un air entendu, Lucie rétorque :

— C'est un grand pas en avant, ça.

— C'est la suite logique en fait. Plutôt que de, sans cesse, faire des allers-retours. Autant vivre sous le même toit. C'est pareil en somme.

Ma meilleure amie me sourit, heureuse que nous ayons trouvé cet équilibre, Aymeric et moi. Elle baisse les yeux sur son ventre arrondi qu'elle caresse avec amour. Et dire que, dans moins d'un mois, je serais marraine d'un petit Léo ! Quand elle m'a appris la nouvelle, j'ai sauté de joie. Cameron et elle rayonnent de bonheur, depuis que ce bout de chou a décidé de s'incruster dans leur vie. Ils méritent d'être pleinement heureux, après en avoir tant bavé. Par contre, je plains le gamin. Vu comment Cameron chouchoute Lucie depuis l'annonce de sa grossesse, il risque de se transformer en vrai papa-poule.

— En tout cas, s'exclame Lucie, j'ai hâte qu'il sorte. Je n'en peux plus de me traîner comme une grosse baleine.

— Une magnifique baleine, rétorque Cameron en l'embrassant.

Il se prend tout de même un coup par sa femme, doublé par celui que Léna lui envoie sur le crâne. Je suis contente que Samuel et elle aient pu faire le déplacement pour célébrer avec nous. Malgré la distance qui sépare nos deux vies, Samuel et Aymeric ont renoué peu à peu. Faut dire que les photos de mon bonheur au bras de mon chéri l'ont amadoué peu à peu. Je suis traitée comme une princesse, j'ai bien le droit de m'en vanter, non ? Certes, ils ne sont plus amis comme à l'époque, mais j'ai bon espoir qu'ils finissent par retrouver leur complicité d'avant.

— J'étais déjà folle de joie qu'il avance notre voyage pour qu'on visite *Disneyland*, raconte Léna avec des étoiles dans les yeux. Mais une demande

en mariage pendant le feu d'artifice...

Mon frère s'est décidé à épouser sa chérie, la veille. Et au vu des cernes qu'ils arborent à leur arrivée, ils ont dû fêter ce nouveau cap dans leur relation toute la nuit. Les, fraîchement, fiancés se sourient, gaga. Comment peuvent-ils être à la fois trop mignons et écœurants ? Samuel enchaîne :

— On va se marier en France, par souci de simplicité pour tout le monde. De toute manière, on est tout le temps en vadrouille donc ça ne changera pas grand-chose. Surtout que je peux compter sur ma petite sœur chérie pour nous aider dans les préparatifs, n'est-ce pas ?

J'acquiesce de bon cœur. Me confier l'organisation d'un mariage est la meilleure chose à faire. Ils auront quelque chose à leur image de globe-trotteurs, ils peuvent en être certains. Je les écoute nous expliquer qu'ils souhaitent un *road trip* pour leur lune de miel. Bien que je comprenne le clin d'œil à leur relation, je les trouve tarés. Pourquoi ne pas se contenter de lézarder au soleil, sur une île paradisiaque ? Ils auront tout le temps d'arpenter le bitume une fois qu'ils seront rentrés.

— Ça va, ma belle ? Tu as l'air ailleurs.

Je souris à Aymeric, qui joue avec les petits cheveux sur ma nuque. Je m'appuie contre lui en le rassurant :

— Tout va bien. Je suis juste heureuse de voir comment l'avenir se profile pour tout le monde. Comme dans les films, nous avons tous le droit à notre *happy end* et je remercie le destin pour ça. Ce n'est pas toujours le cas...

Il dépose ses lèvres sur les miennes et je pousse un soupir de contentement. Sophie s'exclame :

— Beurk ! C'est dégoûtant !

Nous rions tous de bon cœur. Ce n'est pas ce qu'elle dira dans quelques années et je sens qu'Aymeric va se tirer les cheveux avec cette beauté. Elle va en faire chavirer des cœurs. J'observe mon homme qui lui envoie une grimace. Pas un seul instant, je n'ai regretté de lui avoir accordé, une nouvelle fois, ma confiance. Nous ne sommes peut-être pas au stade du mariage, et encore moins à celui du bébé, mais nous faisons notre petit bonhomme de chemin ensemble, à notre rythme. Depuis quelques semaines, je me réveille tous les jours dans ses bras, chérissant la vue de son visage endormi près du mien. Le temps s'écoule, paisible, ce qui ne fait que confirmer que le pardon est essentiel pour avancer dans la vie. Sans lui, on peut passer à côté d'un bonheur insoupçonné.

#### ZOOM sur l'auteur

*Chloé Dupont*

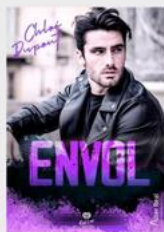
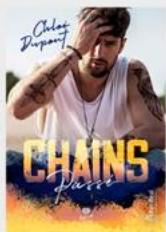
Chloé est née en 2001 dans le Nord. Etudiante en psychologie, son premier amour reste la littérature. Elle écrit depuis aussi loin que ses souvenirs puissent remonter. Sa passion pour la lecture est encore renforcée lorsqu'elle rejoint un blog littéraire sur lequel elle fait des chroniques depuis maintenant trois ans. Après avoir été lauréate de la catégorie moins de 18 ans du prix Alain Decaux de la francophonie, elle a un regain de confiance et envoie son premier manuscrit en maison d'édition. L'aventure commence enfin !

Après un premier roman d'urban fantasy, elle se lance dans son genre de lectures de prédilection : la new romance.

<https://www.facebook.com/chloe.dupont.auteure/>

[https://www.instagram.com/chloe\\_dupont\\_auteure/?hl=fr](https://www.instagram.com/chloe_dupont_auteure/?hl=fr)

Vous aimerez aussi :



Mise en page : Éditions Alter Real

Illustration : Edantes

Copyright France © Éditions Alter Real 2023

[www.editions-alter-real.com](http://www.editions-alter-real.com)

ISBN numérique : 978-2-37812-733-6

ISBN papier : 9-782-37812-734-3

ISSN : 2646-6899

Dépôt légal : février 2023

Imprimé en France.

ALTER REAL (SARL PROVEXIM) bénéficie du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition imprimée ou numérique.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)